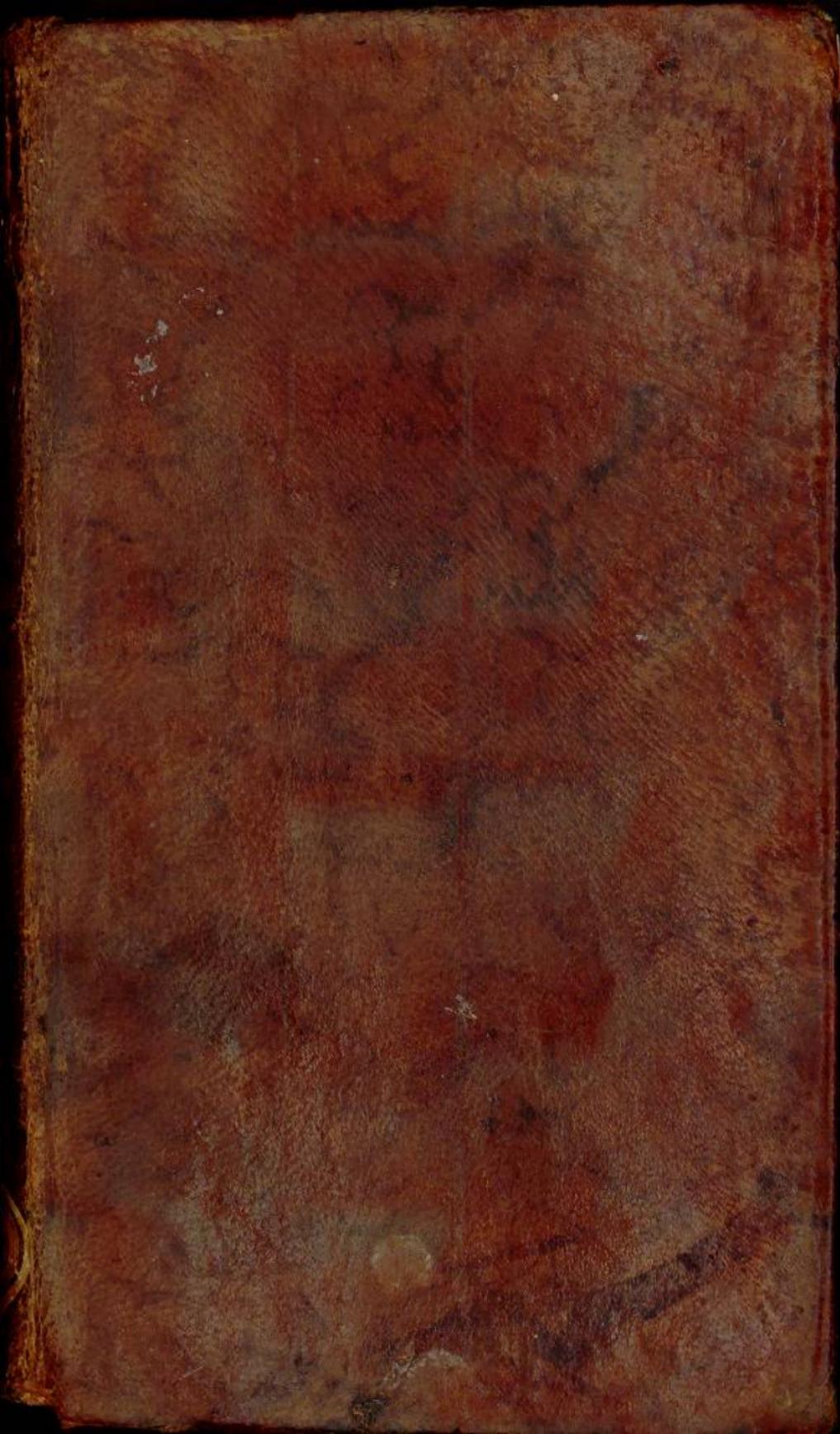
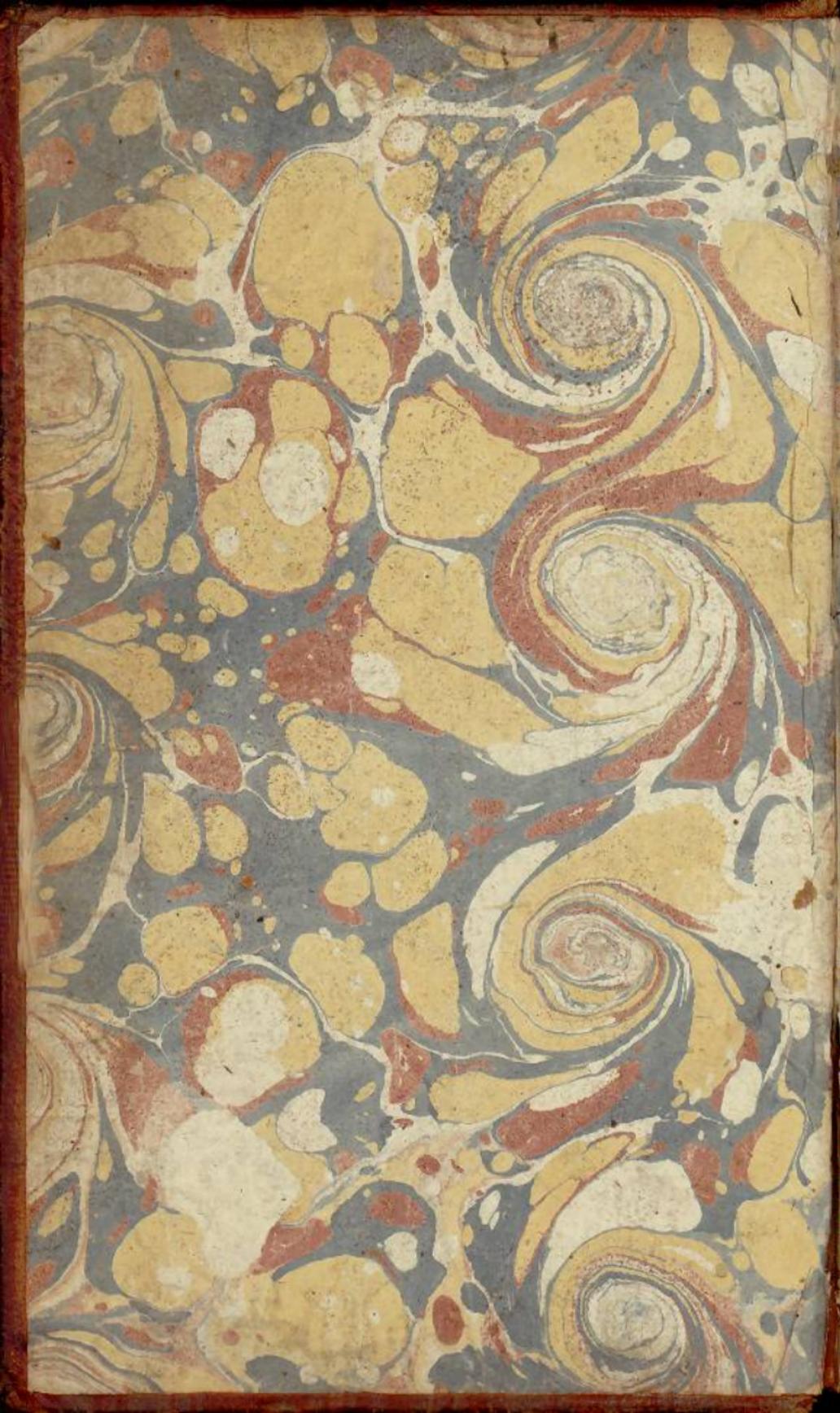


LEADU  
DE GEN  
DE GEN

124200











De g Note

Viande	—	21	10
gibier	—	1	10
œufs	—	7	0
poisson	—	1	0
herbes	—	1	0
liquides	—	1	0
chandelles	—	7	10
Moutarde	—	2	0
		<hr/>	
		24	10



1754



ESSAI

SUR

LES MALADIES

QUI ATTAQUENT LE PLUS COMMUNEMENT

LES GENS DE MER.

100

ESTABLISHED

J. S. MALADIE

OF ATTORNEY AT LAW

115 N. 3rd St.

PHILADELPHIA

1850

J. S. MALADIE

OF ATTORNEY AT LAW

115 N. 3rd St.

PHILADELPHIA

1850

J. S. MALADIE

OF ATTORNEY AT LAW

115 N. 3rd St.

PHILADELPHIA

1850

# ESSAI

SUR

## LES MALADIES

QUI ATTAQUENT LE PLUS COMMUNEMENT  
LES GENS DE MER,

*Contenant une Méthode courte & facile  
pour les connoître, les guérir, & même  
en préserver.*

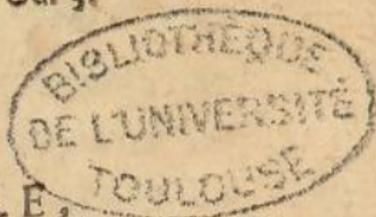
Ouvrage utile aux Chirurgiens Naviguans, &  
même à tous les Marins qui se trouvent dans  
des Bâtimens où il n'y a point de Chirurgien.

*On a joint quelques Observations sur la Méthode la  
plus sûre de secourir les Noyés, & de traiter les  
Fièvres de l'Isle Saint-Domingue & des autres  
Colonies Françoises aux Antilles.*

Par G. M. Maître ès Arts & en Chirurgie.

*Illi robur & æs triplex circa pectus erat,  
Qui fragilem truci commisit pelago ratem.*

Horat. Od. 3.



A MARSEILLE,

Chez J. Mossy, Libraire, au Parc.

---

M. DCC. LXVI.

100

THE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

1887

NOV 10 1887

LIBRARY

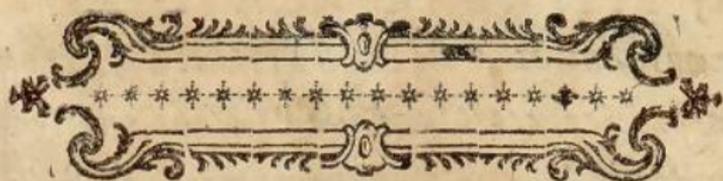
OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

1887

NOV 10 1887



**A MESSIEURS,**  
MESSIEURS LES MAIRE-  
CONSULS-ECHEVINS,  
Protecteurs, Défenseurs des Privi-  
lèges & Immunités de la Ville de  
Marseille, Lieutenans Généraux de  
Police & Conseillers du Roi.

**M**ESSIEURS,

*La bonté avec laquelle vous avez  
toujours accueilli tout ce qui peut être de  
quelque utilité aux Navigateurs, me  
donne la confiance de vous présenter cet  
Essai, qui traite de leurs maladies, leur  
enseigne à les connoître, à les guérir, &  
même à s'en préserver. Qui mieux que*

vj ÉPITRE DEDICATOIRE.

*vous autres, MESSIEURS, peut  
apprécier cet Ouvrage? Vous veillez  
nuit & jour à l'augmentation & à la  
sûreté du Commerce, vous êtes les Pro-  
tecteurs & les Défenseurs des Privileges  
& Immunités d'une des Villes les plus  
commerçantes du monde. Faites donc,  
MESSIEURS, qu'il paroisse sous vos  
Auspices, & recevez-le comme un hom-  
mage de la plus respectueuse considéra-  
tion, avec laquelle j'ai l'honneur d'être,*

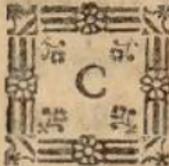
**MESSIEURS,**

Votre très-humble & très-  
obéissant Serviteur,

G. M. \*\*\* Maître ès Arts  
& en Chirurgie.



# PRÉFACE.


 ET Ouvrage est le fruit d'une longue pratique, fondée sur les Observations que j'ai fait dans mes différens voyages sur mer, & pendant mon séjour dans diverses Echelles du Levant : retiré depuis plusieurs années dans un Pays Maritime, j'ai eu bien des occasions d'en faire de nouvelles, & je n'ai pu envisager le malheureux sort d'une quantité de Marins, sans en être touché de compassion.

En effet ces hommes utiles, pour faire participer les Habitans de l'Univers entier aux avantages de tous les climats, exposent non seulement

leur vie aux fureurs d'un élément intraitable , mais encore leur fanté aux inconveniens d'un changement continuel de climat , dans une demeure peu commode , mal saine , & où ils ne peuvent se procurer que d'alimens de mauvaise qualité & très-souvent corrompus : il n'est pas donc étonnant qu'ils soient sujets à une infinité de maladies , & il est certain qu'elles ne deviennent la plupart du tems dangereuses & mortelles , que par le manque de secours.

Cette considération & les simples mouvemens de l'humanité auxquels j'ai cédé , m'ont inspiré le dessein d'être de quelque utilité aux Navigateurs : j'ose me flater qu'ils ne liront pas sans fruit l'histoire de leurs maladies , que j'ai taché de rendre avec autant de vérité que de sim-

plicité , afin qu'ils puissent eux-mêmes, au défaut de Chirugiens, les connoître & les traiter dans le besoin.

J'ai divisé cet Essai en deux Parties , & chacune d'elles en différens Chapitres : j'ai renfermé dans la première les maladies internes ; la seconde contient les maladies externes.

Les Numéros répandus dans les Chapitres servent à indiquer les remèdes que je prescris : on en trouvera les Formules à la fin de l'Ouvrage sous les mêmes Numéros. J'ai ajouté au dessous de chaque Formule, qui a paru l'exiger , une explication qui indique de quelle façon & avec quelles précautions le remède doit être administré. On trouvera de même à la suite des Formules une description des drogues simples qui entrent dans leur composition , mise

par ordre alphabétique, afin que les Marins n'employent aucun remede, dont il ne soient à même de connoître la nature, l'espece & la qualité.

J'avoue que j'ai traité de plusieurs maladies qui n'attaquent pas exclusivement les Gens de Mer; mais il n'étoit guères possible de faire autrement: je n'ose même me flater d'avoir rassemblé toutes celles dont les Marins en général peuvent être atteints; j'ai seulement recherché & traité, le plus succintément qu'il m'a été possible, celles auxquelles ils sont le plus ordinairement sujets.

J'espere que cet Essai ouvrira les yeux à quelqu'un plus instruit, & l'engagera à travailler sur cette matiere d'autant plus importante, que nous n'avons sur les maladies des Gens de Mer que des Ouvrages Anglois ou

Hollandois : on fait que les travaux, la maniere de vivre , le tempérament & les voyages des Nations pour qui ces Livres ont été faits , sont différens de ceux des François ; d'ailleurs quoiqu'ils traitent d'une maniere très-étendue leur objet , ils sont trop savans pour être mis entre les mains de plusieurs Chirurgiens Naviguans , encore moins des autres Marins, puisqu'ils sont écrits en latin, langue qui leur est fort peu familiere : c'est ce qui m'a donné la confiance de croire que ce petit Ouvrage pourroit être d'une plus grande utilité aux uns & aux autres.

Quoique le Scorbut ne soit pas une maladie fort commune dans la Méditerranée , on trouve cependant plusieurs Matelots qui en sont attaqués , soit qu'ils l'aient pris dans

des voyages sur l'Océan, ou qu'il leur soit survenu en naviguant dans la Méditerranée, ce qui n'est pas absolument extraordinaire; c'est ce qui m'a engagé à faire un Chapitre particulier de cette maladie, afin d'en donner une idée aux Marins qui ne la connoissent pas, & leur apprendre à ne pas la confondre avec d'autres, avec lesquelles elle semble avoir quelque affinité.

Je me suis un peu étendu sur les maladies vénériennes, & principalement sur les différentes méthodes de les traiter: 1<sup>o</sup>. parce qu'elles ne sont malheureusement que trop communes parmi les Marins: 2<sup>o</sup>. parce qu'ils n'ont pas dans leurs Bâtimens toutes les facilités nécessaires pour s'en faire traiter comme il faut; c'est ce qui m'a obligé à détailler les raisons

qui m'engagent à leur conseiller la méthode de Monsieur le Baron de Van-Swieten dans les Bâtimens, préférablement à toutes les autres: j'ose les assurer ( & l'expérience en convaincra ) que le remede qui en fait la base est des plus simples, qu'il n'en est point de plus facile à prendre, qui demande moins de précaution dans le régime, qui soit moins dangereux dans son opération, en un mot, dont l'effet soit plus sûr & le prix plus modique.

Le Chapitre de la Peste m'a paru demander une attention particulière: j'ai resté long-tems dans des Pays où elle est fort commune; je m'y suis même trouvé dans des tems où elle faisoit d'assez grands ravages, & j'ai pris sur cette cruelle maladie tous les éclaircissemens que j'ai

*Q u a p m d e l p a*  
~~Q u a p m d e l p a~~

pu me procurer : d'après quelques réflexions auxquelles ils ont donné lieu, j'ai la confiance de croire que ce mal n'est pas au dessus des remèdes, & qu'il n'est si meurtrier que parce qu'on abandonne les pestiférés, & qu'on leur refuse certains secours qui en sauveroient infailliblement plusieurs.

On trouvera à la fin de la première Partie, la Méthode à suivre pour secourir les Noyés & les rappeler à la vie : quoique ce que je dis là-dessus ne soit pas de moi, & que je ne répète que ce que les grands Maîtres ont écrit sur cette matière, j'ose pourtant me flater que les Marins me sauront gré d'avoir rassemblé dans un Ouvrage qui n'est fait que pour eux, des choses qui à tous égards semblent devoir y occuper une place. Dans le nombre

des remedes dont j'ai donné les Formules , j'ai taché de n'admettre que ceux qu'on peut se procurer le plus aisément , qui sont les plus faciles à préparer , qui se conservent plus long-tems , & qui sont le moins dispendieux. J'ai banni du traitement des maladies Chirurgicales cette prodigieuse quantité d'onguens & d'emplâtres, pour les réduire à quatre ou cinq , qui suffisent assurément pour les maladies qui ont besoin de leur application.

Enfin , comme ce Livre n'est pas fait seulement pour les Chirurgiens Naviguans , mais encore pour tous les Marins en général , j'ai taché de me rendre intelligible à ceux qui ne sont pas de l'Art, en n'employant pas mal-à-propos des termes sans leur en donner l'explication, & en

mettant ce que je dis , tant au sujet des maladies que des remedes , à la portée de toute personne qui est en état de raisonner.

Ceux qui sont assez instruits pour n'avoir pas besoin de cet Essai , pourront trouver , s'ils le lisent , beaucoup à critiquer sur la négligence du style , & sur les répétitions qui m'ont paru quelquefois inévitables , ou qui m'ont échappé ; mais j'espere de leur complaisance qu'ils pardonneront de bon cœur ces fautes à un Chirurgien qui a plus d'habitude avec ses malades qu'avec les Lettres. Mon but n'est pas de m'illustrer , mais d'être utile aux Gens de Mer : heureux , s'ils me doivent le moyen de se préserver ou de se guérir de quelque maladie.



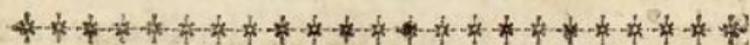
# ESSAI

SUR

## LES MALADIES

QUI ATTAQUENT LE PLUS COMMUNEMENT  
LES GENS DE MER ,

*Contenant une Méthode courte & facile  
pour les connoître & les guérir.*



PREMIERE PARTIE.

DES MALADIES INTERNES.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Du Mal de la Mer, ou du Vomissement  
ordinaire aux nouveaux Embarqués.*



• TOUT homme qui s'em-  
barque sur la mer, semble  
devoir un tribut à cet élé-  
ment : à peine a-t-il mis  
le pied sur un Bâtiment, qu'il est  
averti des dangers auxquels il s'ex-

A

pose, afin qu'il songe de bonne heure à les éviter.

Mais que peut cet avertissement contre la cupidité & le désir d'amasser des richesses ? L'ambition rend le Marin sourd à cette voix : peu content des trésors que lui offre sa Patrie, il a le courage de braver tous les dangers d'une navigation périlleuse ; à la merci des vents & des flots, à travers les écueils & les rochers, il court chercher ceux d'une autre Contrée & du Nouveau Monde.

Déjà les ancres sont levées, un coup de Canon annonce le départ, les voiles sont déployées, un vent frais & favorable les gonfle, le Vaisseau sort du Port & s'éloigne bientôt de la Côte : ne nous contentons pas de le considérer du rivage ; faisons-nous y transporter pour quelque tems, avant qu'il échappe à notre vue.

Quel spectacle se présente ! Les nouveaux Embarqués, qui un mo-

DU MAL DE LA MER. 3

ment auparavant étoient si gais, si dispos, si bien portans, sont renversés pêle-mêle sur le Tillac, ou couchés sous les Ponts; ils font les uns & les autres des efforts extraordinaires pour vomir: ils n'ont pas plutôt mangé un morceau ou bu quelque peu de liqueur, que le vomissement recommence & devient plus violent. Il n'en est aucun qui ne souhaitât dans cet instant de retourner au Port, & qui ne donnât volontiers tous les trésors du Perou, s'ils étoient en son pouvoir, pour qu'on le rapportât dans l'endroit d'où il ne fait que de partir.

A l'aspect d'un tableau si effrayant, qui voudra désormais aller sur mer? Qu'on se rassure cependant, tous les nouveaux Embarqués ne sont pas aussi malheureux: il y en a qui dans leur vomissement ont certains intervalles de relâche; d'autres ne vomissent que quand le vent est frais, & qu'il y a de la tourmente dans le Vaisseau; quelques-uns plus

4 DU MAL DE LA MER.

heureux ne vomissent point du tout, & ne craignent jamais la mer : enfin le plus grand nombre, après avoir vomi & souffert pendant les premiers jours de la navigation, s'accoutument à l'élément, & ne ressentent plus rien pendant le reste du voyage.

Il y a plusieurs sentimens sur la cause du vomissement des nouveaux Embarqués : les uns l'attribuent à l'air salin qu'ils respirent pour la première fois, lequel picotant les fibres de l'estomac, peut occasionner le vomissement ; les autres disent qu'il provient du mouvement d'ondulation de la mer & des secousses qu'ils éprouvent pour la première fois dans un Vaisseau, lesquelles faisant soulever l'estomac, procurent le même effet. Je serois volontiers de ce dernier sentiment, par la raison que plusieurs personnes souffrent, quand elles vont en voiture pour la première fois, la même incommodité que ressentent les nouveaux Embarqués.

DU MAL DE LA MER. 5

Quoi qu'il en soit, on regarde communément le mal de la mer comme une chose de peu de conséquence ; on s'imagine même qu'il n'y a pas des moyens pour le prévenir, ni des remèdes pour le guérir. J'ose pourtant assurer d'après l'expérience, que cette maladie est quelquefois dangereuse, & que plusieurs personnes en seroient mortes, si on ne les avoit secourues : les meilleurs moyens pour y parvenir sont ceux que je vais indiquer.

Dès qu'on s'apperçoit qu'une personne craint la mer, il faut la faire coucher dans un endroit du Vaisseau un peu aéré, ailleurs que dans la Chambre, ou sous les Ponts, quoique la tourmente & les mouvemens du Vaisseau soient moindres dans ces endroits ; néanmoins il est certain que l'air étouffé qu'on y respire, l'odeur de la marine, de la poix & du goudron, augmentent la disposition au vomissement, & l'entretiennent, s'il a déjà commencé.

## 6 DU MAL DE LA MER.

On ne donnera aucune nourriture solide à ceux qui craignent la mer, mais seulement quelques cuillerées de bouillon d'un quart d'heure à l'autre : on fera diffoudre dans le bouillon un peu de safran en poudre ; on leur appliquera sur la région du cœur & de l'estomac un sachet dans la composition duquel entre cette drogue, avec divers autres aromates : voyez la formule (N°. 1). On leur frotera les narines avec du bon vinaigre, ou quelque'autre liqueur spiritueuse, comme l'Eau de la Reine d'Hongrie, l'Eau sans pareille & autres semblables. Enfin on aura soin d'ôter tout ce qui pourroit gêner la circulation du sang, comme les bouillons du col, des manches, des jarretières, &c.

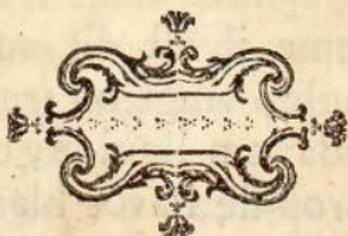
Si malgré ces secours le vomissement continue, & fait craindre la rupture de quelque vaisseau sanguin, il faut faire prendre aux malades demi-dragme ou tout au plus

une dragme de Thériaque, qu'on délayera dans trois ou quatre cuillerées de bouillon : on donnera une cuillerée de ce mélange d'un quart d'heure à l'autre ; ce qui suffira pour diminuer & même pour calmer le vomissement. On ne doit donner aucun autre remède, à moins que le vomissement continuant pendant plusieurs jours, malgré l'usage de celui-là, soit parvenu au point de faire craindre quelque hémorragie, c'est-à-dire, quelque vomissement de sang occasionné par la rupture de quelqu'un des vaisseaux de l'estomac. Dans le dernier cas, la potion ( N<sup>o</sup>. 2 ) fait des merveilles : on peut y ajouter dans les cas violens, comme il est dit au dessous de la formule, vingt ou trente gouttes de Laudanum liquide, ou demi-once de Sirop de Pavot blanc, & la donner en deux prises dans l'espace de demi-heure, & même dans une seule prise.

Au reste, toutes les précautions

8 DU MAL DE LA MER.

que je conseille de prendre à ceux qui craignent la mer, & les remèdes que je leur indique, ne conviennent qu'à ceux qui ne sont pas Marins par état, comme les femmes, les Religieux & autres personnes de distinction, qui s'embarquent en qualité de Passagers, pour se faire transporter d'un endroit dans un autre. Ceux qui se destinent à naviguer, doivent faire tous leurs efforts pour s'accoutumer de bonne heure à la mer, & ne doivent recourir aux remèdes que dans les cas les plus urgens; autrement ils ne deviendroient jamais bons Marins.



## CHAPITRE II.

*Du Scorbut.*

**L**ES voyages que l'on fait sur mer, durent ordinairement plusieurs mois, souvent même des années entières; c'est pour cette raison que les alimens qui doivent servir à la nourriture des Equipages des Vaisseaux, doivent être de nature à se conserver long-tems. On prépare en conséquence le pain de la provision, en en faisant du biscuit; malgré cette précaution, il se gâte quelquefois, & se remplit de vers. C'est dans la même intention que l'on sale la viande & le poisson.

Pour conserver l'eau douce, qui est la plus nécessaire de toutes les provisions, & la maintenir dans sa pureté, on en remplit des tonneaux qu'on a auparavant bien lavés & nettoyés: voilà tout ce qu'on peut faire pour empêcher qu'elle ne se

gâte. Malgré toutes ces attentions, elle contracte souvent de mauvaises odeurs, & se corrompt : heureux encore ceux qui n'en manquent pas pendant le cours d'un voyage qui se trouve plus long que l'on ne comptoit. Il est arrivé plus d'une fois que de nombreux Equipages, comme autant de Tantales, ont péri de soif au milieu des eaux.

L'usage continué de la viande & du poisson salés, la boisson d'une eau croupissante ou corrompue, les autres alimens de mauvaise qualité, la mal-propreté, l'air salé & mal-fain que les Marins respirent dans leurs Vaisseaux, sont la cause la plus commune & le germe de presque toutes les maladies qui les attaquent ; le scorbut en est une des plus ordinaires.

On connoît le scorbut, & on le distingue des autres maladies qui lui ressemblent, par des symptomes particuliers qui le caractérisent. Il exhale de la bouche de ceux qui en

font attaqués, une mauvaise odeur, provenant des ulceres dont elle est remplie; leurs gencives se gonflent, se relâchent & saignent au moindre attouchement; leurs dents noircissent, s'ébranlent & tombent quelquefois d'elles-mêmes; leur visage & même tout leur corps devient bouffi; leur peau prend une couleur livide & plombée: une infinité de petits tubercules s'élevent sur la surface, & semblables à ceux qu'on apperçoit sur la peau de ceux qui ont froid, forment, ce qu'on appelle, la peau de poule; on y remarque des tâches rouges & quelquefois jaunes, qui leur causent une grande démangeaison: s'ils se grattent, il se forme bientôt dans ces endroits des ulceres de même caractère que ceux de la bouche, & qui saignent au moindre attouchement; leur fond est livide, & les bords en sont durs: ils ressentent des douleurs, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre; ils ont

des lassitudes dans les bras, dans les jambes : enfin la gangrène s'empare de quelqu'un de leurs membres, & la mort s'ensuit.

Tous les symptomes que je viens de détailler, n'attaquent pas à la fois le même malade ; il n'est pas même nécessaire qu'ils soient tous réunis pour caractériser le scorbut, un seul ou deux suffisent : si le même malade en éprouve plusieurs & dans un degré violent, on dit alors qu'il est attaqué du scorbut proprement dit ; mais s'il n'en ressent qu'un ou deux, on dit alors qu'il a une affection scorbutique, ce qui ne signifie autre chose qu'une disposition au scorbut.

J'ai dit que le scorbut se trouve souvent joint à d'autres maladies qui lui ressemblent, & sur lesquelles on pourroit prendre le change : la vérole ou mal vénérien en est une des principales ; elle a cela de commun avec le scorbut, que ceux qui en ont le sang infecté, ressentent

pour la plûpart des douleurs vagues, ont des ulceres dans la bouche & dans différentes parties de leur corps. Pour ne pas s'y meprendre, il faut faire attention 1<sup>o</sup>. que les douleurs des scorbutiques sont vives & aiguës, mais qu'elles donnent du relâche aux malades, qui se trouvent foulagés, lorsqu'ils sont couchés ; les douleurs véroliques au contraire sont plus constantes, & redoublent principalement dans le lit. 2<sup>o</sup>. Que les ulceres véroliques sont crouteux, glutineux, durs ou calleux, & qu'ils attaquent ordinairement les parties de la bouche, situées depuis la lnette jusques au fond du gosier ; les scorbutiques au contraire n'attaquent que les parties qui sont situées depuis les gencives jusques à la lnette, & sont blafards, c'est-à-dire, blanchâtres, mous & ichoreux, c'est-à-dire, qu'il en découle une sanie ou matiere aqueuse, âcre & sanguinolente.

On doit encore observer que le

scorbut produit des tâches sur la peau, & le mal vénérien des tumeurs sur les os, qu'on appelle nodus ou exostoses, selon qu'elles sont plus ou moins considérables, & de plus des excroissances charnues aux environs des parties de la génération; ce qu'on ne trouve pas dans le scorbut. Enfin le scorbut peut être véritablement joint avec la vérole, ce qu'on connoitra par les symptomes qui sont communs, ou particuliers à l'une & à l'autre de ces maladies: c'est dans un pareil cas que la prudence est nécessaire, quand on administre les frictions mercurielles, pour empêcher qu'elles ne se portent à la bouche, & n'occasionnent de grands désordres; on ne sauroit alors employer de remede plus convenable que celui que j'indiquetui au Chapitre des Maladies vénériennes.

Comme le scorbut confirmé n'est autre chose qu'une dépravation des humeurs, produite par le défaut de

réparation de bons fucs, & par la mauvaise assimilation de ceux qui se forment journellement, il faut avant que les vaisseaux & les visceres ayent perdu totalement leur ressort, leur mouvement & leur chaleur naturelle, avant qu'il se soit formé des obstructions considérables, & que toutes les fonctions générales soient dérangées, remédier de bonne heure à cette maladie, & avoir égard à ses différens degrés.

Dans le commencement, c'est-à-dire, lorsqu'il n'y a encore qu'une disposition scorbutique, la premiere attention qu'on doit avoir dans les Bâtimens, c'est de séparer ceux qui se trouvent dans cet état, du reste de l'Equipage: on ne sauroit s'imaginer combien cette maladie est contagieuse, & se communique facilement, sur-tout en buvant dans les mêmes vases que ceux qui en sont atteints, à moins de supposer une disposition particuliere dans les

sujets. On leur donnera tout de suite de la viande fraîche, & au défaut de cette nourriture, des soupes de ris, du gruau, ou autres farineux de la provision; ils useront pour boisson d'une infusion de quelque plante antiscorbutique sèche: voyez la formule ( N<sup>o</sup>. 3 ). Si l'eau de la provision avoit contracté quelque mauvais goût, ou quelque mauvaise odeur, il conviendrait de la faire purifier à l'air, avant que d'en faire l'infusion, & d'y éteindre trois ou quatre fois un fer rougi au feu.

Pour rendre cette boisson plus agréable & même plus salutaire, on y ajoutera une once de Sirop de Limon sur chaque pinte, ou autant du suc de ce fruit, qui se conserve long-tems quand il est purifié, avec un peu de Sucre à la place du Sirop: on peut encore substituer au suc de Limon, le vinaigre ordinaire, à la dose d'une once sur chaque pinte d'infusion, avec un peu de Sucre.

Si malgré ce régime les malades

ne se trouvent pas mieux, & qu'on craigne que la maladie fasse des progrès, on fera user les malades de la décoction ( N<sup>o</sup>. 4 ) à la place de l'infusion ( N<sup>o</sup>. 3 ). Ils en boiront un verre de trois en trois heures, auquel ils ajouteront vingt ou trente gouttes d'esprit de Cresson ou de Cochléaria : la même décoction avec une vingtaine de gouttes des mêmes esprits leur servira pour se gargariser plusieurs fois le jour ; ce qui préservera leur bouche & leurs gencives de putréfaction. Ces petits remèdes suffisent ordinairement pour fixer les progrès du scorbut qui ne fait que de commencer, & même pour le guérir totalement.

Il peut arriver cependant que, nonobstant l'usage de ces remèdes, le scorbut fasse des progrès & entre dans son second degré. Je ne connois alors de meilleurs remèdes à prescrire que ceux du sieur Moret, qui sont très-renommés pour cette maladie : on en trouvera la description

avec la maniere de les composer, les attentions & les précautions qu'on doit prendre pendant leur usage, dans les formules depuis le ( N<sup>o</sup>. 5 ) jusques au ( N<sup>o</sup>. 10 ). Si j'ai fait quelques changemens à ces remedes, ce n'est que d'après mon expérience & celle des Praticiens les plus éclairés.

Ce sont là les seuls remedes que les Marins puissent employer pendant qu'ils sont en mer; mais dès qu'ils seront arrivés dans quelque Port, ils leur en associeront d'autres pour augmenter leur action & accélérer la guérison. On doit commencer par le petit-lait (a) dans le-

---

(a) Pour faire le petit-lait, prenez-en une pinte que vous ferez cailler avec la pressure; vous couperez ensuite le caillé par morceaux, & le mettrez sur une serviette blanche, dont vous prendrez les quatre bouts, & que vous suspendrez sur un plat vernissé, qui servira à recevoir le petit-lait qui découlera. Mettez votre petit-lait sur un feu de charbon, & le faites bouillir pendant un demi-quart d'heure, avec une poignée des plantes prescrites; ensuite coulez-le à travers un autre linge net, & battez-le avec le blanc d'un ou de deux œufs: remettez-le alors sur le feu, & le faites bouillir

quel on aura soin de faire bouillir pendant quelque temps une poignée de feuilles fraîches de Cresson ou de Cochléaria, ou qu'on mêlera avec une troisieme partie du suc de ces mêmes plantes : les malades en prendront pendant quinze jours une écuelle le matin à jeun, & autant le soir deux heures après le souper, & on les purgera avant & après avec la médecine ( N<sup>o</sup>. 8 ).

Après l'usage du petit-lait, on fera passer les malades à l'usage du lait pur ou coupé avec partie égale du suc dépuré ( *b* ) de Cresson ou de Cochléaria, ou de la décoction des

deux ou trois minutes, afin que le blanc d'œuf se caille & se charge de toutes les particules de fromage qui se trouvoient encore dans le petit-lait. Coulez-le une seconde fois, & vous le trouverez très-pur & clair comme eau de roche.

( *b* ) Pour dépurer le suc de Cresson, de Cochléaria, ou toute autre plante, il faut piler les feuilles dans un mortier, & en exprimer le suc à travers un linge fort : ensuite on met le suc dans un plat à feu ; on le fait écumer, & ensuite reposer : après qu'il est reposé, on le verse par inclination dans un autre plat, & les feces restent au fond.

mêmes plantes : ils en prendront pendant quinze jours & même davantage, si leur estomac peut le supporter ; ensuite on les repurgera avec la médecine ( N<sup>o</sup>. 8 ).

Si le lieu ou la saison ne permettent pas de se procurer du lait, on y suppléera par les bouillons ( N<sup>o</sup>. 7 ) : les malades en prendront pendant quinze jours, & on les purgera avant & après leur usage avec la même médecine ( N<sup>o</sup>. 8 ). Pendant tout le tems qu'ils prendront ces remèdes, leur boisson sera la Limonade avec les Limons frais, & à leur défaut avec le suc de Limon, dont on doit toujours avoir provision dans les Bâtimens, puisqu'il se conserve pendant très-long-tems, lorsqu'il est dépuré. Ils ne vivront alors que d'alimens frais & de facile digestion, évitant la chair de pourceau même fraîche, les légumes, le fromage, les ragoûts, le vin & les liqueurs spiritueuses.

Les fruits d'Eté, tels que les oran-

ges , les cerises , les grenades & autres, ne sont pas nuisibles aux scorbutiques , pourvu qu'ils soient assez mûrs ; ils sont même salutaires & suffisent quelquefois pour guérir le scorbut sans le secours d'aucun remède , quand il n'est pas parvenu à un certain degré. L'usage seul des oranges douces , appelées de Portugal , est aujourd'hui regardé comme un des meilleurs préservatifs de cette maladie : ainsi les Marins ne doivent pas négliger de faire une ample provision de ces fruits ; on les conserve fort long-tems dans des caisses, pourvu qu'on ait soin de les envelopper avec des coupeaux de menuisier.

Les Marins qui désirent se préserver du scorbut , se tiendront le plus proprement qu'il leur sera possible : ils éviteront toutes sortes d'excès dans l'usage du vin & des liqueurs fortes ; ils boiront beaucoup pour détremper le sel contenu dans leurs alimens ; ils useront d'un peu

de vinaigre dans tous leurs alimens; ils feront un exercice modéré; enfin ils se gargariseront souvent avec la décoction ( N<sup>o</sup>. 3 ), à laquelle ils ajouteront une trentaine de gouttes du remede ( N<sup>o</sup>. 9 ), quand même ils n'auroient aucune disposition au scorbut.

### CHAPITRE III.

#### *Du Rhumatisme.*

**L**E Rhumatisme est une maladie fort commune parmi les Marins: ses symptomes sont des douleurs dans les muscles, les membranes, & souvent même dans cette peau mince qui recouvre immédiatement les os & qu'on appelle périoste: ces douleurs sont accompagnées de pesanteur & de difficulté de se mouvoir.

Quelquefois le rhumatisme est accompagné de fièvre; d'autres fois il est sans fièvre. On le divise en

particulier & en universel : l'universel attaque presque toutes les parties du Corps à la fois ; & le particulier quelques-unes , comme la jambe , le bras , la cuisse , &c.

On confond aisément les douleurs rhumatismales avec celles qui sont occasionnées par la goutte : pour ne pas s'y tromper , il faut observer que les premières attaquent ordinairement les parties charnues & musculieuses ; au lieu que les dernières ont leur siège dans les parties tendineuses-aponévrotiques , & sur-tout dans les articulations des bras & des jambes. S'il y a toutefois des rhumatismes qui soient joints à d'autres maladies , telles que la goutte , le scorbut & la vérole , on les appelle alors rhumatismes gouteux , scorbutiques & véroliques ; on ne peut guérir les deux derniers , sans détruire auparavant les différens virus qui les entretiennent : à cet effet on consultera les Chapitres du Scorbut & de la Vérole.

Le rhumatisme est occasionné par la plénitude, l'embarras & la lenteur du sang qui circule difficilement dans les parties souffrantes; or rien n'est plus capable d'occasionner ces embarras que la sueur & la transpiration arrêtée: les Marins y sont fort sujets par l'intempérie de l'air & l'humidité, auxquelles ils sont exposés; leurs travaux ordinaires sont fort rudes, & ils ne peuvent guères y vaquer sans suer. Si dans cet état une vague les mouille, & que l'air ou un vent froid les surprenne, ce qui n'est pas rare, en faut-il davantage pour arrêter la sueur & la transpiration? De plus, ils n'ont souvent ni le tems, ni les moyens de changer d'habits, pas même de chemise; ils se couchent & s'endorment dans leurs vêtemens mouillés: est-il surprennant qu'ils se réveillent avec des douleurs dans différentes parties de leur corps, & qu'ils gagnent un rhumatisme?

Si cette maladie est négligée dans  
ses

ses commencemens, elle augmente, devient opiniâtre, & cause de cruelles douleurs : il faut donc y remédier de bonne heure ; on y parviendra en suivant la méthode que je vais indiquer.

Quand le rhumatisme est accompagné de fièvre, si le malade qui en est attaqué est robuste, s'il a le pouls dur & plein, il faut commencer la cure par la saignée ; on la réitérera de quatre en quatre heures, jusques à ce que le pouls soit ramolli & distendu. On ne sauroit s'imaginer les bons effets que produisent deux ou trois saignées brusquées dans le commencement de cette maladie ; elles désemplissent les vaisseaux, relâchent les fibres : par ce moyen la circulation se fait plus librement, la fièvre cesse, & la maladie se termine dans peu, sans le secours d'aucun autre remède.

Si la sueur survient après deux ou trois saignées, on doit en faciliter l'abondance par l'application

de quelques vessies de Cochon remplies de la décoction ( N<sup>o</sup>. 11 ), qu'on appliquera aussi chaudement que le malade pourra les supporter, & par une copieuse boisson de quelque infusion légèrement sudorifique. Voyez la formule ( N<sup>o</sup>. 12 ).

Quoique les premières saignées ne terminent pas toujours la maladie, & qu'elles ne soient pas suivies de la sueur, le malade cependant se trouve ordinairement un peu mieux, il est moins inquiet, & ses douleurs ont beaucoup diminué : dans cet état on lui donnera chaque jour deux lavemens avec la décoction ( N<sup>o</sup>. 11 ); il boira abondamment de la seconde ptisane du ( N<sup>o</sup>. 18 ), qui sera sa boisson ordinaire pendant tout le tems que durera la fièvre, & il prendra en outre soir & matin une prise du remède ( N<sup>o</sup>. 13 ).

Si ces remèdes ne suffisent pas pour calmer les douleurs, & que la fièvre, quoique foible, continue en-

core , il faut examiner si le malade a mauvaise bouche , si sa langue est pâteuse ou chargée , s'il a des envies de vomir , une pesanteur dans la région de l'estomac , & des mouvemens dans les intestins ; ces signes annoncent qu'il a besoin d'être évacué par haut & par bas : on commencera par le vomitif ( N<sup>o</sup>. 14 ) qui convient dans le premier cas , & la médecine ( N<sup>o</sup>. 15 ) servira ensuite à vuidier les intestins. Souvent le vomitif agit autant par bas que par haut , & les secousses que ce remede occasionne , débarassent les premieres voies d'une partie des matieres viciées qui y sont contenues , ouvrent le chemin à celles qui peuvent être dans le sang , qui se portent , par le moyen de la circulation , vers les émonctoires , c'est-à-dire , dans les intestins , & deux ou trois jours après on en procure la sortie avec le remede ( N<sup>o</sup>. 15 ) : on le réitere même sur la fin de la maladie , s'il paroît nécessaire.

Outre les remèdes que je viens de prescrire, on peut appliquer extérieurement sur les parties douloureuses les linimens indiqués dans les formules ( N<sup>o</sup>. 16 & 17 ) : mais on ne doit guères recourir à ces remèdes dans les rhumatismes avec fièvre ; car les malades ne peuvent alors supporter l'application d'aucun topique, dans la composition duquel il entre des huiles ou des graisses. On doit donc se contenter d'appliquer sur les parties douloureuses une vessie de Cochon remplie de la décoction ( N<sup>o</sup>. 11 ), une éponge ou une flanelle trempée dans la même décoction : on aura l'attention de les appliquer le plus chaudement que les malades pourront les supporter, & d'en réitérer l'application avant qu'elles se refroidissent.

Les demi-bains, les bains d'eau commune tiède sont très-salutaires, & soulagent beaucoup dans le rhumatisme ; il faut seulement obser-

ver de n'employer ces remedes qu'après avoir désempli les vaisseaux par les saignées, & débarrassé l'estomac & les intestins par les purgatifs & les lavemens; autrement ils irriteroient le mal, en augmentant la raréfaction du sang.

Plusieurs personnes de l'Art pensent qu'il n'y a rien de meilleur pour calmer les douleurs rhumatismales, que de procurer le sommeil par l'usage des remedes tirés du Pavot: l'expérience démontre le contraire, & ces remedes donnés dans la vûe de faire dormir, de calmer le redoublement de la fièvre & des douleurs qui surviennent ordinairement vers le soir, font souvent un effet tout opposé; ils conviennent même si peu, que le sommeil qui vient naturellement dans les premiers jours du rhumatisme, est accompagné de tressaillemens douloureux qui réveillent les malades à chaque instant, & leur réveil est suivi de douleurs encore plus vio-

lentes que celles qu'ils ressentoient avant leur sommeil. D'où il faut conclure, d'après des Praticiens éclairés, que l'Opium & toutes les préparations qui font dormir, ne conviennent guères dans cette maladie.

La terminaison la plus ordinaire du rhumatisme se fait par des selles, par des urines troubles & par des sueurs; cette dernière est la plus commune, & si j'ose le dire, la plus salutaire : on doit donc la procurer par une abondante boisson des infusions ( N<sup>o</sup>. 12 ). La première, c'est-à-dire, celle qui est faite avec les fleurs de Sureau, mérite la préférence : la seule attention qu'on doit avoir dans l'usage de ces remèdes, c'est de ne les donner qu'après avoir désempli les vaisseaux par les saignées; autrement ils peuvent devenir pernicieux, augmenter la raréfaction du sang, l'épaissir, le dessécher, en lui enlevant ce qu'il a de plus fluide; ce qui occasion-

neroît de plus grands embarras dans la circulation, & l'augmentation de la maladie.

Quelquefois il arrive que par le manque de régime, ou par le mauvais traitement, les douleurs rhumatismales continuent, quoique la fièvre ait cessé; elles se fixent alors dans une seule partie, & s'y tiennent, pour ainsi dire, si bien retranchées, qu'il est fort difficile de les en déloger. Celles qui s'attachent à la hanche & le long de la cuisse, sont des plus opiniâtres; on peut alors employer avec succès les linimens (N<sup>o</sup>. 16), & sur-tout celui du (N<sup>o</sup>. 17), dont j'ai éprouvé en bien des occasions les bons effets: si cependant ces linimens ne sont pas capables de guérir les douleurs rhumatismales, il faut, sans plus tarder, avoir recours aux ventouses scarifiées, dont on appliquera quelques-unes sur la partie douloureuse. Voyez la manière de les appliquer au Chapitre IX de la seconde Partie. L'appli-

32 DU RHUMATISME.  
cation des ventouses est fort négligée par les Chirurgiens François ; j'ose pourtant assurer, & l'expérience m'a souvent convaincu qu'elles sont fort utiles dans plusieurs maladies. Je n'ai point trouvé de meilleur remède pour guérir des sciaticques invétérées, & des douleurs rhumatismales fixées dans différentes parties du corps, que l'application de quatre à cinq ventouses scarifiées, & je les ai employées avec le plus grand succès, tandis que les mêmes douleurs avoient résisté aux topiques les plus vantés, & à un traitement méthodique continué pendant plusieurs mois.

Les vésicatoires & en général tous les remèdes qui tendent à procurer un dégorgement dans la partie souffrante, produisent de bons effets dans les douleurs rhumatismales fixées & invétérées ; on trouvera la description, la manière de composer, d'appliquer & de panser les vésicatoires dans le Chapitre IX de

la seconde Partie, & la preuve de ce que j'avance dans l'observation suivante.

### OBSERVATION.

„ Une pauvre femme souffroit de-  
 „ puis long - tems de cruelles dou-  
 „ leurs occasionnées par une sciati-  
 „ que ; elle avoit tenté pour sa  
 „ guérison tous les remedes qu'on  
 „ lui avoit proposé, sans avoir res-  
 „ senti le moindre soulagement,  
 „ quand il lui tomba sur la cuisse,  
 „ où gissoit la douleur, une marmite  
 „ d'eau bouillante ; elle fut guérie  
 „ de la brûlure & de la sciatique en  
 „ même tems.

Cet exemple prouve les bons effets des vésicatoires dans la sciatique. On ne doit cependant recourir à ce remede douloureux, qu'après avoir employé ceux qui sont plus doux. Enfin si tous les remedes que j'ai indiqués, n'operent pas la guérison, il faut, pour y parvenir, avoir recours au caustere potentiel, & même

au caustere actuel, c'est-à-dire, à l'application d'un fer rougi au feu sur la partie souffrante. Voyez le Chapitre IX de la seconde Partie: vous y trouverez des éclaircissemens sur le caustere actuel & potentiel, sur la maniere de les appliquer & de panser les plaies qui en résultent.

L'usage du fer rougi au feu donnera peut-être de l'éloignement pour ce remede comme trop cruel; je vais donc en indiquer un autre qui ne paroît pas si violent, & qui est autant & même plus efficace que l'application du fer rougi au feu, sans en avoir le revoltant. J'ai tiré ce remede des Mélanges de Chirurgie de Mr. Pouteau, célèbre Chirurgien de Lyon, & j'en ai fait diverses expériences toutes plus heureuses.

„ Prenez du coton cardé, enve-  
 „ loppez-le dans une bandelette de  
 „ toile fine, large d'un pouce & de  
 „ trois pouces de longueur; cousez  
 „ cette bandelette sur le coton par

„ les deux extrémités de sa longueur ;  
 „ vous formerez ainsi un petit cylin-  
 „ dre qui aura à-peu-près un pouce  
 „ de diamètre : coupez ce cylindre  
 „ avec des ciseaux transversalement  
 „ par la moitié ; vous aurez par ce  
 „ moyen deux cylindres que vous  
 „ appliquerez sur la peau du côté  
 „ le plus uni.

„ Si le coton n'est pas assez serré,  
 „ le feu s'éteindra trop aisément ;  
 „ s'il l'est trop, il pénétrera difficile-  
 „ ment jusques à la base du cylindre.

„ Il faut humecter l'endroit de la  
 „ peau, sur lequel on veut appliquer  
 „ le cylindre, avec le doigt mouillé  
 „ de salive, afin qu'il s'y attache  
 „ plus facilement.

„ On mettra alors le feu avec une  
 „ bougie à la partie supérieure du  
 „ coton, & on l'attifera par le souf-  
 „ fle léger d'un éventail, ou d'une  
 „ feuille de carton : lorsque la cha-  
 „ leur commence à pénétrer la peau,  
 „ on en voit sortir une humidité qui  
 „ humecte la base du coton, & l'at-

„ tache davantage à la partie qu'on  
 „ cautérise. On peut de la même  
 „ façon faire brûler deux ou trois  
 „ cylindres, les uns à côté des autres,  
 „ suivant l'étendue du mal qu'on a  
 „ à guérir ; mais lorsque la douleur  
 „ est profonde, il faut en laisser con-  
 „ sumer deux ou trois sur le même  
 „ escarre.

„ On aura peine à croire ce que  
 „ je vais dire : la douleur que cause  
 „ une pareille manière de cautériser,  
 „ est fort légère & très-supportable ;  
 „ en tout cas , si ceux qui la met-  
 „ tront en pratique ne pouvoient pas  
 „ la supporter, ils sont à tout mo-  
 „ ment les maîtres de la faire cesser,  
 „ quand il leur plaira , en renver-  
 „ sant les cylindres de coton.

On détachera l'escarre ou la  
 croute qui résultera de l'une ou  
 de l'autre de ces deux méthodes de  
 cautériser , avec la pointe des ci-  
 seaux ; ensuite on pansera la plaie  
 avec le digestif ( N<sup>o</sup>. 42 ), jusques  
 à ce que la suppuration soit bien éta-

blie : on continuera les pansemens , en suivant la méthode qui sera décrite au Chapitre de la Brûlure.

Si , après l'usage de tous ces remèdes , les douleurs ne sont pas tout-à-fait calmées, on conseille pour dernière ressource les Eaux minérales de St. Laurens, reconnues pour spécifiques dans cette maladie.

les Marins employent ordinairement pour les douleurs rhumatismales l'Eau-de-vie , le Tafia , l'Eau de la Reine d'Hongrie, & d'autres liqueurs spiritueuses dont ils frotent les parties souffrantes. On ne sauroit croire combien cette méthode est nuisible & même dangereuse : toutes ces liqueurs en général rendent les douleurs plus opiniâtres, en durcissant & en desséchant la peau ; bien plus, elles empêchent la transpiration de l'humeur rhumatismale , d'où il arrive qu'elle se porte sur d'autres parties, comme sur le périoste & sur l'os même , qu'elle affecte violemment ; d'où s'ensuivent des maladies

## 38 DU RHUMATISME.

très-graves & très-longues. On évitera de pareils inconvéniens , en n'appliquant que des fomentations aqueuses & émollientes.

On doit aussi prendre quelques précautions dans l'usage des remèdes gras & onctueux , choisir ceux qui ne sont pas rances, & sur-tout éviter de s'en servir dans les commencemens du rhumatisme , & quand il y a fièvre , auquel tems on se contentera , comme il a été dit , des fomentations aqueuses & émollientes.

Le rhumatisme qui n'est pas accompagné de fièvre, doit être traité de la même façon que celui qui est avec fièvre , avec cette différence que , dans le premier cas, les saignées ne doivent pas être si fort multipliées, & que la diète doit être moins rigoureuse : on pourra même permettre à ces premiers des soupes légères , un peu de viande bouillie & du vin à leur repas, pourvu qu'ils le boivent bien tempéré;

pour tout le reste , les remèdes tant internes qu'externes doivent être les mêmes , & proportionnés à la violence & à la durée des douleurs.

Le régime doit être sévère dans le rhumatisme : tant que la fièvre dure , les malades doivent rester au bouillon & à la ptisane indiquée ; lorsque la fièvre aura cessé , on leur donnera des soupes , ensuite un peu de viande bouillie à dîner , & le soir un peu du rôti : enfin ils ne vivront que d'alimens de facile digestion , jusques à parfaite guérison.

Pour se préserver du rhumatisme , les gens de mer prendront les précautions suivantes. Ils se tiendront chaudement , éviteront de laisser dessécher sur leur corps leur chemise ou leurs habits mouillés par la sueur , par la pluie , ou par les vagues de la mer ; ils tacheront surtout de ne pas s'endormir sur un endroit humide , encore moins dans leurs vêtemens mouillés.

## CHAPITRE IV.

*Des Coups de Soleil.*

**I**L y a peu de personnes qui soient plus sujettes aux coups de soleil que les Marins : ils voyagent dans les Pays les plus chauds, & travaillent ordinairement à découvert & exposés aux ardeurs brûlantes de cet astre. La chaleur des rayons que le soleil darde, dessèche & épaissit le sang, gêne la circulation, & cause une véritable inflammation aux parties contenues dans le crane.

Cette inflammation est plus ou moins dangereuse, selon qu'elle affecte le cerveau, ou les membranes qui lui servent d'enveloppe : dans l'un ou l'autre cas la maladie n'est pas moins grave, & elle parcourt ses périodes quelquefois si vite, que plusieurs en sont morts dans l'espace de vingt-quatre heures.

Il arrive communément dans cette maladie que ceux qui en sont atta-

qués, après avoir essuyé une fièvre violente pendant deux ou trois jours, paroissent être mieux, tellement qu'on les croit échappés; cependant un instant après, & dans le tems qu'on y pense le moins, ils meurent dans les convulsions. Cet accident est fort commun dans nos Colonies de l'Amérique, où une maladie à-peu-près semblable moissonne la plus grande partie des Européens qui en sont attaqués.

On connoît qu'une personne est attaquée d'un coup de soleil, si, après avoir séjourné quelque tems dans un endroit où il darde fortement ses rayons, elle se plaint d'une grande douleur à la tête; si la peau de cette partie, ainsi que celle de tout son corps, est extrêmement sèche & chaude; si ses yeux sont rouges & enflammés, qu'elle ait de la peine à les ouvrir & à soutenir la lumière; s'ils sont mornes ou égarés, & si elle a des mouvemens involontaires dans les paupieres.

Tous ces symptomes font ordinairement précédés d'un frisson, & accompagnés d'une grosse fièvre : le pouls est dur & fort plein, le malade est dans un abattement considérable ; tantôt il est altéré, tantôt il ne l'est pas : il sent un dégoût & même une répugnance invincible pour toutes sortes d'alimens ; son ventre est constipé, ses urines claires & décolorées : souvent il ne peut dormir ; d'autres fois il est dans un assoupissement considérable, ne s'éveille qu'en sursaut & avec des tressaillemens violens : enfin il reçoit du soulagement toutes les fois qu'on lui applique quelque liqueur fraîche sur la tête. C'est sur cette considération qu'on a pris la coutume dans nos Pays maritimes d'appliquer sur la tête de ceux qu'on soupçonne être attaqués d'un coup de soleil, un verre d'eau fraîche couvert d'un linge fin ; on le renverse sur l'endroit de la tête où ils ressentent la plus grande douleur :

un instant après l'eau contenue dans le verre commence à s'échauffer & à bouillonner, ce qui n'est pas à la vérité un signe caractéristique de cette maladie; mais ce signe joint à une partie des symptômes qui sont rapportés ci-dessus, peut en donner de forts indices.

Si l'effet du soleil est si dangereux, qu'on ne puisse s'y exposer impunément, combien à plus forte raison doit-il être à craindre pour ceux qui s'y exposent pendant leur sommeil, & sur-tout s'ils sont pris de vin? Ceux d'entre les Marins qui ne sont pas assez sobres, doivent y prendre bien garde; car quand ces deux causes, le soleil & le vin, se trouvent réunies, elles tuent bien plus promptement, & peu en guérissent. S'il s'en est trouvé quelques-uns assez heureux pour en réchapper, ils sont restés pour le moins pendant toute leur vie sujets à de grands maux de tête; c'est beaucoup encore qu'ils en ayent été

44 DES COUPS DE SOLEIL.

quittes à si bon marché : plusieurs ont conservé un léger dérangement dans leurs idées ; d'autres sont devenus fous sans retour , cataractés ou aveugles : enfin le moindre mal qui puisse leur en arriver , c'est un violent rhume de cerveau , avec tous les symptomes qui en dépendent.

Il est donc de la prudence d'éviter les rayons du soleil , & les Marins qui par état se trouvent obligés de travailler à découvert , prendront les précautions suivantes. 1<sup>o</sup>. Ils auront soin de porter en tout tems un bonnet ou un chapeau doublé de cuir ou de toile cirée. 2<sup>o</sup>. Ils mettront, pendant qu'ils travailleront au soleil , sous le bonnet ou chapeau , une feuille de papier huilée , pliée en plusieurs doubles, une vessie de Cochon , ou quelque chose de semblable , qui soit capable de briser les rayons de cet astre. 3<sup>o</sup>. Enfin ils tacheront de ne pas s'endormir dans des endroits où il pourroit les incommoder.

Les personnes qui sont attaquées d'un coup de soleil, ont besoin du plus prompt secours, d'autant plus qu'un accident de cette espece, qui auroit été facile à guérir dans son commencement, devient mortel, si on le néglige tant soit peu : ainsi pour ne pas perdre du tems, comme cette maladie reconnoît pour cause l'épaississement & la lenteur du sang dans les vaisseaux capillaires du cerveau ou de ses membranes, on commencera la cure par des saignées copieuses, faites à peu d'intervalle les unes des autres ; la force, l'âge, le tempérament des malades, la plénitude & la dureté du pouls serviront à en régler la quantité : on fera les premières aux bras ; on viendra ensuite à celles du pied, sans négliger celles de la jugulaire, qui produisent le plus souvent les meilleurs changemens dans l'état des malades : on donnera de fréquens lavemens avec la décoction ( N<sup>o</sup>. 11 ), ou simplement avec

l'eau tiède, à laquelle on ajoutera une cuillerée ou deux de bon vinaigre; on appliquera sur leur tête une serviette pliée en plusieurs doubles, ou une éponge trempée dans un mélange d'eau fraîche & de vinaigre, & on renouveliera cette application d'abord que l'eau commencera à s'échauffer.

Si les saignées ne produisent pas l'effet désiré, & que néanmoins les forces des malades se soutiennent, on leur appliquera les ventouses scarifiées derrière la nuque, c'est-à-dire, au bas de la tête, & des sangsues aux temples & aux oreilles. Voyez le Chapitre IX de la seconde Partie. Enfin plus la maladie devient grave & les accidens urgens, plus les remèdes doivent être brusques; & si, malgré tous ces secours, les malades ne se trouvent pas mieux, si leur pouls est déprimé, & s'ils tombent dans un assoupissement profond, il faut, sans différer, leur appliquer des vésicatoires aux gras des jambes,

aux cuisses, entre les deux épaules, à la nuque, & même sur toute la tête : c'est de ce seul remede qu'on peut encore attendre quelque secours. On a souvent guéri par ce moyen des malades qui paroissent déseespérés.

Dans les premiers jours de la maladie, il convient de faire tremper plusieurs fois le jour les pieds des malades dans l'eau chaude, ce qui les soulage beaucoup; on peut même sans danger, après les premières saignées, employer le demi-bain jusques à la ceinture, & si le mal est pressant, le bain entier dans l'eau modérément chaude, & même le bain froid qui dans certains cas a fait des miracles.

On doit tenir ceux qui sont attaqués d'un coup de soleil, à une diète rigoureuse : leurs bouillons seront fort légers; on les coupera même avec un tiers d'eau commune ou de limonade : cette dernière liqueur sera leur boisson ordinaire,

## 48 DES COUPS DE SOLEIL.

& ils en boiront abondamment ; on peut y substituer l'eau pure , avec une once de vinaigre sur chaque pinte. La pisanne ( N<sup>o</sup>. 18 ) seroit encore à préférer à ces deux boissons , si l'on pouvoit se procurer des Poulets pour la faire ; on y ajouteroit seulement demi-dragme sel nitre sur chaque pinte.

Outre les remedes prescrits , les malades prendront tous les soirs , tant que la fièvre durera , le remede ( N<sup>o</sup>. 19 ) ; & dès qu'elle aura cessé , on les purgera avec la médecine du ( N<sup>o</sup>. 20 ) : on leur donnera ensuite pendant quelques jours des soupes légères , & peu-à-peu une nourriture plus solide , mais de facile digestion.



## CHAPITRE V.

*Des Fièvres Putrides.*

**L**ES fièvres putrides sont produites par des matieres corrompues, qui séjournent dans l'estomac ou dans les intestins, & dont une partie a déjà passé dans la masse du sang.

Cette maladie s'annonce souvent plusieurs jours à l'avance, par le manque d'appétit, la mauvaise bouche, l'abattement des forces, par des douleurs dans les reins, par des lassitudes, des pesanteurs, des maux de tête, &c. ; quelquefois elle vient tout-à-coup & commence par un frisson qui dure plus ou moins de tems, ou qui va & revient : au frisson succede une chaleur considérable; le pouls est vif sans être dur, à moins que la fièvre putride ne se trouve jointe à quelque disposition

50 DES FIEVRES  
inflammatoire : les malades se plaignent d'une grande douleur à la tête ; ils ont des envies de vomir, ils vomissent même quelquefois d'eux-mêmes ; ils sont altérés, leur bouche est amère, leur langue chargée, & ils urinent fort peu.

La chaleur de la fièvre dure plusieurs heures, elle continue toute la nuit & diminue tant soit peu vers le matin : alors les malades se trouvent moins mal ; mais ce bien-être dure fort peu, & la fièvre augmente vers le soir. Cette augmentation qu'on appelle redoublement, est quelquefois annoncée par un nouveau frisson ; quelquefois elle survient sans frisson : il y a des malades chez lesquels on observe que le redoublement ne vient pas tous les jours à la même heure ; d'autres en ont deux dans l'espace de vingt-quatre heures, dont l'un est plus fort que l'autre dans certains malades : enfin on observe que le redoublement du premier jour

est égal en force & en durée à celui du troisieme, tandis que celui du second jour répond à celui du quatrieme, & ainsi de suite.

Si les fièvres putrides sont abandonnées à elles-mêmes, si elles sont mal traitées, ou au dessus de la force des remedes, voici leur marche ordinaire.

La fièvre augmente d'un jour à l'autre ; les redoublemens deviennent plus forts, plus longs, plus irréguliers ; le ventre des malades est dur & tendu ; ils parlent en dormant ; leur pouls devient petit & intermittent ; ils entrent dans des mouvemens convulsifs, & meurent.

Quand ces maladies au contraire sont bien traitées, la fièvre reste quelques jours dans le premier état que j'ai décrit, sans beaucoup augmenter, ni diminuer ; ensuite tous les symptomes énoncés s'affoiblissent, les redoublemens cessent, la langue se nettoye, & la maladie se termine ordinairement par

52 DES FIEVRES  
des selles, dans l'espace de qua-  
torze à vingt jours.

Voici la méthode qu'on doit  
suivre pour guérir les fièvres pu-  
trides. Si l'on connoît par la du-  
reté du pouls & par la constitu-  
tion du malade, qui est jeune,  
fort & robuste, qu'il y a quelque  
disposition inflammatoire, il faut  
commencer le traitement par une  
ou deux saignées qu'on placera après  
les frissons, & dans le fort du pre-  
mier & du second redoublement ;  
on peut les pousser jusques à trois,  
si la fièvre & tous les autres sym-  
ptomes énoncés subsistent dans le  
même degré, ou qu'ils augmen-  
tent : il est rare qu'on soit obligé  
d'en faire davantage, & cette quan-  
tité suffit ordinairement pour ra-  
mollir le pouls & désemplir les  
vaisseaux ; on doit même s'abste-  
nir de la saignée, s'il n'y a pas de  
dureté dans le pouls des malades,  
s'ils sont d'une foible constitution,  
& si on ne trouve point de signe

d'inflammation, d'autant plus qu'elle seroit alors nuisible, en diminuant leurs forces, & en ouvrant une porte aux matieres corrompues, qui des premieres voies reflue- roient dans le sang.

Soit qu'on saigne les malades ou non, ils boiront abondamment d'une des ptisannes du ( N<sup>o</sup>. 21 ), & prendront chaque jour un ou deux lavemens avec la decoction ( N<sup>o</sup>. 11 ), quand même ils vien- droient naturellement à la selle; ils ne prendront que très-peu du bouillon, & pendant tout le tems que durera la fièvre, on le fera très-leger & on le dégraissera exac- tement. Après qu'ils auront gardé pendant deux ou trois jours ce ré- gime humectant, qui aura détrempe les matieres corrompues contenues dans les premieres voies, on pro- fitera du premier calme qui suc- cede au redoublement pour les évacuer avec le remede ( N<sup>o</sup>. 14 ).

Ce vomitif est d'autant mieux in-

diqué, que les malades ont ordinairement de envies de vomir, la bouche amere, pâteuse, & la langue chargée : il faut soutenir & aider l'action du remede par une copieuse boisson de ptisanne ou d'eau chaude, dont les malades boiront plusieurs verres chaque fois qu'ils vomiront.

Les Marins sont dans un mauvais préjugé contre l'usage des émétiques, ou des remedes qui font vomir : le nom seul de ces remedes les effraye ; plusieurs tremblent sans savoir pourquoi, & pensent qu'on veut les empoisonner, quand on le leur prescrit. Qu'ils apprennent une fois pour toutes, qu'ils n'ont rien à craindre en prenant celui que j'ordonne ; l'eau dans lequel il est, pour ainsi dire, noyé, modere son action, & ceux qui le prennent ne vomissent qu'autant qu'ils veulent. Si ce remede est dangereux, ce n'est que quand on le donne à ceux qui ont quel-

que disposition inflammatoire dans l'estomac ou dans les intestins, ou qui sont déjà si affoiblis par la maladie, qu'ils ne sont pas en état de résister aux secousses qu'il occasionne.

On connoîtra la disposition inflammatoire de l'estomac & des intestins, en examinant & en faisant attention à l'état de la fièvre qui est très-forte, à celui du pouls qui est fort dur, & à celui de l'estomac & du ventre, qui sont alors tendus & douloureux. Pour que les malades puissent résister aux secousses que le remede occasionne, il ne faut pas attendre le dernier période de la maladie, mais le donner dans les commencemens & pendant qu'ils ont encore toutes leurs forces. Enfin le véritable tems de le donner est celui du calme qui succede aux premiers redoublemens; plus ce remede évacue, & plus il soulage les malades: on soutiendra les évacuations qu'il a mis

en train, en purgeant, un jour l'autre non, avec la médecine ( N<sup>o</sup>. 15 ).

Si après le premier vomitif on soupçonne qu'il reste encore des matieres corrompues dans l'estomac, ce qu'on connoitra à la mauvaise bouche & aux envies de vomir qui subsistent encore, au lieu de la médecine ( N<sup>o</sup>. 15 ), on réitérera le vomitif ( N<sup>o</sup>. 14 ), en observant les mêmes précautions qu'on a observées la premiere fois.

Il y a cependant certaines circonstances qui empêchent de donner un second vomitif, & même un purgatif, quoique l'on comprenne qu'il est nécessaire d'évacuer par haut ou par bas ; ces circonstances sont la trop grande foiblesse des malades, la petitesse du pouls, la douleur & la tension du ventre : on suppléera à ces remedes par l'usage de la poudre ( N<sup>o</sup>. 13 ), dont on donnera trois prises chaque jour, à une heure de distance l'une de l'autre, jusques à ce que

ces accidens soient calmés, & que l'on puisse mettre en usage les purgatifs. Cette poudre à la vérité ne purge pas beaucoup, mais elle tient le ventre libre, fond & détache les matieres; & le peu d'évacuation qu'elle procure, soulage infiniment les malades. Ainsi, dès que la fièvre commencera à diminuer, au lieu de purger tous les deux jours, on se contentera de donner trois prises de cette poudre, & on repurgera, lorsque la fièvre aura tout-à-fait cessé, avec la médecine (N<sup>o</sup>. 20).

On peut ensuite permettre aux malades des soupes légères, & peu-à-peu une nourriture plus solide, comme un peu de viande bouillie ou rôtie, & du vin aux repas.

Si pendant la convalescence l'appétit manque, on donnera pendant quelques matins une prise du remède (N<sup>o</sup>. 28), & une heure après une soupe légère.

Les convalescens doivent être fort circonspects sur le régime, s'ils

veulent éviter une rechute ou une attaque des fièvres d'accès : ceux qui n'ont pas cette circonspection, & qui ne sont pas assez réservés sur la quantité ou la qualité des alimens, sont fort sujets à l'une ou à l'autre.

Pour prévenir les fièvres putrides auxquelles les Marins sont fort sujets, à cause des alimens mal sains dont ils se nourrissent, ils vivront sobrément, éviteront toutes sortes d'excès dans le boire & dans le manger, ils s'abstiendront des fruits qui ne sont pas mûrs ou qui sont mal sains, tels que ceux qu'ils trouvent en abondance dans certains pays marécageux où ils abordent, & de toute autre nourriture qui peut engendrer une corruption dans leur estomac.

Si ayant eu le malheur de manquer à ces préceptes, ils se sentent l'estomac surchargé, ils ne prendront aucun aliment solide pendant deux ou trois jours, pas même du bouillon, boiront beaucoup d'eau

tiède ou de limonade : si cette diète ne suffit pas pour débarrasser ce viscere, qu'ils ayent du dégoût, la bouche amere, pâteuse, & des envies de vomir, ils boiront quelques verres du remede ( N<sup>o</sup>. 14 ), & par ce moyen ils préviendront souvent les fièvres putrides.

---

## C H A P I T R E VI.

### *Des Fièvres Malignes.*

**L**A fièvre maligne est une maladie fort commune parmi les gens de mer : elle est d'autant plus dangereuse, que les symptomes qui la caractérisent, paroissent dans le commencement de peu de conséquence ; ce qui est cause souvent qu'on la néglige, & que ceux qui en sont attaqués, sont quelquefois sans espoir, avant qu'on se soit apperçu qu'ils sont malades.

La prostration, ou la perte totale des forces dès le commence-

ment de cette maladie, est un signe qui la distingue des autres espèces de fièvres putrides & inflammatoires; ce qui semble prouver que la cause principale de cette fièvre se trouve dans la corruption & la perversion totale des humeurs: d'où il résulte que les organes affoiblis ne peuvent plus remplir leurs fonctions.

Cette corruption & cette perversion des humeurs est occasionnée, chez les Marins, par les mauvais alimens dont ils se nourrissent, soit que la viande ou le poisson de leurs provisions, pour avoir été mal salés, se trouvent corrompus, soit que le biscuit devienne vermoulu, moisi, parce qu'il a été mal cuit, mal paîtri, ou fait avec du mauvais froment; soit enfin que l'eau qu'ils boivent ait été puisée dans des étangs, des marais, des rivieres ou d'autres sources mal saines, ce qui leur arrive souvent, ou qu'elle se soit

corrompue dans les tonneaux : si l'on joint à toutes ces causes l'air humide & trop chaud qu'ils respirent, en faut-il davantage pour corrompre leurs humeurs, & donner lieu à des fièvres malignes ?

Outre l'abattement des forces que j'ai indiqué comme un des signes inséparables des fièvres malignes, ceux qui en sont attaqués éprouvent encore d'autres symptômes particuliers, tels que les suivans. Ils sont comme insensibles à tout ; leur visage & leurs yeux sont totalement changés ; ils éprouvent de tems en tems, & pendant quelques jours de suite, de petits frissons irréguliers, suivis de quelque chaleur ; quelquefois ils se plaignent d'une pesanteur ou d'une grande douleur à la tête, aux reins, & dans d'autres parties de leur corps ; souvent ils ne ressentent aucune sorte de douleur, mais ils sont mous, brisés, & comme s'ils avoient reçu cent coups de bâton ; ils ont

par fois des défaillances, qui sont toujours de mauvais augure; leur sommeil est inquiet & interrompu; tantôt ils éprouvent des serremens de cœur, tantôt des mouvemens convulsifs dans le visage, les bras & les mains; tous leurs sens paroissent engourdis; leur langue est quelquefois chargée d'une couche d'un rouge brun, mais moins sèche en général que dans les autres especes de fièvre, & quelquefois elle est assez saine: enfin quelques-uns ont une douleur fixe dans quelque partie du bas-ventre, & on observe ordinairement que cette douleur est suivie de la gangrène à la partie qu'elle affecte.

Le pouls est ordinairement petit & foible dans les fièvres malignes, mais pourtant plus vite que dans l'état naturel: souvent il est très-accélééré; ce qui a été observé sur-tout dans les malades qui ont le ventre tendu: la peau

se couvre de tâches rouges ou brunes, qui ressemblent à des piquures de puce, & qu'on appelle pourpre; ces tâches sont quelquefois si grandes & si marquées, qu'il semble que les malades ayent reçu des coups de fouet.

Les urines sont claires comme l'eau pure, & ne laissent aucun sédiment; les malades ont quelquefois un cours de ventre, & les matieres qui sortent sont noires, & exhalent une odeur cadavéreuse: si ce cours de ventre ne les soulage pas, il termine bientôt leurs tristes jours.

La fièvre maligne a beaucoup d'affinité avec la fièvre pestilentielle: c'est pourquoi on observe dans cette première maladie, comme dans la peste, des dépôts critiques aux aines & aux aisselles qu'on appelle bubons, & sous les oreilles qu'on nomme parotides; il survient même quelquefois des charbons malins dans différentes parties du corps.

Les fièvres malignes se terminent quelquefois, tout comme la peste, par des hémorragies & des dyssenteries mortelles; ce qui indique la grande dissolution du sang: enfin la tête & la poitrine s'embarrassent, & les malades meurent ordinairement à l'heure du redoublement.

On ne peut rien statuer de fixe sur le cours des fièvres malignes; quelquefois elles parcourent leurs périodes fort vite, & les malades meurent avant le septième ou le huitième jour de la maladie, mais plus souvent du neuvième au quinzième, selon la force des malades ou de la maladie: quand il arrive qu'ils recouvrent l'ouïe qu'ils avoient perdue pendant la maladie, c'est un bon signe, & on peut tout espérer pour la guérison.

En faisant attention à ce qui a été dit ci-dessus, il sera facile, je pense, à tous les Marins de connoître les fièvres malignes: il

n'est pas dit pourtant que tous les symptomes que j'ai détaillés, doivent se rencontrer dans le même malade ; deux ou trois suffisent quelquefois, & en les combinant avec prudence, ils ne risqueront pas de se tromper.

La saignée paroît fort peu nécessaire pour la guérison des fièvres malignes : dans les premiers jours on se contentera de mettre les malades à la diète ; ils boiront abondamment, quand même ils ne seroient pas altérés, de la limonade, ou d'eau pure avec un peu de vinaigre : après qu'ils auront gardé ce régime deux ou trois jours, & qu'ils auront détrempé par la boisson & délayé les matieres qui sont dans l'estomac & dans les intestins, on les évacuera avec le remede du ( N<sup>o</sup>. 22 ) ; c'est sur-tout dans les premiers tems de la maladie qu'il faut le donner, & avant que les engorgemens soient parvenus à leur plus

haut degré : car il ne faut pas attendre pour faire vomir, qu'il soit survenu quelque inflammation particuliere, ou que les malades soient à l'extrémité ; on réitérera même ce remede le surlendemain, si la premiere dose n'a pas assez évacué.

Après l'action des vomitifs, on donnera chaque jour une prise du remede ( N<sup>o</sup>. 23 ) : son effet est d'évacuer les matieres viciées, d'empêcher la corruption des autres, de détruire les vers qui causent souvent des accidens très-fâcheux, & de fortifier en même tems l'estomac & les intestins, sans arrêter les évacuations nécessaires.

Si les malades avoient une diarrhée qui les épuisât, & que leur peau fût rude & seche, pour modérer cette évacuation nuisible & procurer une transpiration salutaire, à la place du remede ( N<sup>o</sup>. 23 ), on leur donneroit

celui du ( N<sup>o</sup>. 14 ). Soit que l'on se serve du ( N<sup>o</sup>. 23 ou 24 ), on donnera , deux heures après chaque prise de ces remedes , une cuillerée de la potion ( N<sup>o</sup>. 25 ) : on continuera l'usage de ces remedes jusques à ce que les malades se trouvent mieux ; & si pendant cet intervalle ils se trouvoient beaucoup affoiblis , on leur donneroit , une ou deux fois le jour , à la place d'une cuillerée de la potion ( N<sup>o</sup>. 25 ), une dragme de Thériaque ou de Diascordium , mêlée avec un peu de vin pur. On préférera le Diascordium à la Thériaque , s'il y a diarrhée.

Si , malgré l'usage de ces remedes , les malades restent toujours dans cet état de foiblesse , leur pouls se concentre , & qu'on connoisse qu'il se forme des engorgemens dans le bas-ventre , la poitrine ou le cerveau , on leur donnera tous les quarts d'heure une cuillerée de la potion ( N<sup>o</sup>. 26 ),

& on leur appliquera des vésicatoires aux gras des jambes, dans l'intérieur des cuisses, entre les deux épaules, à la nuque, & même sur toute la tête, s'ils sont assoupis & ont un délire sourd. Voyez le Chapitre IX de la seconde Partie. Il faut avoir soin d'entretenir pendant long-tems l'écoulement des vésicatoires, & même de le rétablir, s'il vient à tarir, par l'application de nouveaux emplâtres.

La pratique journalière a appris aux gens de l'art qu'on doit s'abstenir, dans les fièvres malignes, de cette quantité de remedes spiritueux, volatils, alexiteres, que le vulgaire & les Charlatans regardent comme capables de chasser la malignité; je n'excepte pas même de cette classe les divers bézoards, tant orientaux qu'occidentaux: les véritables n'ont que fort peu ou même point du tout de vertu; & s'ils n'étoient si chers & si rares, personne ne s'aviserait de s'en ser-

vir. Que doit-on attendre de ceux qu'on nous apporte sous ce nom, & qui ne sont qu'une composition falsifiée, où entrent le musc & l'ambre ; en un mot, l'ouvrage des Juifs qui les vendent bien cher aux ignorans ?

Les narcotiques & tous les remèdes qu'on donne dans l'intention de faire dormir, doivent être regardés comme des poisons mortels dans les fièvres malignes ; & les applications des animaux ouverts vivans sur la tête des malades, tels que les Chats, les Pigeons & autres, font souvent plus de mal que de bien, sur-tout si on les laisse trop long-tems appliqués.

On se trompe, si l'on croit que ces animaux ayent la puissance & la vertu d'attirer au dehors le venin & la malignité du mal ; la puanteur qu'ils exhalent, après avoir séjourné quelque tems sur la tête, n'est pas le venin de la maladie

qu'ils ont attiré, mais une putréfaction qu'ils ont contractée dans l'endroit chaud où on les a mis, & qu'ils auroient également pris dans tout autre endroit aussi chaud & aussi humide. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire de pareilles applications sur un homme sain, & on verra que ces animaux y contracteront autant de puanteur dans le même espace de tems, que sur le corps d'un malade.

La chaleur douce & modérée qui exhale des entrailles de ces animaux, n'attire pas le venin; mais elle peut agiter le fluide nerveux engourdi, & redonner le sentiment: voilà tout l'effet que peuvent produire ces applications; mais pour en retirer ce fruit, il faut, comme je l'ai dit, ne pas les laisser trop long-tems sur la partie, & en réitérer l'application au moins toutes les demi-heures.

Si les remedes operent, & que

les malades d'un jour à l'autre se trouvent mieux, on leur donnera, sur la fin de la maladie, pour tout remede, deux prises chaque jour de la poudre ( N<sup>o</sup>. 28 ), qu'on continuera jusques à ce qu'ils soient sans fièvre : alors on les purgera avec la médecine ( N<sup>o</sup>. 20 ), & on les mettra aux soupes légères de ris ou de semoule, & peu-à-peu à une nourriture plus substantielle, comme un peu de viande bouillie ou rôtie, & du vin à leur repas.

Si l'appétit manque pendant la convalescence, ils continueront pendant quelques matins l'usage de la poudre ( N<sup>o</sup>. 28 ), & prendront une heure après une soupe. Cette poudre fortifie l'estomac, les intestins, & leur fait reprendre le ton ou le ressort qu'ils avoient perdu pendant la maladie.



## CHAPITRE VII.

*Des Fièvres intermittentes, ou Fièvres d'accès.*

**L**Es fièvres intermittentes, qu'on appelle vulgairement fièvres d'accès, sont celles qui, après avoir duré un certain espace de tems, cessent & reviennent quelque tems après.

L'intervalle plus ou moins long qu'il y a entre chaque accès, donne lieu à la distinction de plusieurs especes de fièvres intermittentes. On appelle quotidienne celle dont les accès sont égaux entr'eux, & reviennent tous les jours à la même heure; ce qui la distingue de la double tierce, dont les accès reviennent aussi tous les jours, mais non à la même heure, & sont inégaux, c'est-à-dire, qu'il s'en trouve un plus fort que l'autre: de sorte que l'accès du premier  
jour

jour répond à celui du troisieme, & celui du second au quatrieme, &c.

La fièvre tierce est celle dont les accès reviennent un jour l'autre non, & la fièvre quarte laisse deux jours d'intervalle entre chaque accès. Les autres especes de fièvres intermittentes sont assez rares parmi les Marins; c'est pourquoi je n'en parlerai pas.

On observe trois choses dans chaque accès de fièvre; le froid, le chaud, & la sueur qui termine ordinairement l'accès. Ces trois états se succedent; cependant il arrive que plusieurs ont des accès sans froid, & quelquefois même sans sueur: certains ont des accès fort longs, tandis que d'autres qui ont la même espece de fièvre, les ont fort courts; ce qui fait qu'on ne peut rien statuer de certain sur la qualité & la durée des accès. Un signe particulier & presque essentiel, qui accompagne ordinairement les fièvres intermittentes, est

un sédiment briqueté, semblable à des tuiles pilées, qu'on trouve dans les urines, lorsqu'on les laisse reposer.

La cause immédiate des fièvres d'accès est fort obscure; l'on peut cependant dire, fondé sur l'expérience & sur l'analogie des remèdes qui les guérissent, qu'elles sont occasionnées par un certain vice du chyle qui ne peut se convertir en sang, & qui ne pouvant s'assimiler avec lui, excite par son mélange cette fermentation qu'on appelle fièvre, & qui dure jusques à ce qu'il se soit débarrassé de ce fluide, pour ainsi dire, étranger, par le moyen de la sueur, qui termine chaque accès, & des urines.

Sur ce fondement, il est certain que rien n'est plus capable de former un mauvais chyle, que les alimens dont se nourrissent ordinairement les Marins: joignez à cette cause la grande dissipation d'esprit

qu'ils font en travaillant, les veilles, le froid, le chaud, l'humidité, le changement d'air, de climat, & sur-tout leur séjour dans des Pays où ces fièvres sont occasionnées par un vice particulier de l'atmosphère, il ne paroîtra pas étonnant qu'ils en soient si souvent attaqués.

Cette maladie qu'on peut appeller un fléau pour les Marins, exerce son empire dans presque tous les Golfes du Levant; tellement que j'ai vu dans ceux du Volo, de Zeitoun, de Lepante, de Corinthe, d'Alexandrete & plusieurs autres, des Vaisseaux presque désarmés par les ravages qu'elle avoit faits. Ce mal est d'autant plus dangereux, qu'on en fait peu de cas: cependant il arrive tous les jours que pour l'avoir négligé par le mauvais usage des remèdes qu'on prend indifféremment, ou mal-à-propos, & même par la mauvaise méthode d'administrer

ceux qui sont spécifiques, il arrive, dis-je, que les fièvres, qui par elles-mêmes seroient sans danger, durent des mois, des années entières, détruisent les forces, dérangent les fonctions les plus nécessaires à la vie, causent des obstructions, & jettent dans des maladies chroniques, comme l'hydropisie & d'autres encore plus dangereuses.

Tels sont les effets & les suites assez fréquentes d'une fièvre d'accès négligée, traitée par des remèdes violens, ou fixée mal-à-propos par l'usage aveugle du quinquina, qui de spécifique devient quelquefois un poison capable de mettre le sang en dissolution, s'il est donné imprudemment.

Si ceux qui ont des fièvres d'accès risquent beaucoup en prenant des remèdes à contre-tems, ils risquent encore davantage en n'en prenant point du tout, sur-tout s'ils n'observent pas un certain régime : ces fièvres, de quartes ou

tierces qu'elles font au commencement, se changent souvent en putrides, malignes & inflammatoires. J'ai vu de tristes exemples de ce que j'avance, dans les Golfes dont j'ai parlé ci-dessus.

Les Marins se préserveront facilement des fièvres d'accès, même dans les Pays où cette maladie est la plus fréquente, s'ils prennent les précautions suivantes.

Dès qu'ils aborderont dans quelqu'un de ces Golfes, ils auront soin 1°. de ne point dormir au sérein; ils se couvriront même bien pendant leur sommeil, quelque chaleur qu'il fasse, afin que leur sueur ne soit point répérentée par la fraîcheur de la rosée du matin: cette rosée est fort nuisible, parce qu'elle est formée par les vapeurs malignes que la chaleur du soleil a élevées pendant le jour. 2°. Ils éviteront l'ardeur du soleil à laquelle ils s'exposent imprudemment pendant le jour: tout comme une

chaleur modérée ouvre les pores & facilite la transpiration, de même celle qui est trop forte desseche la peau, & arrête cette évacuation qui rentrant dans le sang se porte sur l'estomac, en vicie les humeurs; d'où s'ensuivent de mauvaises digestions, un mauvais chyle, & par conséquent les fièvres d'accès.

30. Ceux d'entre les Marins qui travaillent pendant les grandes chaleurs, suent & sont fort altérés, éviteront de boire de l'eau toute pure: cette boisson, qui ordinairement n'est guères fraîche, irrite leur soif, au lieu de l'appaiser, ce qui les oblige de boire à chaque instant pour se désaltérer; mais leur estomac se trouvant surchargé, relâché & affoibli par cette quantité d'eau chaude, perd son ton, c'est-à-dire, sa force & son ressort; le mouvement intestinal se trouve diminué par la même cause, ce qui produit de mauvaises digestions, des crudités, des engorgemens,

des stases dans les mêmes parties, qui par rapport à leur foiblesse ne sont pas capables de digérer les mauvais alimens dont se nourrissent les Marins. Il n'est donc pas étonnant que tant de causes concourant au même effet, produisent cette quantité de fièvres intermittentes qu'on voit regner parmi eux.

Si suivant les conseils que je leur donne, ils s'abstiennent de dormir au sérein, s'ils évitent les ardeurs du soleil pendant les grandes chaleurs, & si pendant qu'ils travaillent, qu'ils suent, & qu'ils sont échauffés & altérés, au lieu de surcharger leur estomac par une copieuse boisson d'eau chaude, ils boivent une gorgée de vin pur ou d'eau-de-vie mêlée avec l'eau fraîche, leur soif s'appaisera à l'instant; les parties spiritueuses & toniques de ces liqueurs fortifieront leur estomac, au lieu de l'affoiblir: par ce moyen leurs forces se soutiendront, les

digestions se feront mieux ; enfin , ils se garantiront des fièvres d'accès.

L'expérience doit me servir de garant , dans le cas où mon raisonnement ne s'accordera pas avec les hypothèses des Médecins : il m'est arrivé plusieurs fois , pendant que j'étois dans certains Golfs du Levant où les fièvres d'accès faisoient de grands ravages parmi les Equipages des Bâtimens marchands , de faire part de mes observations aux Capitaines de ces Bâtimens. Tous ceux qui suivoient mes avis , avoient le bonheur de préserver leurs Equipages des fièvres , tandis que les deux tiers des Matelots des autres Vaisseaux , dont les Capitaines n'avoient pas déferé à mon conseil , se trouvoient en peu de tems hors de service.

Pour guérir les fièvres d'accès , tierces , doubles tierces , quartes , quotidiennes , il faut , d'abord après le froid du troisieme accès , faire

INTERMITTENTES. Si une saignée copieuse du bras, surtout si l'accès est violent, si les malades ont le visage rouge & enflammé, & s'ils se plaignent d'une grande douleur à la tête : si l'accès est foible, & que les malades en ayent déjà eu plusieurs, on peut & on doit même s'abstenir de la saignée : après l'accès, on leur donnera un lavement avec la décoction (N<sup>o</sup>. 11) pour débarrasser les intestins des grosses matieres. Le jour de repos, ils prendront le vomitif (N<sup>o</sup>. 14), en observant les mêmes précautions qui ont été déjà indiquées en parlant de ce remede ; & le soir, s'ils n'ont pas assez vuïdé par bas, il prendront un autre lavement avec la même décoction (N<sup>o</sup>. 11).

Il y a une infinité de fièvres d'accès qu'on guérit avec ce seul remede : cependant si l'accès revient, on purgera, dès qu'il aura passé & dans l'intervalle du repos, avec la médecine du (N<sup>o</sup>. 15), & le soir même de la purgation,

82 DES FIEVRES

ou le lendemain quatre heures avant l'accès, on donnera une prise de l'opiate ( N<sup>o</sup>. 29 ), délayée dans le vin blanc ou rouge ; enfin de la façon que les malades aimeront mieux la prendre. Cette première prise fixe ordinairement la fièvre : que cela soit ou non , le lendemain on en donnera une seconde dose , & le surlendemain la troisième. Une heure après chaque prise de l'opiate, les fiévreux mangeront une soupe , & deux autres pendant le reste du jour , excepté le jour de l'accès où ils ne prendront que la première soupe une heure après l'opiate , & pendant tout le reste du jour ils se tiendront au bouillon ; ils n'en prendront même point pendant tout le tems que durera l'accès , mais se contenteront seulement de boire abondamment de la seconde ptisane du ( N<sup>o</sup>. 21 ). Ils doivent encore observer de ne rien boire, ni manger pendant la durée du froid, de

peur d'augmenter la fièvre, & rendre l'accès plus violent.

Je n'ai guères vu de fièvres résister à un pareil traitement; cependant on en trouve quelquefois qui sont rebelles à cause de leur ancienneté, ou qui ayant été fixées une fois reviennent quelque tems après. Pour éviter cet inconvénient il faut réitérer l'opiate, & en prendre une seconde dose, quoique la fièvre ait été fixée par la première: on observera seulement de mettre un plus long intervalle entre chaque prise, c'est-à-dire, qu'on laissera un jour, & puis trois, & puis cinq jours, entre chaque prise.

Les fièvres quartes, celles qui durent depuis long-tems, de quelque qualité qu'elles soient, celles qui sont accompagnées d'obstruction au foie, à la rate, au mésentere, ce qu'on connoît au gonflement & à la dureté de ces parties contenues dans le ventre, doi-

vent être traitées par d'autres remèdes, si l'on veut en obtenir la guérison.

On commencera par faire vomir avec le remède du (N<sup>o</sup>. 22) le jour de repos; le soir, on donnera un lavement avec la décoction (N<sup>o</sup>. 11): l'autre jour de repos, on purgera avec la médecine du (N<sup>o</sup>. 15), en ajoutant au premier gobelet demi-dragme de rhubarbe en poudre; le lendemain on donnera l'opiate (N<sup>o</sup>. 30), de la façon qu'elle est indiquée au dessous de la formule, & même en réitérer une seconde dose, de peur de rechûte, en observant de laisser un plus long intervalle entre chaque prise, comme il a été dit au sujet de l'autre opiate du (N<sup>o</sup>. 29).

Il y a un préjugé extraordinaire contre l'usage du quinquina, & des remèdes dans la composition desquels il entre: la plupart des gens croient que cette drogue

BIT. INTERMITTENTES. 83  
est ennemie de l'estomac, qu'elle  
échauffe beaucoup, nuit à la poi-  
trine, en un mot qu'elle produit  
tous les maux qui sont la suite  
ordinaire des fièvres d'accès mal  
traitées.

Un pareil préjugé n'a guères  
de fondement : il seroit à souhai-  
ter qu'on pût trouver pour toutes  
les autres maladies des remedes  
aussi sûrs & aussi peu nuisibles que  
l'est le quinquina pour toutes les  
fièvres d'accès ; non seulement il  
ne nuit pas à l'estomac, mais au  
contraire c'est de tous les remedes  
celui qui le fortifie davantage, &  
le rétablit mieux dans ses fonctions.  
Cette écorce précieuse a une vertu  
astringente & tonique, qui re-  
donne à ce viscere le ton & le  
ressort, lorsqu'il l'a perdu ; elle a  
en outre une qualité absorbante,  
dont l'effet est d'envelopper & de  
s'abreuver des acides dont les  
premieres voies sont ordinairement  
farcies, & qui entretiennent la

86 DES FIEVRES INTERMITTENTES.  
plûpart du tems les fièvres d'accès,  
en viciant le chyle.

Si l'on a vu plus d'une fois des  
obstructions rebelles, l'hydropisie  
& d'autres maladies dangereuses  
succéder aux fièvres d'accès, c'est  
au mauvais usage de ce remede,  
plutôt qu'au quinquina lui-même,  
qu'on doit les attribuer. En effet,  
on ne risque rien, quand on l'em-  
ploie à propos, & qu'on se sert  
de celui qui est pur, point mé-  
langé avec d'autres écorces, qui  
lui étant inférieures, diminuent  
sa vertu & rendent son usage sus-  
pect. Voyez la Table alphabétique  
où il est parlé de cette drogue.



## CHAPITRE VIII.

*Des Coliques.*

ON appelle vulgairement coliques, toutes sortes de douleurs qu'une personne ressent intérieurement dans quelque partie du ventre.

Ces douleurs peuvent être produites par plusieurs causes; celles qui dépendent d'une inflammation dans l'estomac ou les intestins, sont les plus dangereuses: heureusement les Marins sont peu sujets à cette espèce de colique, à moins que l'inflammation ne soit en eux la suite de quelque autre espèce, négligée ou mal traitée.

Les Marins sont fort sujets aux coliques qu'on appelle d'ingestion; elles sont occasionnées par les aliments grossiers dont ils se nourrissent en mer: quelquefois aussi après de longues traversées, ils abor-

dent dans des Pays abondans en provisions ; il est naturel qu'ils songent à réparer par la bonne-chere l'embonpoint qu'ils ont perdu, & qu'ils se dédommagent des jeûnes forcés qu'ils ont faits ; il seroit à souhaiter seulement qu'ils fussent un peu plus circonspects sur le choix des mets , & plus modérés dans la quantité qu'ils en prennent. Ce manque de précaution est cause qu'ils surchargent leur estomac , sans s'embarrasser des suites.

Cette quantité d'alimens pris à la fois , sur-tout s'ils sont mal sains, ce qui n'est pas rare dans certaines contrées où ils abordent, cause à ceux qui ne digerent pas facilement, ou qui ont l'estomac foible, une colique d'indigestion : on connoitra qu'une personne en est attaquée, si, après avoir beaucoup mangé, elle se plaint d'un mal-aise, & ressent des douleurs dans quelque partie du ventre ; ces douleurs

DES COLIQUES. 89

ne sont pas toujours fixes dans le même endroit, & il est rare qu'elles produisent la fièvre : cependant ceux qui en sont attequés, sont sujets à des tournoyemens de tête, ont des rapports aigres, ou qui sentent les œufs pourris, & des envies de vomir.

Pour remédier à de pareils accidens, il faut aider la nature à se débarrasser de ce qui l'incommode; on y parviendra par une abondante boisson d'eau chaude : si le vomissement ou la diarrhée succedent à la boisson, les malades sont bientôt guéris; mais si l'estomac ou les intestins ne se débouchent pas, il faut les solliciter par quelques lavemens. Voyez la formule ( N<sup>o</sup>. 11 ).

Souvent quand les matieres nuisibles qui occasionnent les douleurs, ne sont pas abondantes, les malades guérissent sans éprouver aucune évacuation, & par la seule boisson d'eau tiède qui détrempe

& noye, pour ainsi dire, ce qu'elles ont d'irritant : enfin si après le vomissement ou la diarrhée, les malades ont encore mauvaise bouche, & des renvois d'œufs pourris, ils prendront à jeun pendant quelques matins une prise de la poudre (N<sup>o</sup>. 23) dans du bouillon ou du thé, ou une infusion d'une dragme de rhubarbe dans un verre d'eau; ils boiront en même-tems beaucoup de limonade, & ne prendront aucun aliment solide, jusques à ce que leur estomac soit bien rétabli, autrement ils risqueroient une nouvelle attaque de colique.

Une autre espee de colique qu'on appelle venteuse, s'unit souvent à la colique d'indigestion, & la rend plus douloureuse. On reconnoît cet accident à la tension du ventre, qui est produite par les vents qui y sont renfermés; il est alors gros & inégal, sans être pourtant dur, & les vents qui se portent tantôt dans une partie,

tantôt dans une autre, causent les tranchées que les malades souffrent de tems en tems : on entend même un certain bruit, ou des grouillemens dans leur intestins ; ils se trouvent mieux, quand on leur frote l'endroit douloureux, quand ils remuent, quand on leur applique quelque chose de chaud sur cette partie : enfin s'ils rendent quelques vents par haut ou par bas, ils sont encore plus soulagés.

Les mêmes remedes qui guérissent la colique d'indigestion, doivent être mis en usage pour la colique venteuse ; il suffira seulement d'ajouter aux lavemens qu'on donne pour cette dernière, une poignée de fleurs de camomille : la boisson des malades sera composée de l'infusion de cette même plante en guise de thé, & on leur fera des fomentations sur tout le ventre avec la même décoction des lavemens.

Les Marins sont encore sujets à une autre espece de colique, qu'on appelle colique humide, ou colique après le froid : ils sont plus souvent attaqués de cette espece, que d'aucune autre, parce qu'ils souffrent des froids violens aux pieds, occasionnés par l'humidité dans laquelle ces parties sont presque toujours.

Pour guérir cette espece de colique, on fera des frictions avec des serviettes chaudes aux jambes & aux pieds de ceux qui en sont attaqués : on exposera ces mêmes parties, pendant un certain tems, à la vapeur de l'eau bouillante ; on les trempera même dans l'eau chaude pendant l'espace d'une heure : après quoi on transportera les malades dans un lit bien bassiné, & on les fera boire abondamment d'une légère infusion de fleurs de camomille, ou de sureau, en guise de thé. Si ces remedes procurent un peu de sueur, & sur-

## DES COLIQUES. 93

tout aux jambes, les malades seront bientôt guéris : si au contraire les douleurs continuent, malgré l'usage de ces remèdes & de fréquens lavemens, la fièvre se met bientôt de la partie : il faut alors recourir à la saignée, & la réitérer deux ou trois fois, selon la violence des douleurs & de la fièvre.

Après que les saignées auront désempli les vaisseaux, on mettra les malades dans un bain d'eau tiède jusques à la ceinture; ce qui suffira ordinairement pour obtenir la guérison. Il est rare que de pareils secours ne calment pas la fièvre & la colique, & qu'on soit obligé de recourir aux préparations d'opium : on ne doit jamais employer ces remèdes dans les commencemens; & s'il est des cas où ils puissent convenir, ce n'est qu'après qu'on a tenté tous les autres inutilement : on ne doit même les donner qu'après avoir

## 94 DES COLIQUES.

fait précéder les saignées ; autrement ils pourroient faire plus de mal que de bien. Voyez les formules ( 31 & 32 ). La potion du ( N<sup>o</sup>. 32 ) doit se prendre dans deux doses , à six heures d'intervalle l'une de l'autre : on fera même mieux , en la donnant à cuillerée , d'un quart d'heure à l'autre.

Avant que de finir ce Chapitre, je crois devoir prévenir les Marins sur les dangers auxquels ils s'exposent , en donnant à ceux qui sont tourmentés de colique , sans examiner quelle en est la cause & d'où elle peut provenir , certains remèdes qui sont presque meurtriers , tels que l'eau de-vie avec le poivre , une quantité de vin chaud avec du sucre & de noix muscade rapée , enfin toutes sortes de liqueurs spiritueuses : il est certain que ces boissons , qui dans le fond ne peuvent produire un grand bien , peuvent faire beau-

## DES COLIQUES. 95

coup de mal, rendre mortelle une colique qui auroit été sans danger, en produisant dans l'estomac ou les intestins, une véritable inflammation, qui est bientôt suivie de la gangrène de ces parties, & de la mort.

On ne doit non plus dans aucune espèce de colique, quand il y a vomissement ou diarrhée, donner des remèdes capables d'arrêter les évacuations, tels que la Thériaque, le Diascordium, l'Orviétan, que la plupart des Matelots achètent des Bâteleurs, & prennent imprudemment dans ces sortes d'occasions. Tous les Praticiens conseillent au contraire de favoriser ces évacuations par une ample boisson de ptisane, ou de quelque autre liqueur rafraîchissante, comme la limonade, ou à son défaut, l'eau pure avec un peu de vinaigre : ces liqueurs lavent l'estomac & les intestins, les nettoient de toutes les matières cor-

rompues, & font cesser ces évacuations, en ôtant leur cause.

Enfin je pense qu'on peut aisément guérir toutes sortes de coliques avec les seuls remèdes que j'ai indiqués, qui sont les fréquens lavemens, l'ample boisson d'eau chaude, de limonade, ou de quelque décoction théiforme des fleurs de sureau, de camomille; les fomentations de même nature que les lavemens, appliquées chaudement sur le ventre; la saignée qui paroît indispensable, lorsque les douleurs sont violentes & accompagnées de fièvre; enfin les bains des pieds, des jambes & jusques à la ceinture.



## CHAPITRE IX.

*Du Cholera-Morbus, ou Trousse-galant.*

**L**E *cholera-morbus*, ou trouffe-galant, est une évacuation très-abondante & douloureuse qui se fait par les selles & par le vomissement.

Cette maladie est occasionnée par une bile extrêmement âcre, qui picote en même-tems l'estomac & les intestins; il n'est donc pas surprenant que les Marins qui ne se nourrissent que d'alimens salés & fumés, y soient fort sujets.

La maladie commence par des foiblesses, un grand abattement de forces & de légères douleurs dans le ventre: ensuite il survient des évacuations abondantes par haut & par bas; les matieres sont jaunes, vertes, brunes, blanchâtres, enfin de toute couleur.

A mesure que les évacuations

98 DU CHOLERA-MORBUS.

augmentent, les douleurs deviennent plus fortes : la fièvre se met bientôt de la partie ; le pouls qui dans le commencement étoit fort & dur, s'affoiblit peu-à-peu ; enfin si la maladie dure un certain tems, les malades ressentent des crampes douloureuses dans les bras & dans les jambes : à ces accidens succèdent le hocquet, les convulsions ; les extrémités se refroidissent, & ils meurent.

Cette maladie, qui est extrêmement violente, n'est pourtant dangereuse qu'autant qu'on la néglige : pour la guérir, il faut, pour ainsi dire, noyer l'âcreté de la bile par une grande quantité de boisson adoucissante & tant soit peu acide, comme la limonade, l'eau pure avec un peu de vinaigre, les ptisannes de ris, d'orge, le pain lavé, & sur-tout celle du ( N<sup>o</sup>. 18 ). On donnera aux malades de fréquens lavemens avec les mêmes ptisannes : on pourra même dans les com-

menemens, si le pouls est dur & plein, & que les malades soient jeunes, robustes & sanguins, faire une ou deux saignées.

Les demi-bains & les bains entiers sont salutaires dans le *cholera-morbus*; on doit donc y avoir recours, si l'on voit que les évacuations & les douleurs ne diminuent pas par l'usage des boissons & des lavemens indiqués.

On ne doit pas non plus négliger les fomentations, & il faut observer de ne point employer pendant les premiers jours les préparations d'opium. Ces remèdes aigrissent le mal, au lieu de le guérir; ils arrêtent trop-tôt les évacuations, & jettent souvent les malades dans un état plus dangereux: on ne doit donc y avoir recours que quand tous les autres remèdes sont inutiles, & que les évacuations sont trop abondantes; il est même prudent de ne les donner qu'à petite dose:

100 DU CHOLERA-MORBUS.

on se servira alors de la potion (N<sup>o</sup>. 32), dont les malades prendront une cuillerée d'un quart d'heure à l'autre.

Quand les malades doivent guérir, les douleurs & les évacuations diminuent peu-à-peu; ils sont moins altérés; leur pouls, quoique vite, devient réglé, & ils reposent un peu: on ne doit pas discontinuer alors l'usage des remèdes, excepté celui de la potion (N<sup>o</sup>. 32), qu'on donnera dans de plus longs intervalles, comme de deux, ou de trois en trois heures; on peut alors permettre l'usage des bouillons, & quand les douleurs & les évacuations seront tout-à-fait calmées, quelque soupe de semoule, de ris, & quelques œufs frais.

*Secundum*

## CHAPITRE X.

*Des Maladies Vénéériennes.*

**D**E toutes les maladies qui peuvent affliger les Marins, il n'en est point de plus commune parmi eux que les maladies vénériennes : l'esprit de débauche dont la plûpart des gens de mer sont assez susceptibles ; le célibat forcé dans lequel ils vivent dans leurs Vaisseaux ; les attraits séducteurs des Sirenes enchanteresses qu'ils trouvent dans les Pays où ils abordent ; enfin les alimens échauffans & les liqueurs fortes dont ils font usage, toutes ces causes font qu'ils ne sont pas plutôt arrivés dans un Port, qu'oubliant tous les dangers auxquels ils viennent d'échapper, ils s'exposent à de plus grands encore.

Bientôt, mais trop tard, on les voit se repentir de leur impru-

dence, & payer par de longues souffrances un instant de plaisir ; une maladie honteuse porte l'infection & la corruption dans leur sang : arrivés chez eux, ils la transmettent dans leur famille, & la font passer comme un funeste héritage jusques à leurs derniers neveux. Nous voyons dans nos Pays maritimes de tristes exemples, & les effets le plus malheureux de ce virus héréditaire. Combien d'enfans écrouelleux, rachitiques & impotens, sont la victime des débauches de leurs peres, & n'ont reçu d'autre bien d'eux que ce funeste présent.

Un Auteur fameux, à qui nous sommes redevables de ce que nous avons de meilleur sur les maladies vénériennes, nous a voulu faire espérer que le virus qui en constitue l'essence, transporté de l'Amérique dans notre continent, s'affoibliroit avec le tems, à mesure qu'il se disperse parmi toutes les

nations qui l'habitent, & s'anéantiroit à la fin comme la lèpre des Arabes dont on n'entend plus parler aujourd'hui. Il seroit à souhaiter, pour le bonheur des hommes, que sa prophétie s'accomplît: cependant si nous ne voyons pas arriver tout le contraire, au moins il est constant que ce virus est encore presque si actif & aussi dangereux qu'il étoit il y a deux cent cinquante ans. Il attaque toujours avec la même force les organes de notre existence, & porte des marques de destruction & de fureur, non seulement dans les parties de la génération, mais encore dans tout le corps de ceux qui l'ont contracté.

L'histoire nous apprend, & les Médecins qui vivoient dans le tems que cette maladie a commencé à être connue en Europe, nous assurent qu'elle étoit fort commune dans l'Isle Espagnole, aujourd'hui Saint Domingue, & dans les autres

Antilles découvertes par Christophe Colomb & ses successeurs: les Matelots & les Soldats qui avoient suivi ces Capitaines, la contractèrent en commerçant avec les femmes Américaines, & l'apportèrent ensuite en Espagne, d'où elle s'est répandue dans toutes les parties du monde connu.

Certains nient l'authenticité de cette époque; mais malgré tout ce qu'on peut dire pour & contre cette opinion, il n'est pas moins vrai que les maladies vénériennes existent. Il me reste donc à parler des moyens qu'on doit mettre en usage, non pour s'en préserver, car tout le monde les connoît, mais pour les guérir.

Comme on a usé successivement de différentes méthodes pour le traitement des maladies vénériennes, & qu'aujourd'hui même chacun a la sienne particulière, je vais donner une idée des plus usitées, en commençant par les plus ancien-

nes : je tacherai d'exposer sans pré-  
vention ce qu'on a trouvé de bon  
& de mauvais dans ces différentes  
méthodes, afin que les Marins puis-  
sent avec connoissance de cause  
juger des raisons qui me détermi-  
nent à leur conseiller celle de Mr.  
le Baron de Van-Swieten, premier  
Médecin de Sa Majesté Impériale  
la Reine d'Hongrie, & à la pré-  
férer dans les Bâtimens à toutes  
les autres, qui ont aussi leurs avan-  
tages, mais qui sont peu practica-  
bles sur mer.

Dans le commencement que les  
maladies vénériennes parurent en  
Europe, les Médecins furent fort  
embarrassés pour trouver des re-  
medes à un mal si nouveau pour  
eux ; & ce n'est qu'avec bien de la  
peine & beaucoup de recherches,  
qu'ils parvinrent à soulager ceux  
qui en étoient attaqués : ils vou-  
lurent d'abord savoir de quelle  
façon on traitoit cette maladie  
dans les Pays où elle avoit pris

naissance, & ils apprirent qu'on le faisoit avec succès avec la décoction du bois de gaiac.

Les succès de ce bois qui avoit mérité l'épithete de Saint, à cause des cures merveilleuses qu'il opéroit dans le Nouveau Monde, furent fort médiocres dans nos climats; en vain pour augmenter sa vertu on lui associa dans la suite la squine, le sassafras, la falsepareille, racines & bois précieux qu'on apportoit à grands frais de l'Amérique & des Indes: l'expérience démontra bientôt que ces fameuses décoctions qu'on croyoit spécifiques, n'étoient bonnes tout au plus que pour pallier la maladie, & ne guérissent pas radicalement: ainsi elles furent abandonnées aux Empiriques & aux Charlatans qui s'en servent encore aujourd'hui: ceux qui sont assez crédules pour se fier à eux, payent bientôt la faute de leur crédulité, & voyent renouveler dans quelques années la plû-

part des symptomes véroliques, que ces décoctions n'ont fait disparoître que pour un tems.

Rebutés par tant de mauvais succès, après bien des travaux & des expériences, conduits par l'analogie & non par le hazard, comme quelques-uns le prétendent, les Médecins trouverent enfin dans le mercure un véritable spécifique pour les maladies vénériennes : à la vérité ce minéral qui avoit été regardé jusques alors comme un poison, fut d'abord condamné par plusieurs d'entre eux ; mais ses heureux succès le firent bientôt approuver par ceux-là même qui avoient été les plus ardens à le proscrire : ils s'en servirent eux-mêmes dans la suite avec le même succès.

Ce n'étoit pas assez d'avoir trouvé le véritable spécifique, il restoit encore à chercher la meilleure manière de le préparer, & la méthode la plus sûre de l'administrer. Ce

fut un nouveau sujet de dispute pour les Médecins : les uns étoient pour l'application extérieure , & vouloient le préparer de façon que pénétrant à travers les pores de la peau , il fût porté dans les vaisseaux pour circuler avec le sang ; les autres au contraire vouloient l'y faire parvenir par la voie de l'estomac , & le préparer de façon qu'on pût l'avaler sans danger. Dans cette intention, ils le décomposèrent par le moyen de la chymie, & le mêlerent avec une infinité d'ingrédiens qu'ils disoient propres à en augmenter la vertu : à cet effet chacun inventoit une nouvelle préparation qu'il vantoit au-dessus des autres , pour s'arroger à lui seul le traitement de cette maladie qui commençoit à s'étendre, & dont le traitement devenoit de jour en jour plus lucratif. C'est de cette source que sont sortis les différens précipités, les panacées, les turbiths, les sublimés, & cette

foule de préparations que des Charlatans, des Empiriques, & même des Médecins renommés proncent autrefois, & vantent encore aujourd'hui comme autant de secrets qu'ils ont inventés. Tous ces prétendus secrets ne sont cependant dans le fond que du mercure déguisé ou associé avec d'autres drogues, qui peut-être ne sont pas capables d'en augmenter la vertu.

Parmi ces différentes préparations, il peut s'en trouver de bonnes, & même d'excellentes; mais à laquelle faudra-t-il donner la préférence? Doit-on croire les Empiriques & les Charlatans sur leur parole, ou sur des certificats mendés & achetés à prix d'argent? Non, les gens sensés ne se laissent pas éblouir par ces fausses lueurs; ils veulent connoître le remède qu'ils employent, & l'expérience appuyée sur des principes les conduit dans la voie de la guérison. Il faut qu'un remède soit connu

& constaté par ses succès pour mériter leur approbation & leur confiance : ils ne la donneront pas assurément à ces prétendus secrets, qui n'ont de vertu qu'entre les mains de ceux qui ont intérêt à les débiter.

Ceux qui étoient pour l'application extérieure, préparèrent d'abord le mercure sous la forme d'un emplâtre, en le mêlant avec des graisses, des résines & des gommes : ils garnissoient de cet emplâtre plusieurs morceaux de linge qu'ils appliquoient, & dont ils couvroient certaines parties & même tout le corps, à l'exception du visage, de la poitrine & du ventre ; mais les inconvéniens de ces emplâtres, la démangeaison qu'ils occasionnoient, la salivation qu'ils excitoient & qu'on n'étoit pas maître d'arrêter quand on vouloit, firent bientôt abandonner cette méthode.

Ils crurent rencontrer moins

VENERIENNES. III

d'inconvéniens en préparant le mercure sous la forme d'ongent, & ils en firent des frictions sur les mêmes parties où ils avoient d'abord appliqué les emplâtres. Les succès de ces frictions qui devinrent de jour en jour plus grands, à mesure qu'on apprit à les graduer, avoient rendu cette méthode presque universelle; c'est même la seule aujourd'hui qui soit employée par le plus grand nombre de ceux qui traitent les maladies vénériennes, & qu'on doive suivre, lorsque le tems, le lieu & les circonstances le permettent; mais comme chaque chose a son pour & son contre, quoique tous les Praticiens conviennent que les frictions mercurielles sagement administrées sont le meilleur moyen pour guérir radicalement toutes les maladies vénériennes, néanmoins on a trouvé qu'elles ne sont pas sans inconvénient. En effet, avec quelque

prudence qu'on les donne, on ne peut, dans certaines circonstances, prévenir ni obvier à des accidens redoutables, occasionnés par la salivation qu'elles procurent. Bien plus, certains ont regardé la salivation elle-même comme un des plus grands inconvéniens de la méthode des frictions : elle épuise, disent-ils, les malades, les fait souffrir cruellement, & les rend souvent sourds ou difformes.

Pour rendre la méthode des frictions plus parfaite & éviter de pareils inconvéniens, les uns ont cru qu'il suffisoit de mêler à l'onguent mercuriel avec lequel on les fait, une certaine quantité de camphre ; mais l'expérience a démontré le contraire.

D'autres ont cru parvenir au même but, en donnant à ceux qu'ils traitent, après un certain nombre de frictions, des purgatifs pour précipiter, comme ils disent, le mercure par les selles. Cette

maniere de traiter & les purgatifs réitérés ne sont pas sans inconvénient ; chacun peut aisément le comprendre.

D'autres enfin ont cru qu'il suffisoit, pour guérir les maladies vénériennes, d'introduire dans le sang, par le moyen des frictions, une certaine quantité de mercure qui fût suffisante pour détruire le virus vérolique, & qui cependant ne fut pas assez forte pour produire la salivation : à cet effet ils mettoient un certain intervalle de tems entre chaque friction ; ils les suspendoient même, dès qu'ils voyoient la moindre apparence de salivation : ils ont appelé cette maniere d'administrer les frictions, traitement par extinction. Une pareille méthode auroit dû, & a effectivement pendant un certain tems acquis la préférence sur toutes les autres ; mais la longueur & la durée du traitement, son insuffisance reconnue dans plusieurs oc-

casions, l'ont faite abandonner par le plus grand nombre des Praticiens.

Il me reste à parler des suffumigations mercurielles avec le cinna-bre, qu'un Provençal qui se transporta à Paris, proposa comme le moyen le plus court, le plus facile & le plus sûr pour guérir les maladies vénériennes. La Faculté de Médecine de cette Capitale, soigneuse de saisir tout ce qui peut augmenter, ou rendre plus faciles les moyens tendans à la conservation de l'espece humaine, nomma des Commissaires qui examinerent les malades qui forent traités par cette méthode : leur rapport fut, qu'elles n'étoient pas suffisantes pour guérir tous les symptomes véroliques, ni assez sûres pour être employées dans tous les cas, d'autant plus qu'elles étoient sujettes à de plus grands inconvéniens que les frictions, auxquelles par conséquent elles ne pourroient être pré-

férées; ainsi elles furent proscrites, & réservées seulement pour certains cas où elles peuvent convenir.

Je ne dois pas non plus passer sous silence les dragées du sieur Keiser, qui depuis deux ou trois ans font beaucoup de bruit. Sa Majesté toujours prête à accueillir favorablement tout ce qui intéresse la santé de ses sujets, l'a gratifié d'une pension de dix mille livres pour la composition de ses dragées. Il seroit à souhaiter que cette préparation fût publique, afin que les malades qui en usent, connussent la qualité du remede qu'ils prennent, & que les personnes de l'art qui les conduisent, pussent trouver des moyens pour le rendre moins nuisible à l'estomac : il est certain qu'alors ils en retireroient plus de fruit qu'ils n'en ont retiré jusques aujourd'hui.

Quelle est donc la préparation mercurielle capable de guérir toutes les maladies vénériennes sûrement,

promptement & agréablement ?  
Je dois à Mr. le Baron de Van-Swieten, premier Médecin de Sa Majesté Impériale la Reine d'Hongrie, la connoissance de ce précieux spécifique.

Ce n'est pas l'autorité prépondérante de cet homme illustre dans l'art de guérir, mais les heureux succès du remède éprouvé sur toutes sortes de personnes sans le moindre inconvénient, qui rendront son usage mémorable dans les siècles à venir. C'est en vain que des personnes intéressées à le proscrire tachent d'inspirer de la défiance pour ce remède, & veulent faire accroire qu'il est dangereux : l'expérience démontre chaque jour le contraire ; & j'ose avancer que parmi le nombre de ceux qui le condamnent, il n'en est, pour ainsi dire, aucun qui l'ait mis en usage : c'est donc une prévention mal fondée de leur part, & qui seroit à peine tolérable dans

les personnes qui ne sont pas de l'art. Je veux pourtant croire, pour leur honneur, que la passion & l'intérêt ont peu de part à ce qu'ils disent; qu'ils n'ont en vue que le bien public, & qu'ils abandonneroient volontiers la méthode des frictions, quoique plus lucrative, si on pouvoit leur prouver que l'usage du sublimé n'est point dangereux; mais il seroit difficile de les convaincre, car en fait de pratique le raisonnement sert de peu. Qu'ils mettent donc la main à l'œuvre au lieu de disputer, qu'ils traitent des véroles avec le sublimé, & s'ils trouvent que ce remède est dangereux en France, & qu'il n'a, comme ils le disent, des succès qu'en Allemagne entre les mains des Médecins les plus expérimentés de ces contrées, je l'abandonnerai volontiers; mais en attendant qu'ils souffrent que ceux que la passion ou l'intérêt ne guident pas, publient les bons effets de

ce remede. Quant à moi qui crois être de ce nombre, j'ose les assurer que je m'en sers journellement avec le plus grand succès : c'est pour cette raison que je le conseille aux Marins de préférence à tous les autres, & cela avec d'autant plus de confiance, que dans les cas ou dans les saisons où ils ne pourront le prendre méthodiquement, pour obtenir par son usage une guérison radicale, ils ne risqueront rien en l'employant comme palliatif; car il attaque la cause du mal, dissipe la plus grande partie des symptomes, l'empêche d'empiter, & ne le fait pas changer de forme, comme plusieurs autres remedes tirés du mercure, dont plusieurs personnes de l'art se servent journellement, au grand détriment des pauvres Marins, qui se croyant guéris, parce qu'ils ont vu disparaître les symptomes véroliques, portent un germe d'infection dans leur sang, & le transmettent à leur postérité.

Je suis bien-aïse seulement d'avertir les Marins, que le sublimé agit fort lentement, quand on s'expose au froid, & qu'il se porte alors facilement à la bouche : ils remédieront à ces inconvéniens, en se tenant bien couverts, & en discontinuant pour quelques jours l'usage du remède, s'ils éprouvent quelque chaleur, quelque picotement à la bouche, au gosier, quelque gonflement aux gencives, enfin s'ils apperçoivent la moindre marque de salivation.

Un plus long raisonnement seroit superflu ; il me reste à dire que, si l'expérience & la quantité de guérisons fussent pour constater la bonté d'un remède, il n'en est point de meilleur & de plus sûr que celui que je propose. Mr. le Baron de Van-Swieten, & tous les grands Médecins d'Allemagne & d'Angleterre s'en servent aujourd'hui : ils ont guéri & guérissent journellement des milliers de personnes. Avant que de le conseiller

& de le donner aux autres, j'ai voulu l'éprouver sur moi-même, & j'en ai pris dans un seul jour une double dose, sans avoir senti la moindre incommodité; depuis lors je l'ai donné à plus de deux cent personnes de tout âge & de tout sexe, sans qu'aucune ait éprouvé le moindre inconvénient.

On trouvera la méthode de préparer ce remède, & de l'administrer, à la formule du (N<sup>o</sup>. 33). Il opere ce que les ptisannes sudorifiques, les sufumigations, les frictions, & toutes les autres préparations mercurielles n'ont pu opérer. Il guérit facilement & sans gêne les maladies vénériennes récentes, avec gonorrhées, chancres, poulains: il guérit même les plus invétérées, avec exostose & carie; enfin il détruit, fait fondre & disparaître, sans avoir recours au fer ni au feu, les hyperfarcoses les plus considérables. Je pourrois en citer plusieurs exemp le

si la prudence ne s'y oppoſoit ; je me contenterai de celui qu'on trouvera dans l'observation ſuivante : je le choiſis d'autant plus volontiers que la cure a été faite , pour ainſi dire , publiquement , & que la vérité pourroit en être attéſtée par plus de vingt perſonnes dignes de foi.

## OBSERVATION.

Une jeune Demoifelle , quelque tems après ſon mariage , reſſentit de grandes douleurs aux environs des parties de la génération ; ces douleurs étoient occasionnées par une quantité de petits boutons , qui lui cauſoient une cuiſſon & un picotement inſupportables : ce fut l'expoſé du mari qui vint me conſulter à ce ſujet ; quant à moi qui ſavois à quoi m'en tenir , parce que je n'ignorois pas qu'il avoit eu , avant ſon mariage , deux bubons vénériens qu'il avoit fait traiter fort légèrement , je lui expoſai mon doute,

Il répondit à toutes mes questions qu'il étoit parfaitement guéri, qu'il se portoit bien, & que la maladie de sa femme n'étoit qu'une dartre vive & douloureuse, occasionnée par la cessation de ses ordinaires. Je feignis de me rendre à son raisonnement, & en conséquence je lui préparai une pommade adoucissante; mais le peu d'effet du remède & l'augmentation de la maladie obligèrent la Demoiselle à m'envoyer chercher; elle me découvrit même son mal en présence du mari: je connus alors que je ne m'étois pas trompé, car les prétendus boutons étoient autant de chancres véroliques, qui garnissoient tous les parties honteuses: je trouvai en outre sur la grande lèvre du côté droit, une excroissance charnue, formée par l'assemblage d'un millier de crêtes. La grosseur de cette excroissance égaloit au moins un œuf de poule, & sa base étoit aussi large que la paume

de la main ; il en découloit continuellement une sanie si âcre, qu'elle corrodoit les parties qu'elle touchoit , & donnoit naissance à de nouveaux chancres qui s'étendoient jusques au fondement. A cet aspect effroyable , le mari n'osa plus dissimuler : il convint avec moi de la qualité de la maladie , & se soumit au même traitement que son épouse.

Le mal connu , il étoit facile de trouver le remede. Les spécifiques ne manquent pas dans cette maladie : je propofai en conséquence les frictions mercurielles ; mais elles furent trouvées impraticables par certaines raisons de convenance : d'ailleurs je favois que, quoique par l'usage des frictions je fusse assuré de détruire le vice vérolique , je ne pouvois me flatter de fondre cette monstrueuse hyperfarcose , & qu'il me faudroit, pour y parvenir, après l'usage des frictions , recourir à l'instrument

tranchant ou à des cautérisations encore plus douloureuses : c'est pourquoi je me hazardai d'employer le remede ( N<sup>o</sup>. 33 ), malgré l'état de grossesse avancée où se trouvoit la malade ; & cela d'autant plus volontiers , que je savois , par des expériences antérieures que par le moyen de ce remede je détruirois non seulement le vice vérolique , mais encore que je ferois fondre & disparaître la monstrueuse hyperfarcose sans douleur , & sans avoir recours au fer , ni au feu. Je me réservai seulement en moi-même d'être circonspect sur les premières doses du remede , que j'augmentai par degré , & à mesure que je vis qu'elle n'en étoit du tout point incommodée : enfin dans moins de quarante jours elle fut parfaitement guérie , sans avoir essuyé le moindre accident ; les chancres se desséchèrent & tombèrent par écailles , sans que

j'eusse appliqué dessus le moindre onguent ; l'excroissance de chair diminua , se fondit & disparut , sans laisser le moindre vestige , à ma grande satisfaction & à celle de la malade , qui auroit mieux aimé mourir , que de souffrir aucune application de fer , ni de feu sur cette partie.

L'usage du remede ( N<sup>o</sup>. 33 ) suffit pour détruire tous le symptomes véroliques. Ceux qui ont une gonorrhée , des chancres , des poulains , des crêtes , des fics , guériront sans en employer d'autres particuliers. Si cependant les chancres sont accompagnés de phimosis ou de paraphimosis , & qu'à la chaude-pisse se trouve jointe une grande douleur & cuisson en urinant , ce qui est fort ordinaire dans les commencemens , on tâchera de diminuer & de calmer ces symptomes d'inflammation par une ou deux saignées , par une abondante boisson de la ptisanne

( N<sup>o</sup>. 34 ), à laquelle on ajoutera une dragme sel nitre sur chaque pinte, & par l'application des fomentations émollientes ( N<sup>o</sup>. 11 ) sur toute la verge & sur le périnée; on fera en même-tems tremper pendant une heure, matin & soir, la verge dans la même décoction ( N<sup>o</sup>. 11 ), dans du lait, si l'on peut s'en procurer, ou dans l'eau végeto-minérale ( N<sup>o</sup>. 35 ) : on continuera ces petits remedes jusques à ce que la douleur & l'inflammation soient calmées, en même-tems qu'on usera de celui du ( N<sup>o</sup>. 33 ) qui en accélérera les bons effets.

Ceux qui ont des bubons vénériens ou des poulains, n'ont besoin d'y appliquer dessus aucune sorte d'emplâtres; ils se fondront bientôt par l'usage du remede, à moins qu'on n'eût commencé à le prendre dans le tems où la suppuration de ces tumeurs est déjà fort avancée : dans ce cas, on se servira des cataplas-

mes ( N<sup>o</sup>. 36 ou 37 ) qu'on appliquera sur les poulains, & qu'on renouvellera deux fois par jour, jusques à ce qu'ils ayent percé d'eux-mêmes; alors on les couvrira de l'emplâtre ( N<sup>o</sup>. 47 ), qu'on continuera jusques à guérison.

On ne doit non plus appliquer sur les chancres qui sont à découvert, aucun onguent, ni les bruler avec le vitriol ou la pierre infernale : on se contentera de les laver tous les jours avec l'eau chaude; & pour empêcher que le frottement contre la chemise ou les linges ne les irritent & occasionnent des douleurs, on les couvrira avec un morceau de linge garni légèrement de l'emplâtre ( N<sup>o</sup>. 47 ) : on les verra bientôt se dessécher & tomber par écailles.



## CHAPITRE XI.

*De la Peste.*

**D**E toutes les maladies qui affligent les hommes, il n'y en a point de plus cruelle & de plus dangereuse que la peste ; les Marins, & sur-tout ceux qui fréquentent les mers du Levant, y sont malheureusement fort exposés. Au seul nom de peste chacun tremble & frémit d'horreur. A peine cette maladie est soupçonnée dans quelque endroit, que la tristesse, le chagrin, la consternation, le découragement & la crainte de la mort saisissent tous les esprits ; ces passions naissent du préjugé dans lequel sont la plûpart : ils s'imaginent que des atomes invisibles, subtils & pénétrants, qu'on appelle miasmes pestilentiels, environnent de toutes parts les pestiférés, qu'ils s'attachent & s'accrochent à tous

ceux qui les approchent, & leur communiquent la peste; enfin que cette maladie est au dessus de la force des remedes.

Rien n'est si contraire aux principes de l'humanité, & plus nuisible à la société, que de pareils préjugés : cette fatale prévention fait mourir plus de pestiférés que la peste elle-même ; elle rompt les liens les plus sacrés de la société civile, & même de la parenté, & elle est cause qu'on abandonne les pestiférés. Je conviens qu'on peut & qu'on doit même prendre certaines précautions pour éviter ce qu'on appelle contagion, mais il ne faut pas les outrer ; & si la prudence nous engage à en prendre, la religion & l'humanité nous obligent à donner aux pestiférés certains secours, que nous serions bien-aises qu'ils nous donnassent, si nous étions à leur place.

Pour engager le Marins à moins de crainte, & en même-tems pour

donner plus de sécurité, de courage & de fermeté à ceux qui malheureusement se trouveront dans des pays attaqués de peste, j'ai à leur observer que si les miasmes pestilentiels s'attachoient, s'accrochoient aussi facilement, & communiquoient la peste à ceux qui approchent des pestiférés, on ne verroit aucune personne exempte de cette maladie dans la plûpart des Villes du Levant où elle est fort fréquente, & où les pestiférés vivent pêle-mêle avec ceux qui ne le sont pas; cependant plusieurs d'entr'eux n'en sont point attaqués. Cette maladie n'est pas non plus au dessus de la force des remedes; car le tiers au moins de ceux qui en sont attaqués, dans ces mêmes Villes du Levant, en échappent, quoiqu'ils n'en fassent aucun: que seroit-ce donc, si on leur administroit ceux qui sont convenables?

Il y a lieu de croire que la peste

ne se communique pas aussi facilement qu'on se l'imagine, & qu'elle n'attaque que ceux qui ont le sang disposé à la recevoir ; ce qu'elle a de commun avec les autres especes de fièvres malignes, qu'on voit regner périodiquement dans certaines Provinces, dans certaines Villes de France, & que cependant l'on ne craint pas tant que la peste.

Bien plus, si la communication de la peste se faisoit par la voie de la transpiration des pestiférés ; si la plus petite parcelle du venin qui exhale de leur corps se conservant cachée dans les hardes, dans certaines marchandises, étoit capable, étant mise à découvert, de se communiquer, d'augmenter, & en se perpétuant de donner la peste à une personne, à une Ville, à un Royaume, enfin à tout le monde entier, ce qui paroît incompréhensible : si cela étoit, dis-je, la communication & la multi-

plication de cette maladie seroient incroyables & extraordinaires. Toutes les Villes de Turquie, toutes les Provinces, les Royaumes de l'Asie & de l'Afrique, qui commercent ensemble sans précaution, seroient continuellement & en même-tems infectés de peste; ce qui n'est pas, quoique, après chaque attaque de peste, il reste toujours dans chaque endroit des meubles, des hardes & des marchandises qui avoient approché des pestiférés, qu'on n'a pas ensuite exposé à l'air, & qui cependant ne communiquent plus la peste: car une fois passée, elle ne revient que dans un certain tems réglé. A Seyde, par exemple, & dans plusieurs autres Villes de Syrie, la peste ne prend que de treize en treize ans; il est même rare qu'elle recule ou qu'elle devance ce terme d'une année ou deux. Dans d'autres Provinces de la Turquie, elle ne regne que pendant certaines

faisons de l'année, celle tout-à-fait, & ne se communique plus dès que la Saint Jean du mois de Juin est venue, tellement que c'est un proverbe trivial en langue moresque, à Alexandrie & dans toute l'Egypte : *San Jan venir, gandouflov andar.*

D'où vient donc ce retour périodique de la peste en Syrie, & la cessation subite de cette maladie en Egypte après la Saint Jean ? Ne reste-t-il plus de miasmes pestilentiels dans ces différens pays attachés aux meubles, aux habits & aux marchandises de ceux qui étoient infectés de la peste ? c'est ce qu'on n'osera dire.

Enfin j'ai observé plus d'une fois que certaines Villes étoient infectées de peste, tandis que les Villages voisins dont les habitans venoient chaque jour vendre, acheter des denrées & des marchandises dans les mêmes Villes, en étoient exempts : j'ai encore ob-

servé que les mêmes Villages, plusieurs années après, étoient infectés de peste, tandis qu'on n'en entendoit parler de long-tems dans les Villes circonvoisines.

Si les Marins veulent bien faire attention à ce que je viens de dire, ils ne seront plus tant saisis d'horreur & de crainte, au seul nom de peste & de contagion; ils regarderont cette maladie avec le même sang froid qu'ils envisagent les autres especes de fièvres malignes, qui néanmoins sont quelquefois aussi dangereuses que la peste: enfin ils donneront fraternellement aux pestiférés les secours dont ils pourront avoir besoin à leur tour.

Qu'on ne croye pas cependant que je sois assez indiscret pour blâmer ou désapprouver les précautions & les regles qu'une sage police a établi en France, & fait scrupuleusement observer dans la quarantaine des Bâtimens qui viennent du Levant; l'expérience en

a démontré l'utilité & la nécessité.

Je n'ai garde non plus de condamner ceux qui se trouvant dans des Pays pestiférés, prennent des précautions pour se garantir de la contagion : je serai le premier à leur indiquer celles qu'ils doivent prendre ; car mon avis n'est pas que la peste ne se communique pas : j'ose seulement présumer qu'elle ne le fait pas aussi facilement qu'on se l'imagine, & croire que si on a le malheur d'en être attaqué, on peut en guérir, comme de toutes les autres maladies, par le moyen des remèdes qui lui sont propres.

Les précautions que les Marins doivent prendre, quand ils se trouvent dans un Pays attaqué de peste, consistent 1<sup>o</sup>. à ne point communiquer avec les pestiférés, ni avec ceux qui en approchent sans nécessité ; 2<sup>o</sup>. à faire tous leurs efforts pour dissiper la terreur & la crainte : il est certain que ces passions sont nuisibles, bouleversent le sang, le

disposent à recevoir plus facilement le venin pestilentiel, & rendent cette maladie, pour ainsi dire, mortelle. 3°. Ils éviteront tout excès dans le boire & dans le manger, & ne vivront que d'alimens faciles à digérer. 4°. Ils fumeront une pipe le matin à jeun, & autant après chaque repas; après chaque pipe ils boiront un gobelet d'eau avec lequel ils mêleront une cuillerée à café du remède ( N°. 40 ). La fumée du tabac est un fort bon préservatif contre la peste, je ne crois pas qu'il soit beaucoup nécessaire de la recommander aux Marins; ils font la plupart dans l'habitude de fumer: ceux qui ne l'ont pas, la prendront aisément, quand ils sauront à quoi elle est bonne. 5°. Ils se parfumeront chaque jour avec la fumée des bayes de genievre, dont ils jetteront une pincée en poudre sur un rechaud plein de braise, ou avec une cuillerée à

café du remede ( N<sup>o</sup>. 40 ) qu'ils jetteront sur une pèle rougie au feu. 6<sup>o</sup>. Ils se gargariseront souvent avec le même remede mêlé avec l'eau , & ils mâcheront continuellement un morceau de racine d'angélique. J'espère qu'avec de pareilles précautions ils se garantiront aisément de la peste.

Si cependant malgré toutes ces précautions , ou pour les avoir négligées , quelque Marin se trouvoit attaqué de la peste , on reconnoîtroit facilement cette maladie , dont les symptomes sont à-peu-près les mêmes que ceux des fièvres malignes , mais seulement un peu plus violens , ( voyez le Chapitre des fièvres malignes ) : on le sépareroit tout de suite du reste de l'Equipage , pour le placer dans un endroit un peu aéré , où il fut tant seulement à l'abri du froid & du soleil , & on le traiteroit selon la méthode suivante.

Tous ceux qui ont écrit sur la peste, ou qui ont eu occasion de traiter les pestiférés, conviennent qu'il y a peu de cas dans cette maladie où la saignée soit nécessaire : on ne doit donc mettre ce remède en usage que dans le cas où une grosse fièvre, la dureté du pouls, la rougeur du visage, un violent mal de tête, enfin le danger éminent de quelque inflammation au cerveau, à la poitrine, au foie ou toute autre partie du ventre, sembleront l'indiquer : on peut alors la pratiquer sans danger, & elle sera très-profitable, sur-tout si le malade est jeune, robuste, d'un bon tempérament, & qu'on lui administre en même-tems les autres remèdes convenables ; mais ces cas exceptés, la saignée fait plus de mal que de bien, diminue les forces des malades qui ne sont déjà que trop affoiblis, & ouvre une porte aux matières pestilentielle, qui peu-

vent être encore dans l'estomac ou les intestins, d'où elles se portent dans le sang qui n'en est déjà que trop infecté.

Les vomitifs sont les remèdes les plus efficaces qu'on puisse employer dans cette maladie : on doit donc les mettre en usage dès le troisième & même dès le second jour de la maladie, après avoir détrempe les matieres qui sont dans l'estomac & les intestins par une abondante boisson de limonade ou d'eau mêlée avec du vinaigre : ces remèdes évacuent les matieres nuisibles que la boisson a détrempe ; les secousses & les ébranlemens qu'ils occasionnent, mettent tous les visceres en jeu, augmentent leur ressort & expriment les glaires, la bile corrompue, & les autres humeurs vicieuses dont ils sont gorgés. Ces embarras une fois détruits, la circulation se fait plus aisément, le pouls se ranime, le mouvement

intestinal est plus libre ; & par ce conduit tortueux , comme par un égoût salutaire que la nature nous a donné pour chasser ce qu'il y a de superflu & de nuisible dans notre corps , les matieres morbifiques sont portées au dehors , font place à de nouvelles dont le sang se dépouille , elles s'y accumulent & sont ensuite vidées plus facilement par cette même voie.

Parmi les différens vomitifs qu'on peut employer , l'hypécacuaana mérite la préférence : voyez la formule du ( N<sup>o</sup>. 22 ). Cette racine , après avoir fait vomir , fortifie par une douce astringion les parties sur lesquelles il agit ; c'est pour cette raison qu'on le préfère au tartre émétique dans toutes les maladies où il s'agit d'évacuer & de fortifier en même-tems , ou d'arrêter certaines évacuations par les selles ou le vomissement , qui affoiblissent les malades sans les

soulager, & qui font présumer une abondance de matieres glaireuses & tenaces dans les premieres voies.

Au reste, on ne doit point donner le remede ( N<sup>o</sup>. 22 ) quand le pouls est dur & plein, la fièvre violente, en un mot, quand il y des signes qui indiquent que la saignée est nécessaire; il faut alors la pratiquer, & n'employer le vomitif que quand on aura par son moyen désempli les vaisseaux & ramolli le pouls: il sera même plus prudent alors de donner à la place du vomitif, la potion ( N<sup>o</sup>. 26 ), dont on donnera une cuillerée d'un quart d'heure à l'autre.

Dans le cas où l'on se sera servi du vomitif, & après qu'il aura débarrassé l'estomac, on aura recours aux purgatifs: on les emploiera de deux jours l'un pendant tout le cours de la maladie; & toutes les fois qu'une bouche amere & pâteuse, des borborifines

& des grouillemens dans les intestins feront comprendre qu'il est nécessaire de les débarrasser des grosses matieres qu'ils contiennent, parmi les purgatifs on choisira les plus doux : voyez les formules ( N<sup>o</sup>. 20 & 39 ). On aidera leur action par le moyen de deux lavemens qu'on donnera chaque jour avec la décoction ( N<sup>o</sup>. 11 ), & les jours d'intervalle qui seront entre les purgations, on donnera de quatre en quatre heures une prise du remede ( N<sup>o</sup>. 13 ).

Si le ventre se trouvoit tendu & douloureux, & qu'on craignît de se servir des purgatifs, on feroit des fomentations sur cette partie avec la décoction ( N<sup>o</sup>. 11 ), & on leur substitueroit le remede ( N<sup>o</sup>. 23 ) ou celui du ( N<sup>o</sup>. 24 ) : s'il y avoit diarrhée, on donneroit trois prises de l'un de ces remedes chaque jour, à trois heures de distance l'une de l'autre, & deux heures après chaque prise

une cuilleree de la potion (N°. 25); enfin on se comporteroit pendant tout le reste de la maladie comme il a été dit dans le Chapitre des Fièvres malignes, auquel je renvoye pour éviter des répétitions inutiles.

Je suis bien-aïse pourtant d'avertir les Marins que les cordiaux, les alexiteres & tous les autres remedes que plusieurs vantent comme spécifiques pour chasser le venin de la peste, ne conviennent pas toujours, ni dans tous les tems de cette maladie : on ne doit même se servir des cordiaux que dans les cas où, malgré les vomitifs qu'on a déjà employés, le pouls cependant ne peut se développer; qu'il est petit, foible, concentré, & que les malades ont des fréquentes défaillances : on peut alors y avoir recours, & avoir l'attention de n'employer que les plus simples, tel que celui du (N°. 41). Si pendant le cours de la maladie les mêmes sympto-

mes subsistent, on pourra continuer l'usage de ce cordial, & en donner une cuillerée tous les quarts d'heure. Si ce remede procure quelque transpiration aux malades, ou la sueur, on aidera ces évacuations, qui quelquefois sont critiques & salutaires, en y ajoutant quelques absorbans, c'est-à-dire, en substituant au cordial simple ci-dessus, celui du (N<sup>o</sup>. 42) qui est plus composé, & qui convient très-fort dans de pareilles circonstances. Enfin, pour tout le reste, comme je l'ai déjà dit, on se comportera de la même façon qu'il a été indiqué dans le Chapitre des Fièvres malignes, qui ont quelquefois des symptomes aussi dangereux que la peste. C'est pour la même raison qu'on suivra les mêmes regles pour l'application des vésicatoires, dans les cas où ils seront indiqués; ce qui arrive fort fréquemment. Ce remede est un de ceux sur lesquels on doit le plus compter,

compter, quand le pouls est concentré & ne veut pas se relever : plusieurs même conseillent d'en appliquer, dès le commencement de la maladie, deux emplâtres aux gras des jambes, & même sur les bubons, s'il en paroît quelqu'un, dans la vue d'attirer au dehors le venin pestilentiel ; & certes je serois volontiers de leur avis, & voudrois en même tems qu'on rejettât tous les cordiaux, & que dans les occasions où ils sont indiqués, on se servît, à leur place, de bon vin pur, dont on donneroit une cuillerée aux malades tous les quarts d'heure : on pourroit même alors leur en faire user pour boisson ordinaire, pourvû qu'on eût l'attention de le bien tempérer.

La diète doit être très-sévère dans la peste : on donnera fort peu de bouillon pendant les premiers jours, & ils seront fort légers & exactement dégraissés ; on

exprimera dans chaque prise la moitié d'un citron, ou une cuillerée du suc de ce fruit. La boisson ordinaire des malades sera la limonade, ou l'eau pure mêlée avec un peu du vinaigre (N<sup>o</sup>. 40), ou du vinaigre ordinaire.

La fièvre pestilentielle se termine ordinairement par des bubons, par des charbons, ou, pour mieux dire, ces divers accidens sont des symptomes presque inséparables de cette maladie. Les bubons ne sont point dangereux, lorsqu'ils poussent, meurissent, & viennent promptement en suppuration; mais lorsqu'ils rentrent, s'endurcissent, deviennent charbonneux, ou sont entourés d'un cercle livide, ce sont autant de signes qui annoncent le plus souvent une mort prochaine.

Pour mener à suppuration les bubons pestilentiels, on se servira successivement des cataplasmes (N<sup>o</sup>. 37 & 38) : quelques-

uns se servent , à la place du dernier , de fiente humaine. Il est vrai qu'un pareil cataplasme , outre qu'il cause beaucoup de douleur , est fort mal propre ; mais que ne fait-on pas pour guérir ? Il faut se hâter d'ouvrir les bubons pestilentiels , dès qu'on apercevra la moindre marque de suppuration : le plus grand nombre préfere pour cela faire , à l'instrument tranchant , le cautere potentiel ; voyez en ce cas le Chapitre IX de la seconde Partie. On détachera avec la pointe des ciseaux l'escarre que le cautere aura fait , & on pansera le bubon avec le digestif ( N<sup>o</sup>. 45 ) : si ses bords sont pourris & menacent de gangrène , on se servira de celui du ( N<sup>o</sup>. 46 ) , par dessus lequel on appliquera une compresse trempée dans la décoction ( N<sup>o</sup>. 44 ). Ce remede résiste à la pourriture & arrête les progrès de la gangrène. Dès qu'elle sera fixée, que les bords

du bubon commenceront à se détacher, & que le fond de l'ulcere commencera à se déterger, on abandonnera l'usage de ce digestif, pour se servir de l'onguent (N<sup>o</sup>. 55); on en garnira un plumaceau, par-dessus lequel on mettra un morceau de linge couvert de l'emplâtre (N<sup>o</sup>. 47); on continuera ce pansement jusques à ce que les chairs commencent à croître & devenir vermeilles: alors on substituera à l'onguent (N<sup>o</sup>. 55) le baume (N<sup>o</sup>. 48), & dès que la cicatrice commencera à se former, on abandonnera l'usage de tous ces remèdes, pour ne se servir que de l'emplâtre, par dessous lequel on appliquera un plumaceau de charpie sèche; ce qu'on continuera jusques à guérison.

Les charbons sont de petites tumeurs fort peu relevées, avec chaleur & rougeur, accompagnées d'une rougeur éclatante; il se forme sur leur surface une ou plusieurs

ampoules qui sont remplies d'une sérosité rouillâtre, & entourées d'un cercle livide & cendré. Si ces tumeurs s'affaissent & ne se relevent plus, c'est un très-mauvais signe. Les charbons en général sont très-dangereux : il peut en survenir dans toutes les parties du corps ; mais ceux qui sont fort grands, & qui viennent sur la poitrine & aux environs du cœur, sont ordinairement mortels.

Dès que les charbons commencent à paroître, on doit y appliquer dessus la pierre à cautere, & même, si le cas est pressant, un fer rougi au feu : voyez le Chapitre IX de la seconde Partie ; on détachera ensuite avec la pointe des ciseaux l'escarre jusques au vif, & on pansera la plaie qui en résultera, ou l'ulcere, comme il a été dit au sujet des bubons.



## CHAPITRE XII.

*Des Fièvres qui regnent dans les Colonies Françoises , à Saint-Domingue , à la Martinique & aux autres Isles Antilles.*

J'avois résolu de traiter au long des maladies qui attaquent les Européens qui naviguent aux Isles de l'Amérique, & sur-tout à celles de Saint-Domingue, de la Martinique, de la Guadalupe & des autres Antilles. J'avois même déjà recueilli diverses observations, & beaucoup travaillé sur les mémoires que m'avoient fourni plusieurs personnes de l'art, qui ont fait divers voyages dans ces Isles: en combinant leur pratique avec la mienne, j'avois taché de former une méthode sûre & facile qui pût servir de regle & de guide aux Chirurgiens qui font pour la première fois ces voyages; mais un

ouvrage complet sur cette matiere, imprimé à Paris chez Cavelier en l'année 1763, & qui a pour titre, *Traité des Fièvres de l'Isle Saint-Domingue*, par Mr. Desperrieres, m'a dispensé de faire de nouvelles recherches.

Cependant comme il peut arriver que ce Livre ne soit pas encore parvenu à la connoissance de la plûpart des Chirurgiens naviguans, ou qu'ils ne soient pas à même de se le procurer, j'ai pensé qu'il ne seroit pas hors de propos de leur communiquer l'extrait de cet ouvrage, tel qu'on le trouve dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre de la même année; ceux qui ne se contenteront pas de l'extrait, pourront avoir recours à l'original.

„ Mr. Desperriere publie dans  
 „ son ouvrage les observations qu'il  
 „ a faites pendant un séjour de  
 „ plusieurs années dans l'Isle de St.  
 „ Domingue, sur la nature & le

„ traitement d'une espece de fièvre  
„ qui fait de très-grands ravages  
„ sur les Européens qui abordent  
„ dans cette Isle. C'est dans la  
„ nature du climat, dit-il, qu'il  
„ faut chercher la cause des ma-  
„ ladies épidémiques ; c'est aussi  
„ dans la différente température  
„ de cette Isle & de l'Europe  
„ qu'il trouve la source de ces  
„ fièvres.

„ L'Isle Saint-Domingue située  
„ entre le dix-septieme & le ving-  
„ tieme degré de latitude sep-  
„ tentrionale, fait éprouver à ses  
„ habitans une chaleur presque  
„ double de celle que nous ressen-  
„ tons dans nos climats : l'effet de  
„ cette chaleur sur les hommes  
„ qui y abordent, doit être de di-  
„ later leurs solides & de raréfier  
„ les fluides ; ce qui doit nécessai-  
„ rement affoiblir la force des  
„ premiers & disposer les derniers  
„ à la putréfaction : cet effet sera  
„ d'autant plus sensible, qu'on

„ fera moins accoutumé à l'action  
 „ de ces causes ; c'est le cas des  
 „ Européens qui arrivent pour la  
 „ première fois dans ces climats :  
 „ leur sang plus riche , leurs hu-  
 „ meurs plus grossières , parce  
 „ qu'elles sont le produit d'ali-  
 „ mens plus succulens que ceux  
 „ dont on use dans les Pays chauds,  
 „ tendront d'autant plus aisément  
 „ à la putréfaction , que leurs so-  
 „ lides affoiblis par la chaleur à  
 „ laquelle ils ne sont pas accoutu-  
 „ més , deviendront incapables de  
 „ les mouvoir avec la force né-  
 „ cessaire pour prévenir leur sta-  
 „ gnation. C'est ce qui est démon-  
 „ tré par ce qui arrive tous les  
 „ jours aux nouveaux débarqués  
 „ dans les Isles.

„ Peu de jours après leur arrivée,  
 „ ils perdent l'appétit , ils ne res-  
 „ pirent pas avec la même faci-  
 „ lité ; leurs inspirations sont plus  
 „ grandes ; ils sont sujets à des  
 „ maux de tête & de reins : pour

154 DES FIEVRES QUI REGNENT  
„ peu qu'ils s'exposent au soleil,  
„ qu'ils fatiguent, qu'ils fassent  
„ beaucoup d'exercice, & sur-tout  
„ s'ils se livrent à la boisson &  
„ aux plaisirs des femmes, ils éprou-  
„ vent bientôt tous les symptomes  
„ d'une fièvre ardente, maladie  
„ si rare dans nos climats, ou du  
„ moins quelque chose qui en ap-  
„ proche beaucoup, & qui n'en  
„ est que le diminutif; quelque-  
„ fois ils éprouvent l'une ou l'au-  
„ tre, sans y avoir donné lieu,  
„ & par la seule action de la cha-  
„ leur, aidée sans doute par la  
„ disposition particuliere de leurs  
„ humeurs.

„ Pour prévenir ces accidens,  
„ combattre & détruire même  
„ cette disposition à la fièvre ar-  
„ dente, que les Européens appor-  
„ tent dans ces Isles, il convient,  
„ en suivant le conseil de Mr.  
„ Desperriere, que ceux qui s'em-  
„ barquent pour les Isles, ayent  
„ soin de diminuer avant leur

„ départ le volume de leur sang  
 „ par une ou deux saignées, qu'ils  
 „ nettoient leur estomac & les pre-  
 „ mieres voies par un purgatif,  
 „ lorsqu'il y aura lieu de soup-  
 „ çonner qu'elles sont chargées  
 „ de quelque mauvais levain: pen-  
 „ dant la traversée, ils se laveront  
 „ tous les matins la bouche avec  
 „ d'eau fraîche & du vinaigre; ils  
 „ observeront un bon regime, non  
 „ par la qualité des alimens, parce  
 „ qu'étant en mer, on n'est pas  
 „ toujours les maîtres de se les  
 „ choisir, mais par la quantité,  
 „ c'est-à-dire, qu'ils n'en prendront  
 „ pas trop à la fois, & quitteront  
 „ la table toujours avec un reste  
 „ d'appétit.

„ Ils feront encore un exercice  
 „ modéré, & ne séjourneront point,  
 „ autant qu'il leur sera possible, dans  
 „ les chambres & entre les ponts  
 „ des Vaisseaux: ils assaisonneront  
 „ tous leurs alimens avec du vi-  
 „ naigre, useront de la limonade,

## 156 DES FIEVRES QUI REGNENT

» ou à sa place de quelqu'autre  
» liqueur un peu acide, comme  
» l'eau & le vinaigre, ou celle  
» dans laquelle on aura fait bouil-  
» lir, sur chaque pinte, demi-  
» dragme de crème de tartre.

» Dès qu'ils commenceront à  
» approcher des Pays chauds, ils  
» éviteront avec soin les liqueurs  
» spiritueuses, comme l'eau-de-vie,  
» le tafia & autres; ils changeront  
» de linge aussi souvent qu'ils le  
» pourront, pour faciliter la trans-  
» piration: arrivés dans ces Isles,  
» ils se feront encore saigner, vi-  
» vront de régime, ne boiront que  
» de la limonade, s'abstiendront tou-  
» jours des liqueurs fortes, même  
» du vin, qu'on pourra leur per-  
» mettre pourtant, pourvû qu'ils  
» en usent avec modération, &  
» qu'ils le boivent comme un re-  
» mede, non comme une boisson  
» ordinaire; ils éviteront le com-  
» merce des femmes comme la  
» peste, les violens exercices, les

„ travaux rudes & le grand soleil;  
„ ils se baigneront de tems en tems  
„ dans l'eau froide : tous ces moyens  
„ tendent à garantir le sang &  
„ les humeurs des causes putrescien-  
„ tes, & par conséquent à pré-  
„ venir les effets de la chaleur  
„ excessive du climat.

„ Cependant malgré ces précau-  
„ tions, ou faute de les avoir pri-  
„ ses, on voit les Européens tom-  
„ ber dans un accablement extrê-  
„ me : bientôt ils ressentent une  
„ grande douleur à la tête, ils res-  
„ pirent difficilement, souffrent de  
„ cruelles douleurs dans tous leurs  
„ membres, & particulièrement  
„ dans la région des lombes; la  
„ fièvre se met bientôt de la par-  
„ tie, elle devient considérable,  
„ accompagnée de soif, de sueur,  
„ & d'une chaleur vive. Tous ces  
„ symptomes vont en augmentant;  
„ les malades ont des nausées, ils  
„ vomissent même quelquefois  
„ spontanément des matieres bi-

158 DES FIEVRES QUI REGNENT  
„ lieuses & porracées, leur langue  
„ devient noire & âpre : il arrive  
„ quelquefois pendant qu'ils éprou-  
„ vent une chaleur insupportable à  
„ la tête ou au front, que leurs  
„ extrémités sont froides; enfin ils  
„ tombent dans l'insomnie, le  
„ délire & la frenésie.

„ Cette fièvre parcourt ordinai-  
„ rement tous les degrés avec ra-  
„ pidité; le tems de son augmen-  
„ tation dure peu, elle est quel-  
„ quefois parvenue à son dernier  
„ période avant le deuxieme jour :  
„ il n'est pas rare que les malades  
„ en périssent avant le troisieme,  
„ s'ils ne sont pas secourus prompte-  
„ ment & efficacement.

„ Quoique la saignée paroisse  
„ très-bien indiquée dans cette  
„ maladie, il faut bien se donner de  
„ garde de tirer beaucoup de sang;  
„ l'expérience a démontré que les  
„ saignées multipliées n'ont pas de  
„ succès, sur-tout si quelque ex-  
„ cès avec les femmes a précédé

» la maladie : il en est de même  
 » des vomitifs & des sudorifiques,  
 » que les vomissemens & les sueurs  
 » qui paroissent au commencement  
 » de la maladie semblent indiquer ;  
 » ces évacuations sont toujours sym-  
 » ptomatiques , les vomissemens  
 » viennent de l'irritation de l'es-  
 » tomac : ainsi un vomitif donné  
 » dans ces circonstances augmen-  
 » teroit le mal , au lieu de le di-  
 » minuer ; les sueurs ne sont ja-  
 » mais critiques , à moins qu'elles  
 » ne surviennent du quatrieme au  
 » cinquieme jour.

» L'usage des purgatifs est aussi  
 » pernicieux que celui des vomi-  
 » tifs ; les cordiaux , les narcotiques  
 » & tous les remedes qui font dor-  
 » mir , doivent être proscrits dans  
 » cette maladie , & le Chirurgien  
 » prudent doit attendre la crise  
 » qui s'exécute par un cours de  
 » ventre bilieux.

» Cependant il ne doit pas rester  
 » oisif & abandonner la nature à

» elle-même; du premier jusques  
» au second jour il fera deux sai-  
» gnées, sans avoir égard aux vo-  
» mitemens ni aux sueurs : il n'y  
» a que le cours de ventre qui  
» doit empêcher de les mettre  
» en usage. Pendant ce tems-là il  
» faut faire boire copieusement le  
» malade d'une prifanne de pou-  
» let ( N<sup>o</sup>. 16 ), à laquelle on  
» ajoutera demi-dragme sel nitre  
» sur chaque pinte : au défaut de  
» cette prifanne, on préparera une  
» boisson avec le suc d'oranges ai-  
» gres, de limon, & même d'ana-  
» nas étendu dans une grande  
» quantité d'eau; on lui donnera  
» quatre ou cinq lavemens par  
» jour, & on lui appliquera sur  
» tout le ventre & les hypocon-  
» dres avec la décoction des lave-  
» vemens : si par ces moyens la  
» diarrhée est excitée, il y a tout  
» à espérer; c'est alors qu'on doit  
» aider la nature en donnant un  
» purgatif léger, tel qu'une légère

» décoction de casse ; mais il faut  
 » prendre garde de ne pas trop se  
 » presser dans l'usage de cette boi-  
 » son purgative.

» Dans cette maladie, l'on voit  
 » souvent arriver des saignemens  
 » du nés : s'ils arrivent avant le  
 » quatrieme jour & qu'ils soient  
 » peu abondans, ils soulagent ra-  
 » rement le malade ; mais s'ils sur-  
 » viennent du quatrieme au cin-  
 » quieme & qu'ils soient abon-  
 » dans, ils servent souvent de crise  
 » & font tourner la maladie en  
 » bien : on doit en dire autant  
 » des sueurs.

» Outre la fièvre ardente, les  
 » Européens sont encore exposés  
 » à une autre espece de fièvre qui  
 » n'en est que le diminutif : celle-  
 » ci s'annonce & se manifeste à-  
 » peu-près par les mêmes signes  
 » que l'autre ; elle est plus ou moins  
 » dangereuse, à raison des sympto-  
 » mes qui l'accompagnent. Cette  
 » maladie va quelquefois jusques

» au neuvieme jour, & ne passe  
» jamais le treizieme ou le qua-  
» torzieme : son plus grand dan-  
» ger est du quatrieme au septieme;  
» c'est dans cet intervalle que les  
» malades périssent ordinairement.

» Elle commence par un mal  
» de tête, par des douleurs dans  
» la région des lombes : le malade  
» ressent quelquefois des frissons,  
» ou est dans une lassitude ex-  
» trême & dans un grand abat-  
» tement; il respire difficilement,  
» il est altéré : la fièvre survient,  
» elle devient bientôt très-forte;  
» la chaleur s'accroît & parvient  
» en peu de tems à un degré pres-  
» qu'aussi fort que dans la fièvre  
» ardente, à peine peut-on tou-  
» cher le malade; la soif aug-  
» mente à un point qu'il voudroit  
» continuellement boire; le ventre  
» devient tendu & douloureux;  
» il éprouve une douleur dans la  
» fossette de l'estomac vers le car-  
» tilage xiphoïde; il survient des

» envies de vomir , & quelquefois  
» même un vomissement de ma-  
» tieres bilieuses & porracées : tous  
» ces symptomes parviennent à  
» leur dernier degré dans moins  
» de vingt-quatre heures ; les yeux  
» deviennent un peu rouges &  
» larmoyans , les urines sont blan-  
» châtres ; les malades ont un  
» délire obscur , sont dans des  
» anxiétés & des inquiétudes con-  
» tinuelles ; leur langue devient  
» seche , d'un rouge vif , & rare-  
» ment noire , à moins que la ma-  
» ladie ne tourne en mal. Le troi-  
» sieme jour, il survient ordinaire-  
» ment un redoublement ; le pouls  
» qui dans le commencement avoit  
» été fort plein , baisse quelquefois  
» vers le quatrieme & devient  
» même souvent convulsif ; le coma  
» ou un assoupissement profond suc-  
» cede bientôt à cet état du pouls,  
» & le malade est en très grand  
» danger : il meurt alors le cin-  
» quieme ou le sixieme jour. Si le

## 164 DES FIEVRES QUI REGNENT

» malade ne tombe pas dans l'af-  
» soupissement le quatrieme ou le  
» cinquieme jour, que son pouls  
» se soutienne, on peut espérer  
» qu'il se tirera d'affaire, & qu'il  
» se fera une crise favorable : c'est  
» quelquefois une hémorragie abon-  
» dante par le nés, des sueurs co-  
» pieuses, mais le plus souvent une  
» évacuation bilieuse par les selles  
» qui fait cesser le danger de la  
» maladie; la crise se fait ordinai-  
» rement les jours impairs, & elle  
» n'est jamais salutaire, si elle ar-  
» rive avant le cinquieme jour : c'est  
» à quoi il faut faire spécialement  
» attention.

» Pour guérir cette espee de  
» fièvre & remplir les indications  
» qu'elle présente, il faut dès le  
» commencement de la maladie  
» mettre en usage les saignées du  
» bras, multipliées selon la pléni-  
» tude du pouls, l'âge & le tem-  
» pérément du malade, qu'on  
» mettra à l'usage d'une boisson

» copieuse, délayante & acidule,  
» comme celle qui a été prescrite  
» dans l'autre espece de fièvre, &  
» on le purgera de tems en tems :  
» ces moyens administrés sagement  
» sont capables de sauver la vie  
» aux malades.

» Pendant les deux premiers  
» jours de cette maladie, lorsque  
» le mal de tête, les douleurs dans  
» les reins, dans la région du dia-  
» phragme, sont considérables, lors-  
» que le ventre est tendu & dou-  
» loureux, & que la chaleur est  
» extrême, lorsque la soif est pres-  
» sante, qu'il y a des nausées ou  
» des vomissemens de matieres  
» porracées, il faut faire des sai-  
» gnées de dix à douze onces seu-  
» lement, c'est-à-dire, de deux  
» palettes, pour ne pas trop affoi-  
» blir le malade & le jeter dans  
» un état d'affaïssement qui lui nui-  
» roit; mais aussi il faut les réi-  
» térer & en faire jusques à cinq à  
» six dans ces deux premiers jours,

» en observant de les rapprocher  
 » les unes des autres , lorsque les  
 » accidens l'exigeront , & cela sans  
 » avoir égard aux sueurs ni aux  
 » vomissemens. Les derniers sont ,  
 » comme il a été dit en parlant  
 » des fièvres ardentes , l'effet de  
 » l'état de tension , de disposition  
 » inflammatoire , je dis , de l'état  
 » d'éretisme & de phlogose de  
 » l'estomac : il faut donc bien se  
 » garder d'avoir recours aux émé-  
 » riques qui l'augmenteroient ; les  
 » sudorifiques ne seroient pas moins  
 » funestes.

» La saignée du pied est tou-  
 » jours préjudiciable dans cette  
 » maladie , lorsqu'il y a tension  
 » dans le bas-ventre , & elle ne  
 » fait qu'augmenter l'engorgement  
 » des visceres de cette partie : on  
 » doit prescrire dans tous les cas  
 » celle du bras , malgré la douleur  
 » de tête qui n'est que sympto-  
 » matique.

» Lorsque les saignées auront

„ calmé le vomissement , on aura  
 „ recours aux boissons indiquées  
 „ ci-dessus , dont le malade usera  
 „ abondamment : on lui donnera  
 „ pour toute nourriture une eau  
 „ de poulet émulsionnée ( N<sup>o</sup>. 18 ),  
 „ & il prendra quatre fois le jour  
 „ dans un gobelet de cette pti-  
 „ sanne quatre grains de nitre pu-  
 „ rifié & autant de camphre ; on  
 „ lui donnera plusieurs lavemens  
 „ émolliens ( N<sup>o</sup>. 11 ), & on lui  
 „ appliquera des fomentations avec  
 „ les fomentations des mêmes la-  
 „ vemens sur le bas-ventre & sur  
 „ les hypocondres : moyennant ces  
 „ secours , on attendra la crise , &  
 „ on aidera la nature relativement  
 „ à l'espece d'évacuation qui se  
 „ fera.

„ Quand la fièvre aura totale-  
 „ ment disparu , on purgera le ma-  
 „ lade avec demi-once de sel d'ep-  
 „ som dans quatre verres de dé-  
 „ coction d'une once de quinquina:  
 „ cette merveilleuse racine redon-

„ ne à l'estomac le ton qu'il avoit  
 „ perdu pendant la maladie, &  
 „ fait revenir l'appetit.

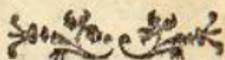
„ Tous ces moyens, quoique bien  
 „ indiqués, sont quelquefois insuffi-  
 „ sans dans cette espece de fièvre,  
 „ & tous ces remedes administrés à  
 „ propos n'empêchent pas les ma-  
 „ lades de tomber bien souvent  
 „ dans un affaïssement considéra-  
 „ ble & dans l'assoupissement, avant  
 „ que la crise ait paru : dans ce  
 „ cas, dès qu'on s'appercevra que  
 „ les malades sont menacés de cet  
 „ accident, il faut, sans perdre  
 „ tems, leur appliquer deux lar-  
 „ ges vésicatoires aux épaules, aux  
 „ cuisses, aux gras des jambes.  
 „ Ce remede est regardé par l'Au-  
 „ teur du Traité de ces Fièvres  
 „ comme un remede assuré, lors-  
 „ qu'il est appliqué à tems. Il ne  
 „ faut donc pas attendre pour ap-  
 „ pliquer ces emplâtres que les  
 „ malades soient tombés dans cet  
 „ assoupissement léthargique qui  
 „ ordinairement

» ordinairement est l'avant-cou-  
» reur de la mort : il n'est pas  
» extraordinaire alors qu'ils de-  
» viennent inutiles ; cependant il  
» ne faut pas pour cela abandon-  
» ner les malades , d'autant plus  
» qu'on en a vu plusieurs échapper  
» qui étoient dans ces circonstan-  
» ces : c'est dans ce cas seulement  
» qu'on peut employer les cordiaux  
» stimulans , où entrent les spiri-  
» tueux & les sels volatils , pour  
» ranimer le sentiment des nerfs  
» & l'action organique des vais-  
» seaux ; mais on doit les donner  
» à petite dose & par cuillerée.  
» Voyez la formule du ( N<sup>o</sup>. 43 ).

» Voilà la méthode curative que  
» Mr. Desperrieres assure avoir sui-  
» vie avec le plus grand succès ;  
» les Chirurgiens navigans qui  
» vont pour la première fois dans  
» ces Isles , doivent déférer aveu-  
» glément à l'autorité d'un si grand  
» Praticien : en effet , il paroît dif-  
» ficile de trouver une méthode

170 DES FIEVRES QUI REGNENT, &c.  
» plus adaptée à la nature de ces  
» maladies, & plus conforme aux  
» principes de la saine pratique.

Les deux especes de fièvres qui regnent à l'Isle Saint-Domingue & qui viennent d'être décrites dans cet extrait, ne font pas moins de ravage à la Martinique, à la Guadeloupe & dans les autres Antilles où nous avons des Colonies, au rapport des personnes de l'art qui ont fréquenté & qui fréquentent encore ces Isles; car le climat de ces différentes Isles est à-peu-près le même, & par conséquent ces maladies ont la même cause: il convient donc que les Marins prennent pour s'en préserver les mêmes précautions, & qu'ils employent pour les guérir le même traitement qui a été prescrit ci-dessus.



## CHAPITRE XIII.

*Des moyens qu'on doit employer pour  
rappeller les noyés à la vie.*

**I**L n'arrive que trop souvent que des Marins ont le malheur de se laisser tomber dans l'eau : tantôt c'est un Matelot ou un Mousse qu'une vague a enlevé dessus le tilliac ; d'autres fois les pieds ou les mains leur glisseront , tandis qu'ils montent sur les hautes manœuvres : ici c'est un Vaisseau qui a échoué , & dont une partie de l'équipage a été submergée , &c.

De quelle façon qu'un pareil accident soit arrivé , si l'on est assez heureux pour retirer de l'eau quelqu'une de ces malheureuses victimes , il convient de leur donner promptement les secours qui seront indiqués dans ce Chapitre , d'autant plus que plusieurs personnes qui avoient resté pendant long-

172 MOYENS POUR RAPPELLER  
tems sous l'eau , en ayant été re-  
tirées, ont été rappellées à la vie  
par ces moyens.

Pour que les secours dont je dois  
parler soient administrés avec pru-  
dence & avec fruit , il me semble  
qu'il convient auparavant de don-  
ner aux Marins quelque idée sur  
la cause de la mort des noyés :  
cette idée leur apprendra à con-  
noître ceux qui sont les plus effi-  
caces pour rappeler ces infortunés  
à la vie , & en les choisissant ils en  
proscriront certains qui , quoique  
usités, sont inutiles & même dan-  
gereux.

La cause immédiate de la mort  
des noyés n'est pas, comme le pense  
le vulgaire , l'entrée d'une quantité  
d'eau dans leur estomac : quoi-  
qu'ils ayent le ventre enflé , tendu,  
le nombril saillant , & la poitrine  
fort élevée , on n'a jamais trouvé  
beaucoup d'eau dans leurs poumons,  
ni d'autre liqueur dans leur esto-  
mac , que celle qu'ils avoient bu

avant de tomber dans l'eau, ou tout au plus une petite quantité qu'ils en avoient avalé, & qui ne peut surpasser le volume de celle qu'ils boiroient dans un repas ordinaire. La vérité de ce que j'avance a été démontrée par l'ouverture d'une quantité de cadavres noyés, faite publiquement par les plus habiles Anatomistes.

D'où provient donc l'enflure & la distension de la poitrine & du ventre des noyés? Nous venons de prouver que ce n'est pas l'eau qui l'occasionne; il n'y a donc que l'air qui en se raréfiant puisse produire ces phénomènes. En effet, examinons tout ce qui se passe dans un homme qui se noye: tant que cette personne a la tête hors de l'eau, l'air entre & sort librement de ses poumons, pendant les mouvemens d'inspiration & d'expiration; mais si une fois elle vient à plonger, l'air qui y est contenu ne peut plus en sortir, parce

174 MOYENS POUR RAPPELLER  
que l'épiglotte se contracte &  
ferme exactement la glotte.

L'on concevra facilement cette contraction, si l'on fait réflexion à ce que produit la crainte relativement à l'usage de l'épiglotte, & en même-tems aux dangers qui résulteroient pour l'économie animale, si cette partie livroit passage à l'eau : il n'est donc pas surprenant qu'elle se bouche si exactement pour lui fermer le passage; mais en même-tems qu'elle empêche l'eau d'entrer, elle ferme la porte à l'air qui doit en sortir : cet air ainsi renfermé dans les poumons cherche à s'échapper, & trouvant son passage ordinaire bouché s'insinue dans les vésicules bronchiques, les dilate & les enfle; ce gonflement comprime les vaisseaux sanguins qui entrent dans la composition des poumons, les affaïsse, arrête la circulation du sang, & occasionne enfin la mort aux noyés.

D'après ces principes qui sont

fondés sur l'économie animale & sur l'usage des parties, qu'arrive-t-il dans l'instant qu'une personne se laisse tomber dans l'eau ? La frayeur la saisit, le désespoir s'empare d'elle, l'ennemi qui l'environne est toujours prêt à l'engloutir ; c'est fait de sa vie, si elle permet qu'il pénètre dans ses poumons : aussi semble-t-il que toutes ses facultés vitales & toutes les puissances de son ame se soient réunies pour se porter dans l'épiglotte & lui donner la force de lui résister ; mais en fermant la porte à cet ennemi, elle en conserve un autre d'autant plus terrible & inévitable qu'il est caché au dedans d'elle-même : cet ennemi est l'air, qui après avoir séjourné quelque-tems & se trouvant trop à l'étroit, cherche à s'échapper, & comme il trouve la glotte exactement fermée, il se raréfie, fait des ravages, distend les vésicules bronchiques, qui ne peuvent

176 MOYENS POUR RAPPELLER  
être ainsi distendues sans comprimer les vaisseaux sanguins , gêner la circulation & l'empêcher bientôt totalement ; d'où s'ensuit la mort , comme il a été déjà dit plus haut.

Les Marins comprendront aisément comment cela s'exécute , s'ils veulent bien se rappeler de quelle façon certains Nègres à l'Amérique , pour se soustraire au travail & aux bastonades , & en même-tems pour faire peine à leurs maîtres , se donnent la mort : ces misérables doublent leur langue , la poussent en arriere autant qu'ils peuvent , & appliquent fortement l'épiglotte contre la glotte ; ce qui empêche l'air contenu dans les poumons de sortir : cet air ainsi retenu agit comme dans les poumons des noyés , & les suffoque.

J'ai cru ces réflexions nécessaires , avant d'entrer dans le détail des secours que l'on doit donner aux noyés , & c'est sur de pareils principes qu'on doit se fon-

der pour les administrer avec fruit. Pour engager les Marins à ne négliger aucun de ceux qui seront indiqués, je crois qu'il est inutile de rapporter toutes les histoires dignes de foi qui en constatent l'efficacité, elles tiennent presque du prodige; ceux qui voudront s'en convaincre, les trouveront dans les Auteurs qui ont traité cette matière importante plus au long: je ne parle que d'après eux, dans la persuasion où je suis que les Marins me sauront bon gré d'avoir rassemblé dans ce Livre qui n'est fait que pour eux, des choses qu'il leur importe beaucoup de savoir, & qu'ils n'auroient peut-être pas songé de chercher dans d'autres ouvrages qu'ils ne connoissent pas, & où cette matière se trouve confondue avec beaucoup d'autres qui leur sont étrangères & même inutiles.

La première chose que je recommande aux Marins, c'est d'a-

178 MOYENS POUR RAPPELLER  
bandonner une méthode qui leur  
est fort familiere , & qui cepen-  
dant cause aux noyés plus de mal  
que de bien. Dès qu'ils ont retiré  
une personne de l'eau , il semble  
qu'ils n'ont rien de plus pressé que  
de la suspendre par les pieds ; ils  
la tiennent long-tems dans cette  
situation pour lui faire rendre l'eau  
qu'ils sont persuadés qu'elle a avalé  
& qu'ils croyent capable de lui  
donner la mort, si elle ne la re-  
jette. Je crois déjà avoir démon-  
tré que les noyés ne périssent pas  
par la quantité d'eau qu'ils ont  
avalé : bien plus je prouverai que  
quand même ils en auroient avalé ,  
on ne doit pas espérer de la leur  
faire rendre en les suspendant par  
les pieds , & cela par la simple  
exposition de la structure des par-  
ties & par la connoissance que je  
donnerai de la maniere que la  
déglutition & le vomissement s'exé-  
cutent.

Il est sûr que les alimens & la

boisson , qui du gosier descendent dans l'estomac , n'y parviennent pas par leur propre poids ; car si cela étoit , on ne verroit pas des personnes manger , boire , & avaler avec la tête en bas & les pieds en l'air : ils n'y parviennent donc que par l'action musculaire de l'œsophage , ( c'est ainsi qu'on appelle le conduit qui du gosier sert à conduire les alimens dans l'estomac ) ; la partie supérieure de ce conduit se trouve naturellement fermée par les muscles œsophagiens , qui font le même effet que les cordons d'une bourse : de sorte que rien ne peut enfiler la route de l'estomac , sans forcer cet orifice supérieur ; rien ne peut également en sortir sans faire violence au détroit d'en bas , qui est l'orifice supérieur de l'estomac : or la situation de cet orifice , sa direction coudée , l'action des piliers du diaphragme qui le resserrent , empêchent tout ce qui est

180 MOYENS POUR RAPPELLER  
une fois entré dans cet organe,  
d'en sortir. Il n'y a que la con-  
traction spasmodique de ce viscere  
jointe à celle des muscles du bas-  
ventre, & sur-tout des muscles  
transverses, qui puissent forcer ces  
barrieres, que la nature semble  
avoir mises expressément pour cet  
effet, & procurer le vomissement.  
Or cette contraction est impossible  
dans un noyé qui ne respire pas;  
d'où il s'ensuit que quand même  
il auroit l'estomac rempli d'eau,  
la suspension par les pieds ne  
feroit pas capable de la lui faire  
rejetter : donc la suspension est  
inutile.

Je dis plus : la suspension par  
les pieds est non seulement inutile,  
mais encore elle est dangereuse ;  
c'est ce qui me reste à prouver.  
Si le sang & les humeurs d'un noyé  
commençoient à prendre leur cours  
pendant qu'il est ainsi suspendu,  
il étoufferoit infalliblement par les  
obstacles que la suspension appor-

teroit à la circulation : donc la suspension est non seulement inutile, mais encore dangereuse.

Je crois en avoir assez dit relativement à la suspension : cette digression pourra même paroître trop longue & trop recherchée, quoique j'aye taché de me rendre intelligible, & de ne dire que des choses qui sont à la portée de tous ceux qui ont le moindre principe de raisonnement ; mais elle m'a paru nécessaire, parce que, comme rien n'a tant d'ascendant sur les personnes qui ne sont pas de l'art que la coutume, j'ai cru devoir faire tous mes efforts pour tacher de supprimer celle qui est inutile & même dangereuse : car dans le cas dont il s'agit, la moindre faute & le moindre retardement peuvent occasionner la mort à un malheureux noyé, & faire perdre un tems qu'on auroit employé avec plus de succès, si on avoit employé des moyens plus efficaces.

Le secours le plus salutaire qu'on puisse donner à un noyé, après l'avoir retiré de l'eau, c'est de le transporter sur un lit bien bassiné, & de lui froter le ventre de bas en haut, pour faire reprendre aux intestins affaiblés & au diaphragme leur place naturelle, & les y contenir : à cet effet on les dépouillera tout de suite de leurs vêtements mouillés, & on les enveloppera dans des draps & des couvertures bien chaudes ; ce qui les garantira du froid, & sera capable d'entretenir un reste de vie qu'ils peuvent avoir : on continuera de les rechauffer, en leur appliquant de tems en tems des linges chauds sur l'estomac, la poitrine, le ventre, & sur les parties de la génération ; avec ces mêmes linges on continuera les frictions en montant, comme il a été dit, du bas-ventre à la poitrine, pour exciter par leur moyen l'oscillation des vaisseaux & le mouvement des liquides qu'ils

LES NOYÉS A LA VIE. 183  
contiennent. Au reste il faut avoir l'attention de ne pas trop surcharger les noyés de couvertures dans l'intention des les échauffer ; car dans l'état de foiblesse où ils se trouvent , on risqueroit de les étouffer.

On peut encore , pour parvenir au même but , transporter les noyés sur un tas de cendres échauffées ; on en a par ce moyen rappelé plusieurs à la vie : la chaleur douce & modérée de la cendre chaude s'insinue peu-à-peu dans leur corps à travers les pores de la peau , & ranime le mouvement du sang. J'ai fait moi-même cette expérience fort souvent sur plusieurs animaux avec le plus grand succès : d'ailleurs on a divers exemples que plusieurs noyés qui avoient été poussés sur des plages sabloneuses exposées à l'ardeur du soleil , ont été rappelés à la vie par la seule chaleur du sable.

Les différens moyens que l'on

184 MOYENS POUR RAPPELLER  
peut & que l'on doit employer  
pour secourir les noyés, doivent  
avoir pour but, 1<sup>o</sup>. de chasser  
l'air qui s'est renfermé dans leurs  
poumons; 2<sup>o</sup>. de mettre en jeu &  
en mouvement toutes les parties  
solides de leur corps, afin que  
ce mouvement se communique aux  
fluides qu'ils contiennent. C'est  
pour remplir ces deux objets qu'ou-  
tre les secours qui ont été déjà  
indiqués, on emploiera les suivans.

Il faut secouer les noyés en les  
tournant, les retournant, les sou-  
levant de mille façons différentes  
dans leur lits : plusieurs à cet effet  
conseillent de les étendre sur un  
petit matelas ou sur une couverture  
pliée en plusieurs doubles qu'on  
aura mise auparavant sur deux bar-  
rils vuides ; alors deux personnes,  
dont l'une tiendra le noyé par la  
tête & l'autre par les pieds, pouf-  
feront & feront tourner & retour-  
ner alternativement ces deux bar-  
rils l'un contre l'autre : cette ma-

niere de secouer les noyés pourroit avoir son utilité, si elle étoit employée par des personnes intelligentes, & qui prissent les précautions nécessaires pour ne pas les meurtrir; mais ordinairement ce défaut d'attention & de soin rend ce moyen infructueux, & cause aux noyés plus de mal que de bien: je pense qu'il seroit mieux de les secouer dans leur lit, & même qu'il seroit plus commode. Pour prouver les bons effets de ces secousses employées avec prudence, je joins ici une observation intéressante d'un homme qu'on a sauvé par ce moyen.

Monsieur Simon, autrefois Soldat dans le Régiment d'Auvergne, & depuis domicilié dans cette Ville où il montroit à faire des armes, fut un jour d'été se baigner: comme il étoit un peu pris de vin, il fit un faux pas, & se laissa tomber dans l'eau, sans que personne s'en apperçût, & ne pouvant plus se

186 MOYENS POUR RAPPELLER  
relever il se noya. Ceux qui l'a-  
voient vu passer dans cet état,  
surpris de ne le plus voir retour-  
ner, accoururent au bord du ca-  
nal, & le trouverent noyé; ils le  
firent tout de suite transporter  
chez lui, & manderent chercher  
des Chirurgiens pour voir s'il n'y  
avoit pas quelque moyen pour le  
rappeller à la vie. Les Chirurgiens  
arrivés firent tout ce qu'ils savoient  
pour y parvenir; mais rebutés dans  
peu, & fatigués de travailler en  
vain, ils l'abandonnerent après  
avoir donné ordre de le faire inhu-  
mer. Des personnes charitables  
qui avoient vu passer les Chirur-  
giens, & qui les virent sitôt re-  
tourner, leur demanderent si Mon-  
sieur Simon avoit donné des signes  
de vie; à quoi ils répondirent que  
non: deux d'entr'eux animés d'un  
zèle véritablement chrétien, se  
ressouvinrent qu'ils avoient lu dans  
un mémoire imprimé par ordre  
du Roi sur les principaux secours

qu'on doit donner aux noyés, qu'il n'y en avoit point de plus efficace que de les secouer sans relâche; ils s'informerent en conséquence si on avoit employé ce secours, & sur ce qu'il leur fut répondu que non, ils furent avec confiance empêcher qu'on cousût le prétendu mort dans son suaire. En effet, ils le firent secouer tout de suite par des hommes vigoureux & intelligens; ils mirent eux-mêmes la main à l'œuvre, & Dieu bénit si bien leur zèle, que le prétendu cadavre s'échauffa peu-à-peu, respira, ouvrit les yeux, reprit ses connoissances & fut dans peu de jours en état de vaquer à ses affaires.

Cette observation est convaincante: elle prouve avec la plus grande évidence de quelle utilité sont les secousses pour rappeler les noyés à la vie; elle sert en même tems de leçon aux gens de l'art, & leur apprend qu'ils ne doivent pas être si prompts à aban-

188 MOYENS POUR RAPPELLER  
donner les pauvres noyés : souvent  
ce qu'on n'a pu faire dans un  
quart d'heure, s'exécute dans une  
ou deux heures ; enfin dans pa-  
reille occasion il ne faut pas se  
rebuter sitôt, si l'on veut n'avoir  
rien à se reprocher.

L'introduction de l'air chaud  
par le moyen d'un tuyau dans  
les intestins des noyés, est un se-  
cours qui n'est pas à négliger ; l'air  
contenu dans ces parties étant ra-  
réfié par la chaleur, pousse le  
diaphragme contre les poumons,  
& en chasse souvent celui qui s'y  
trouve emprisonné : les lavemens  
chauds & irritans faits avec l'eau  
de la mer ou avec une pinte de  
la même eau dans laquelle on a  
fait bouillir une once de tabac  
à fumer, produisent souvent de  
très-bons effets.

Il faut avoir l'attention de ne  
verser dans la bouche des noyés  
aucune liqueur, pas même de  
spiritueuses ; elles seroient capables

de les étouffer, en se glissant dans la trachée-artere, si la glotte venoit à s'ouvrir dans l'instant qu'on les donne, & cela arriveroit d'autant plus facilement, que le conduit qui aboutit à l'estomac se trouve alors fermé : il faut donc attendre pour donner ces liqueurs, que les noyés aient déjà donné quelque signe de vie. Les remedes qui font éternuer sont dans cette circonstance fort propres à secourir les noyés ; ils agissent en irritant & en picotant les fibres nerveuses qui tapissent l'intérieur des narines : on soufflera avec un chalumeau des poudres qui ont cette vertu, comme sont celles de tabac, d'iris de Florence, d'ellebore, de laurier rose, de petit muguet, de marron sauvage, en un mot, celles qui tomberont plutôt sous la main. On suppléera à ces poudres par la fumée du tabac soufflée dans les narines, celle du papier brûlé, des vieux souliers, en un mot,

190 MOYENS POUR RAPPELLER  
par tout ce qu'on croira capable  
de procurer l'éternuement.

Outre les moyens déjà indiqués,  
il en est encore d'autres qui ne  
sont pas moins propres à secourir  
les noyés : on ne sauroit dans pa-  
reilles circonstances en connoître  
une trop grande quantité, pour  
employer successivement les uns  
au défaut des autres. Parmi ceux  
qui restent à décrire, l'introduction  
de la fumée du tabac dans les in-  
testins mérite d'occuper la pre-  
miere place; ses bons effets la font  
regarder comme un des meilleurs  
& même des plus sûrs moyens qu'on  
puisse employer pour secourir les  
noyés : l'observation suivante en  
servira de preuve; elle est rap-  
portée par Monsieur Louis, dans  
son livre sur la certitude des signes  
de la mort, & il dit l'avoir ti-  
rée de celui de Monsieur Bruhier.

#### OBSERVATION.

Une femme traversant la Seine

dans un petit Bâteau, se laissa tomber dans cette riviere; elle en fut retirée quelque tems après sans connoissance, & avec toutes les apparences d'une femme réellement morte : un Soldat qui passoit & qui vit beaucoup de monde attroupé autour de cette femme, s'approcha & dit à son mari qui pleuroit à chaudes larmes : Mon ami, ne vous affligez point tant, dans une heure vous verrez votre femme vivante; en effet, il lui remit sa pipe allumée, lui disant d'en introduire le bout dans le fondement de son épouse & de souffler de toutes ses forces par l'autre bout, en mettant dans sa bouche la tête ou le fourneau de cette pipe couverte d'un papier percé de plusieurs trous : à la cinquième soufflée on entendit dans le ventre de cette femme un grouillement considérable; bientôt après elle donna des signes de vie, & reprit ses connoissances.

Il y a plusieurs moyens d'introduire la fumée du tabac dans les intestins : on a même inventé & fabriqué un instrument qui ne sert qu'à cet usage ; mais comme la plupart des Marins ne le connoissent pas, ou qu'ils ne font pas à même de se le procurer dans le besoin, ils y suppléeront par les moyens suivans.

Un fumeur tirera d'une pipe allumée, la quantité de fumée que sa bouche pourra contenir, & la soufflera tout de suite dans les intestins par le moyen d'une canule, ou d'un autre tuyau que les Marins nomment vulgairement bouquin, qu'on aura auparavant introduit dans le fondement du noyé : il bouchera avec l'extrémité du doigt le tuyau pendant qu'il tire de sa pipe une autre gorgée de fumée, & la soufflera de la même manière que la première fois ; il réitérera cette manœuvre autant de fois qu'elle pa-  
roitra

roitra nécessaire , & jusques à ce qu'il ait introduit une quantité suffisante de fumée.

Si cette maniere d'introduire la fumée , & celle dont il est parlé dans l'Observation , paroissent trop rebutantes , on employera la suivante qui est connue de tous les Marins Fumeurs. Elle consiste à introduire premièrement dans le fondement du noyé une pipe allumée , tandis qu'un Fumeur applique une autre pipe aussi allumée dont il tient le bout dans sa bouche , en adaptant les deux fourneaux l'un sur l'autre ; il secoue en même-tems la fumée des deux pipes , & par ce moyen elle pénétre facilement dans les intestins.

Voilà presque tous les moyens qu'on peut employer pour secourir les noyés : on ne doit en négliger aucun , & choisir ceux qui seront les plus faciles à pratiquer , & sur-tout les plus prompts ; car les momens sont précieux : il y a

194 MOYENS POUR RAPPELLER  
toujours espoir de réussir, pourvu  
qu'on ne se rebute pas, & que les  
noyés aient encore le moindre  
principe de vie; dès qu'ils en don-  
neront des marques, & qu'ils com-  
menceront à respirer, on les sai-  
gnera tout de suite à la jugulaire,  
s'il se trouve un Chirurgien à por-  
tée de le faire, sinon on leur ap-  
pliquera des ventouses scarifiées à  
la nuque, ou un certain nombre  
de sangsues au cou qui suppléeront  
à la saignée. Voyez le Chapitre IX  
de la seconde Partie.

La saignée du cou doit être pré-  
férée dans cette circonstance à  
celle du pied, & en voici la rai-  
son. On prétend, & il est vrai que  
la saignée du pied attire vers ses  
extrémités une plus grande quan-  
tité de sang, & qu'elle l'empêche  
de se porter en si grande abon-  
dance vers la tête; mais dans le  
cas dont il s'agit, on ne doit pas  
songer à empêcher le sang de se  
porter à la tête, d'autant plus que

dans le corps d'un noyé, qui ne fait que de donner des signes de vie, il ne se fait qu'une circulation fort lente dans les vaisseaux les plus proches du cœur : on doit tacher au contraire de débarrasser le cerveau de celui qui s'y est déjà porté, qui gorge les plus petits vaisseaux, & a peine d'y circuler. Or la saignée de la jugulaire produit tout de suite tous ces effets mieux que celle du pied ; cela est d'autant plus certain, qu'on a toujours expérimenté que l'ouverture des vaisseaux du pied ne donne presque point de sang, quoique les veines de cette partie paroissent fort enflées, tandis que les jugulaires en donnent toujours avec abondance & presque sans ligature. Enfin si tous les moyens que j'ai indiqué ont été employés sans fruit, il faut suivre le précepte d'Hipocrate, qui dit qu'on doit secourir avec le fer ceux que les remèdes ne peuvent guérir : *Quos medicamenta non sanant, ferrum sanat.*

196 MOYENS POUR RAPPELLER  
Mais comment , me dira-t-on , se-  
courir un noyé avec le fer ? Re-  
montons à notre principe.

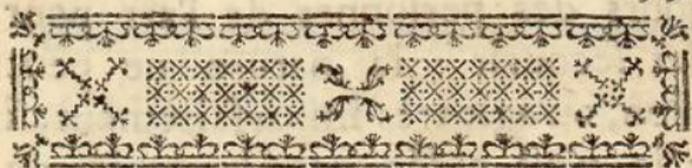
J'ai dit au commencement de ce  
Chapitre , que la cause principale  
de la mort des noyés étoit l'air con-  
tenu dans leurs poumons , & qui ne  
pouvoit en sortir : si tous les moyens  
que j'ai détaillé ne peuvent en pro-  
curer la sortie par la voie naturelle,  
il faut lui donner une issue par une  
ouverture artificiellement faite ; les  
Gens de l'Art comprendront bien-  
tôt que c'est de l'opération de la  
Bronchotomie dont je veux parler :  
il n'y a que cette opération qui  
puisse produire cet effet ; on doit  
donc la pratiquer , si l'on ne veut  
rien avoir à se reprocher.

○ Cette opération consiste à faire  
une ouverture à la trachée-artere ,  
entre le second & le troisième de  
ses anneaux , en commençant à  
compter au dessous du cartilage  
cricoïde , qu'on appelle vulgaire-  
ment la pomme d'Adam ; elle est

fort facile à pratiquer, & point du tout dangereuse par elle-même ni par ses suites : il n'est point de Chirurgien tant soit peu versé dans l'Anatomie qui ne soit en état de la pratiquer ; c'est pourquoi je ne m'étends pas davantage là-dessus : ceux qui en voudront savoir davantage, consulteront les Livres qui traitent des opérations de Chirurgie. L'opération faite, l'air sortira facilement des poumons, & y entrera par la même voie ; ce qui sera capable de rétablir le mouvement d'inspiration & d'expiration, & par conséquent toutes les autres fonctions qui en dépendent. Ainsi quand tous les autres moyens proposés pour secourir les noyés sont infructueux, il faut en venir à l'opération de la Bronchotomie : cependant il ne faut pas, quand les premiers moyens ne réussissent pas tout de suite, recourir à cet extrême, ni se rebuter pour cela ; plusieurs noyés, comme je crois déjà l'avoir dit,

n'ont donné des signes de vie qu'après avoir été secourus pendant plusieurs heures. Quand on a commencé cette bonne œuvre, il ne faut pas s'arrêter au milieu du travail; je ne sache point d'homme d'honneur qui ne se croye libéralement récompensé de toutes ses peines, s'il réussit à rappeler à la vie un de ces infortunés, dont la mort auroit été certaine sans lui : quand même le contraire arriveroit, dès qu'on a administré tous les secours possibles, & aussi long-tems que la prudence l'exige, on a du moins la satisfaction d'avoir fait tout ce que demande l'humanité, & on n'a plus rien à se reprocher.

*Fin de la premiere Partie.*



# ESSAI

SUR

## LES MALADIES

QUI ATTAQUENT LE PLUS COMMUNEMENT  
LES GENS DE MER.



### SECONDE PARTIE.

DES MALADIES EXTERNES  
OU CHIRURGICALES.

---

#### AVANT-PROPOS.

**L**A Chirurgie est une science très-utile & très-nécessaire à tous les hommes ; les Marins surtout doivent tacher d'en acquérir quelque connoissance, parce qu'ils sont fort sujets aux maladies chirurgicales, & qu'ils n'ont pas tou-

jours des personnes de l'art pour les secourir : la nature ne peut rien, ou agit très-imparfaitement, si elle n'est aidée par la main du Chirurgien dans les maladies qui sont du ressort de la Chirurgie ; au lieu qu'on voit les maladies internes les plus désespérées guérir quelquefois sans remèdes, & par la seule force du tempérament des malades. Cette considération m'engage à conseiller aux Marins de cultiver cette partie de la Médecine, qui guérit par l'opération de la main les maladies qui ont besoin de son application. Je leur indique les moyens les plus faciles pour y parvenir, & les remèdes les plus efficaces qu'ils peuvent employer dans les différens cas qui se présenteront à eux ; je tâcherai surtout de me rendre intelligible, en évitant de me servir mal-à-propos des termes de l'art, & en mettant tout ce que je dis à leur portée.

## CHAPITRE PREMIER.

*Des Plaies & des Ulceres.*

**O**N appelle plaie une division faite à la peau par quelque cause externe.

Quand une plaie pénètre dans quelque capacité, comme la tête, la poitrine, le bas-ventre, qu'il se trouve quelque'une des parties qui y sont renfermées blessée, quand elle intéresse quelque nerf, quelque tendon, ou qu'il y a quelque artere considérable ouverte, il faut nécessairement avoir recours à un Chirurgien; mais quand une plaie est simple, qu'il n'y a aucune des parties nécessaires à la vie offensées, quand même une pareille plaie pénétreroit dans les capacités, quelque grande qu'elle soit & quelque dangereuse qu'elle paroisse au premier coup d'œil, on la guérit aisément: pour y

parvenir, il suffit de rapprocher les bords ou les lèvres de la plaie, & de les maintenir dans cet état, pour qu'elle se réunisse. La réunion se fait ordinairement dans vingt-quatre heures, sans qu'il soit besoin d'appliquer aucun baume; car notre sang contient dans lui-même un principe glutineux & balsamique, dont l'effet est de coller & de souder, pour ainsi dire, les lèvres d'une plaie fort promptement: le Chirurgien n'a donc autre chose à faire que d'ôter tout ce qui pourroit mettre obstacle à cette réunion.

Voici la méthode qu'on doit suivre pour panser une plaie simple qui a été faite par un instrument tranchant: il faut premièrement la laver avec l'eau ou le vin chaud, pour la nettoyer des caillots de sang & des ordures qui pourroient s'y être insinuées; ensuite on en rapprochera les bords ou les lèvres le plus près qu'on pourra,

les uns des autres : on les maintiendra ainsi rapprochées par le moyen de trois compresses, dont deux seront appliquées sur les bords de la plaie, une de chaque côté, & la troisième par-dessus ; on assujettira ces trois compresses par plusieurs tours de bande, qui ne seront ni trop ni trop peu serrés.

On ne doit lever cet appareil que vingt-quatre heures après l'avoir mis, à moins que quelque accident, comme une grande douleur ou une perte de sang, n'oblige à le lever plutôt : si l'opération a été bien faite, la plaie se trouvera guérie, comme nous l'avons déjà dit ; si par contraire l'opération a été mal faite, & que par conséquent la réunion n'ait pas eu lieu, la plaie viendra à suppuration de toute nécessité, & voici la marche qu'elle tiendra.

Ses bords se gonfleront, s'enflammeront, deviendront douloureux ; la fièvre se mettra bientôt

de la partie, sur-tout si la plaie est considérable. Pendant les premiers jours il en découlera une eau roussâtre, & en petite quantité, ensuite un pus sanieux & de peu de consistance, qui deviendra de jour en jour plus blanc & plus épais: alors le gonflement, l'inflammation, la douleur & tous les autres symptômes diminuent, la fièvre calme, & le fond de la plaie commence à se garnir de nouvelles chairs; elles deviennent d'un jour à l'autre plus rouges, plus grainues & plus fermes; enfin elles remplissent toute la plaie, dont les bords blanchissent & s'allongent pour former la cicatrice.

Dans les premiers jours on pansera cette plaie avec un plumaceau de charpie garni du digestif (N<sup>o</sup>. 45), par-dessus lequel on mettra un morceau de linge garni de l'emplâtre (N<sup>o</sup>. 47). Quand le pus commencera à s'épaissir & à blanchir, on substituera au digestif le

baume ( N<sup>o</sup>. 48 ) ; enfin dès que la cicatrice commencera à se former , on abandonnera l'usage du digestif & du baume , pour ne se servir que d'un plumaceau de charpie, par-dessus lequel on mettra toujours l'emplâtre ( N<sup>o</sup>. 47 ) jusques à guérison.

Si malgré l'usage de la charpie seche, les chairs croissent trop, deviennent molasses & blafardes, & qu'elles excèdent le niveau de la peau, on les réprimera en augmentant l'épaisseur du plumaceau de charpie, qu'on assujettira par quelques tours de bande un peu plus ferrés qu'à l'ordinaire ; si cette compression ne suffit pas pour réprimer les chairs, on lavera à chaque pansément la plaie avec l'eau vegeto-minérale ( N<sup>o</sup>. 35 ) un peu dégourdie : on touchera même légèrement les chairs avec l'extrait pur du même N<sup>o</sup>. , si la lotion n'est pas suffisante ; ce qu'on continuera jusques à ce qu'elles soient au niveau de la peau.

Toute plaie, excepté celles d'armes à feu, est accompagnée d'une hémorragie ou d'une perte de sang plus ou moins grande : il est donc nécessaire que les Marins apprennent à remédier à cet accident, qui dans certaines plaies, quoique de leur nature peu dangereuses, est capable de les effrayer, & de les empêcher d'y apporter des remèdes ; ce qui pourroit les rendre mortelles.

Pour arrêter le sang qui sort d'une plaie, il suffit de la remplir de charpie brute, qu'on assujettit avec des compresses & une bande un peu ferrée : ce moyen réussit ordinairement, à moins qu'il n'y ait quelque tronc considérable d'artere ouvert ; cela étant, il faut recourir à des moyens plus efficaces, tels que sont ceux que je vais décrire.

Le moyen le plus efficace, & le remède le plus sûr que connoisse la Chirurgie pour arrêter

le sang , est l'agaric de chêne préparé en guise d'amadou ; on peut lui substituer l'amadou ordinaire qui est un autre espece d'agaric , duquel je me suis servi plusieurs fois avec le plus grand succès : on choisira celui qui est le plus moëlleux , le plus doux & le plus épais ; on le pliera en trois ou quatre doubles , & on l'appliquera sur l'ouverture du vaisseau qui donne le sang. Pour retirer de cette application le fruit qu'on en espere , il faut avoir soin auparavant de bien essuyer la plaie avec une éponge mouillée ; autrement le sang qui humecterait continuellement l'amadou , en rendroit l'application inutile.

S'il y a une artere considerable ouverte , il faut faire au dessus de la plaie , avant que d'appliquer l'amadou , une ligature avec un ruban de fil ou une jarretiere : on passera dans cette ligature , qui ne doit pas être fort serrée , un bâton de trois ou quatre pouces

de longueur, & de l'épaisseur d'un pouce, qu'on tournera en guise de garrot pour former un tourniquet ; par ce moyen on se rendra maître du sang. Pendant qu'on effuye la plaie avec une éponge mouillée, & qu'on place l'amadou, on le maintiendra dans cette situation, en le couvrant d'une certaine quantité de charpie qui surpasse le niveau de la peau, & on l'assujettira avec des compresses, & la quantité de tours de bande qui paroîtront nécessaires ; on peut alors lâcher le tourniquet & l'ôter même tout-à-fait, si l'on comprend qu'on se soit rendu maître du sang.

On ne doit panser les plaies pour lesquelles on a été obligé de se servir de l'amadou, que deux & même trois fois vingt-quatre heures après son application ; on doit encore prendre garde en les pansant de ne pas renouveler l'hémorragie, en enlevant trop précipi-

tamment la charpie & l'amadou : s'ils sont encore collés & attachés à la plaie , il n'y a pas du mal d'attendre qu'ils se détachent & tombent d'eux-mêmes ; ce qui arrivera, dès que la suppuration commencera à s'établir : on tachera de la procurer au plus vite , en se servant dans les premiers pansemens du digestif ( N<sup>o</sup>. 45 ), & on se conduira jusques à guérison de la même façon qu'il a été indiqué ci-dessus.

Les plaies dont les bords sont meurtris ou emportés , celles qui ont été faites par quelque instrument contondant , celles qui sont avec déperdition de substance , & particulièrement les plaies d'armes à feu , ne sont point dans le cas de la réunion ; il faut au contraire travailler à leur procurer au plutôt la suppuration : on l'obtiendra par le moyen des plumaceaux , ou des bourdonnets mollets trempés dans le digestif ( N<sup>o</sup>. 45 ). Il ne

faut jamais tamponer ces sortes de plaies, comme le pratiquent plusieurs personnes, & même des Chirurgiens; une pareille méthode est dangereuse & nuisible. Ces bourdonnets introduits avec force, sont autant de corps étrangers capables d'occasionner une tension & une inflammation considérable, la fièvre, des douleurs violentes, enfin mille accidens des plus graves, qui ne surviennent que trop à de pareilles plaies, quelque attention qu'on ait de les panser mollement & superficiellement.

On évitera & on remédiera à la tension, à l'inflammation & à la douleur, par le moyen des saignées plus ou moins réitérées; on les proportionnera à la qualité de la plaie, à l'âge, aux forces, au tempérament des malades, à la violence des douleurs & de la fièvre; la diète sera proportionnée à la qualité & à la durée de ces mêmes accidens; on ne leur per-

mettra aucun aliment solide jusques à ce qu'ils soient calmés & la suppuration bien établie. Pour concourir aux mêmes fins, on environnera la plaie de compresses trempées dans la décoction (N<sup>o</sup>. 11), ou du cataplasme (N<sup>o</sup>. 36); ce qu'on continuera jusques à ce que l'inflammation ait cessé, ou qu'elle ait pour le moins beaucoup diminué.

Si malgré les saignées, l'application des fomentations & des cataplasmes indiqués, malgré la diète & l'abondante boisson d'une des prisanes du (N<sup>o</sup> 21), l'inflammation augmentoit & faisoit craindre la gangrène, ce qu'on connoîtroit au changement de couleur de la peau, qui de rouge deviendroit livide, avec des cloches ou des ampoules sur sa superficie, il faudroit alors substituer au digestif (N<sup>o</sup>. 45) celui du (N<sup>o</sup>. 46), faire des fomentations sur tous les environs de la plaie avec la dé-

coction du (N<sup>o</sup>. 44), & donner aux blessés de quatre en quatre heures une prise du remede ( N<sup>o</sup>. 28 ); ce qu'on continueroit jusques à ce que la plaie fût en meilleur état & la suppuration bien établie.

Toutes les vertus qu'on attribue à une infinité de baumes, d'onguens & d'emplâtres pour la guérison des plaies, ne sont qu'illusion & pure charlatanerie : toutes ces différentes compositions n'ont pas plus d'efficace que les remedes que j'ai indiqué ; leur plus grande vertu, je pense, consiste dans le profit qu'en retirent ceux qui les débitent, en les donnant comme des secrets, ou dans la crédulité des ignorans qui croyent qu'un remede a la vertu de guérir toute sorte de plaie, parce qu'en s'en servant ils en ont guéri deux ou trois qui leur paroissoient d'une grande conséquence, & qui cependant étoient fort légères, & auroient été guéries par l'application du premier on-

guent ou du premier emplâtre qui tombe sous la main : la réunion des plaies , la régénération des chairs & la formation de la cicatrice sont l'ouvrage de la seule nature , & non l'effet de l'application de tel ou tel onguent ; si l'art l'aide quelquefois , ce n'est qu'en levant les obstacles qui s'y opposent : quand , par exemple , il se trouve quelque corps étranger dans une plaie , on doit faire tout son possible pour le retirer ; sans cela on ne doit point attendre de guérison , quand même on employeroit les baumes & les onguens les plus précieux & les plus spécifiques. C'est encore une erreur de croire qu'il y a des remèdes particuliers capables de les attirer au dehors ; on doit , comme je l'ai dit , faire tous ses efforts pour les ôter , avec les mains ou avec les instrumens. Il arrive cependant quelquefois qu'on ne peut en venir à bout : alors s'ils sont d'une certaine nature

à ne pas pouvoir piquer, comme les bales de mousquet & autres corps ronds, & qu'ils soient placés dans certains endroits où ils ne puissent pas gêner les fonctions, on doit en abandonner la sortie à la seule nature; souvent même ils restent dans les chairs, sans causer la moindre incommodité, & la plaie ne guérit pas moins; mais plus ordinairement ils sont poussés au dehors & entraînés par la suppuration, pourvu toutefois qu'on ait eu l'attention d'agrandir l'ouverture extérieure de la plaie, & d'empêcher qu'elle ne se ferme, avant que son fond soit garni de bonnes chairs.

Les Marins sont dans l'usage d'appliquer sur les plaies qui suppurent, d'eau-de-vie, de tafia & d'autres liqueurs spiritueuses. Cette coutume est très-dangereuse; car l'application de ces liqueurs dessèche les fibres, augmente l'inflammation, & empêche la suppuration, sans laquelle la régénération des

chairs & la cicatrice ne peuvent se faire : elle n'est bonne tout au plus que dans le premier tems d'une plaie, c'est-à-dire, tandis qu'elle est encore sanglante, & seulement dans le cas où il n'y a qu'une simple division sans déperdition de substance. Or je crois avoir démontré qu'il n'est alors besoin d'aucun remede, la nature se suffisant à elle-même pour opérer la réunion, pourvu qu'on en rapproche les bords : d'où je conclus que les applications spiritueuses sont au moins inutiles & à pure perte, quand il n'y a qu'une simple division.

### *Des Ulceres.*

Les ulceres sont des solutions de continuité, c'est à-dire, des plaies avec déperdition de substance, & écoulement de pus entretenu par un vice local, ou par quelque autre vice particulier du sang : on ne peut espérer de gué-

rir ces derniers , à moins qu'on ne travaille en même-tems à détruire les différens vices qui les entretiennent par les spécifiques qui leur sont propres ; s'ils dépendent d'un virus vérolique ou scorbutique, on n'a qu'à consulter les deux Chapitres qui traitent particulièrement de ces maladies.

Ceux qui ne sont entretenus que par un vice local , sont quelquefois la suite d'une plaie , d'une tumeur ou d'une contusion mal pansées ; ces accidens arrivent fréquemment aux Marins , qui ont la plûpart les jambes couvertes d'ulceres provenant de pareille cause : voici en conséquence la méthode avec laquelle on doit les traiter , si l'on veut les guérir promptement.

Si les bords de ces ulceres sont durs & secs , si le pus qui en découle est séreux , âcre & fétide , enfin s'il occasionne des boutons , une inflammation & de nouvelles ulcérations sur les parties voisines  
qui

qui en sont abreuvées, on les pan-  
fera avec un plumaceau garni du  
digestif (N<sup>o</sup>. 45), par-dessus lequel  
on mettra l'emplâtre du (N<sup>o</sup>. 57);  
on couvrira le tout d'une com-  
presse trempée dans la décoction  
(N<sup>o</sup>. 11), à laquelle on ajou-  
tera un peu de vinaigre ou d'eau-  
de-vie. Ce pansément continué  
pendant quelques jours, & renou-  
vellé soir & matin, diminuera  
l'inflammation, & ramollira les  
bords de l'ulcere; dès qu'on s'ap-  
percevra d'un pareil changement,  
ou substituera au digestif l'onguent  
du (N<sup>o</sup>. 57), qui est admirable  
pour détruire, consumer les mau-  
vaises chairs, fondre les callosités  
& changer les mauvaises qualités  
du pus en une meilleure: par le  
moyen de cet onguent le fond de  
l'ulcere se déterge bientôt; les  
chairs, de livides & mollasses qu'elles  
étoient, deviennent fermes, ver-  
meilles & grainues; on les voit  
croître insensiblement: alors on

doit abandonner l'usage de l'onguent, pour se servir pendant quelques jours du baume (N<sup>o</sup>. 48), qu'on continuera jusques à ce que les bords de l'ulcere commencent à s'allonger & la cicatrice à se former. Dans cet état on ne pansera plus si fréquemment, & on n'employera pour le reste des pansemens que la charpie seule couverte de l'emplâtre (N<sup>o</sup>. 47) jusques à guérison.

Il n'est point d'ulcere, quelque invetére qu'il soit, qui résiste à un pareil traitement : on peut & on doit même aider l'action des topiques par un régime humectant, & par une abondante boisson de quelque liqueur rafraîchissante, ou des ptisanes de (N<sup>o</sup>. 21), & sur-tout par la situation. Je dis par la situation, car on ne peut se flatter de guérir promptement les ulceres des jambes, à moins que ceux qui en sont attaqués, ne gardent le repos

pendant tout le tems du traitement.

C'est au manque de cette précaution que l'on doit attribuer la longueur des maux de jambes , qui sont si fréquens parmi les Marins , & qui durent quelquefois des années entières , & même toute leur vie : il est vrai que les alimens salés dont ils se nourrissent , la mauvaise eau qu'ils boivent & l'air salin qu'ils respirent , peuvent rendre ces ulceres plus opiniâtres ; mais on parviendra sûrement à les guérir , si on les traite selon la méthode que j'ai indiqué.



## CHAPITRE II.

*Des Contusions, des Meurtrissures,  
des Fractures & des Dislocations  
en général.*

**L**ES contusions ou meurtrissures sont la suite de quelque coup ou de quelque chute ; elles sont plus ou moins considérables , en raison du plus ou moins de violence de la cause qui les a occasionnées : dans toute sorte de meurtrissure , ou les vaisseaux de la partie meurtrie sont divisés , alors le sang s'épanche dans le voisinage de la blessure , ou ils ne le font pas , & alors le sang ne s'extravase point ; mais les vaisseaux restent affoiblis par la violence du coup. Si le sang meurtri ou extravasé ne se résout pas par la force de la nature ou des remèdes , & que les vaisseaux ne reprennent pas leur ressort , il peut

survenir à la meurtrissure, quand elle est considérable, inflammation, abcès, & quelquefois même la gangrène.

Les contusions sont plus ou moins dangereuses, selon la violence du coup ou de la chute, & la qualité des parties qui sont blessées: celles des tendons, des nerfs & des gros vaisseaux, occasionnent des accidens graves, si les parties intérieures ont été contuses, qu'il y ait épanchement de sang dans quelque capacité, comme le crâne, la poitrine & le bas-ventre; elles sont suivies quelquefois de suppuration, & d'autres fois elles causent une mort subite, comme il arrive aux personnes qui font quelque chute d'un endroit fort élevé, ou qui ont reçu des coups violens sur la tête ou sur la poitrine, sans qu'il paroisse aucun mal extérieurement.

Pour guérir les meurtrissures légères, il suffit de les couvrir d'une

DES CONTUSIONS

222 DES CONTUSIONS  
compresse trempée dans la liqueur  
vegeto-minérale (N<sup>o</sup>. 35), à la-  
quelle on mêlera une troisième  
partie d'eau-de-vie. Ce remède  
continué résout le sang meurtri,  
coagulé, & le détermine à ren-  
trer dans ses vaisseaux : on con-  
noît que cela se fait, en ce que  
la tumeur qu'il occasionnoit, dimi-  
nue de jour en jour, & change  
de couleur; de noire qu'elle étoit  
dans le commencement, elle de-  
vient brune, ensuite jaune, & à  
mesure qu'elle disparoit, la peau  
reprend peu-à-peu sa couleur na-  
turelle, les fibres leur force &  
leur ressort. La fomentation du  
( N<sup>o</sup>. 60 ) & le cataplasme du  
( N<sup>o</sup>. 59 ) produisent le même  
effet que la liqueur vegeto-miné-  
rale du ( N<sup>o</sup>. 35 ) : on peut sub-  
stituer ces remèdes les uns aux  
autres; mais la fomentation du  
( N<sup>o</sup>. 60 ) ne doit être employée  
que quand le sang commence à  
se résoudre.

Les liqueurs spiritueuses, comme l'eau-de-vie pure, l'esprit de vin, le tafia, l'eau vulnéraire, l'eau de la Reine d'Hongrie, & beaucoup d'autres que les Marins employent journellement & sans attention pour toute sorte de contusion, ne produisent pas toujours l'effet désiré, & sont souvent nuisibles, sur-tout si on les applique dans le commencement : elles épaississent le sang meurtri, font transpirer les parties les plus subtiles, les déterminent à passer dans l'interstice des muscles, ou les font figer dans les vaisseaux meurtris ; d'où s'ensuivent divers accidens qui ne sont pas moins graves & dangereux, pour n'arriver que plusieurs jours après : ainsi il est plus sûr & plus prudent de ne les point employer. Les emplâtres de térébenthine, & autres composés avec les huiles, les graisses, les résines, sont aussi très-dangereux : on a vu fort souvent qu'une contusion

légère, & qui auroit été guérie en peu de tems, si on avoit abandonné la cure à la seule nature, est devenue fâcheuse & a dégénéré en gangrène par l'usage de pareils emplâtres.

On ne doit non plus jamais ouvrir les tumeurs formées par un sang meurtri & coagulé, à moins que quelque raison pressante n'y oblige : quelque grosses que soient ces tumeurs, elles se dissipent peu-à-peu par l'usage des remèdes prescrits ; en faisant autrement, on occasionne souvent des ulcères dangereux.

Si un Matelot, un Mouffe ont fait une chute du haut d'un mât, d'une vergue ou d'une antenne, on doit les transporter tout de suite sur un matelas, & les tenir bien chaudement ; il ne faut pas, en cas qu'ils ayent perdu connoissance, les remuer ou les secouer fortement pour leur rappeler le sentiment ; on ne doit pas non

plus leur faire avaler du vin ou de liqueur pour ranimer leurs forces : tous ces prétendus secours sont préjudiciables ; il convient de les laisser en repos , & de les faire saigner tout de suite , si on en a la commodité. On fera écorcher après un mouton , une brebis , un bouc , & on les enveloppera dans une de ces peaux encore chaudes ; ce qui est fort usité parmi les Marins , & n'est pas à négliger. Si les contusions sont sur la tête , on appliquera sur cette partie qu'on aura auparavant rasée , la fomentation du ( N<sup>o</sup>. 60 ) le plus chaudement qu'il sera possible ; ce qu'on continuera , selon le plus ou le moins de soulagement que ce remede procurera aux blessés. S'il y a fracture au crâne , épanchement sur le cerveau , compression ou commotion de cette partie , ce que le Chirurgien connoitra par les signes qui caractérisent ces divers accidens , c'est à lui à faire les inci-

226 DES CONTUSIONS  
sions & les opérations qu'il trou-  
vera nécessaires, & sur lesquelles  
je ne m'étends pas, pour ne pas for-  
tir de mon sujet.

Si la chute a occasionné quel-  
que fracture ou quelque disloca-  
tion aux bras, aux jambes, ou à  
d'autres parties, le Chirurgien rap-  
prochera de même les pièces frac-  
turées, ou remettra les os dans leur  
place naturelle, & les maintien-  
dra par les bandages & les liens  
convenables.

Il y a cependant des fractures &  
des luxations qui sont si visibles, &  
si faciles à remettre ou à réduire,  
qu'un Marin qui aura tant soit peu  
de jugement, pourra le faire, au  
défaut d'un Chirurgien. La crépi-  
tation ou le bruit que font les ex-  
trémités des os rompus, quand on  
les remue doucement, & qu'on les  
fait glisser les uns contre les autres,  
est le signe le plus certain de la  
fracture : il faut alors, tandis  
qu'une personne empoigne & tire

à lui l'extrémité du membre fracturé, & qu'une autre tire l'autre extrémité dans un sens contraire; il faut, dis-je, qu'une troisième qui sera la plus intelligente, empoigne avec les deux mains jointes la partie dans l'endroit où l'os est rompu, pousse, comprime, rapproche & égalise les deux bouts de l'os l'un contre l'autre.

Le succès d'une pareille opération sera certain, si le membre qui étoit rompu devient égal en longueur à celui qui est sain, s'il ne reste point d'inégalité dans l'endroit fracturé, & sur-tout si la douleur que ressentait le blessé, cesse ou diminue tout de suite considérablement. Pour maintenir les os en situation, il faut 1<sup>o</sup>. appliquer une compresse circulaire trempée dans un mélange d'eau-de-vie, de blanc d'œuf, d'eau commune & de vinaigre, & par-dessus cette compresse une bande assez longue dont on fera des circonvolutions

autour de la partie, en commençant par deux ou trois tours de bande sur la fracture même; on appliquera une seconde bande de la même façon, & puis une troisième, qui servira à égaliser la partie, en mettant par-dessous de petites compresses dans les endroits qui paroîtront l'exiger: on entourera ensuite la partie avec trois ou quatre attelles, qui sont de petits morceaux de bois mince, plus larges que longs, de fer blanc ou de carton; on les assujettira avec trois rubans de fil, dont l'un sera placé au milieu, & les deux autres aux extrémités des attelles. Si la fracture est au bras ou à l'avant-bras, on fera une gouttière de carton ou de fer blanc en forme de tuile, sur laquelle on reposera le membre, & qui servira à maintenir le reste de l'appareil; on pliera l'avant-bras, & on le soutiendra par le moyen d'un mouchoir ou d'une serviette pliée en triangle & mise en guise d'écharpe.

Si la fracture est à la cuisse ou à la jambe, on mettra les parties dans une situation horisontale, & on l'empêchera de vaciller d'une part ou d'autre par le moyen d'une goutiere semblable à celle du bras, ou par des fanons qui sont deux morceaux de bois ronds pliés, un de chaque côté, aux extrémités d'une serviette, & assujettis avec du fil, avec lesquels on forme une espece de goutiere. Je crois en avoir assez dit au sujet des fractures pour ceux qui ne sont pas de l'Art; les Chirurgiens trouveront cette matiere traitée plus au long dans les Maladies des Os de Mr. Petit.

Pour ce qui est des dislocations, il s'en trouve aussi qui sont fort faciles à remettre: on les connoît en général par la difficulté qu'on a de faire exécuter aux membres disloqués leurs différens mouvemens, par la difformité de la partie sur laquelle il paroît une élé-

vation dans l'endroit où se trouve la tête de l'os, tandis qu'on voit un enfoncement dans celui où elle devoit être naturellement; ce qui se reconnoît encore mieux en comparant le membre sain avec celui qui est blessé: bien plus, le membre disloqué est toujours plus court ou plus long que celui qui est sain.

Pour réduire un os luxé & le remettre en sa place, il faut, de même que pour les fractures, trois personnes, dont une tirera le membre à elle, en l'empoignant par l'extrémité opposée à la dislocation; la seconde empoignera avec les deux mains la partie la plus voisine de l'endroit disloqué, & tirera dans un sens opposé; enfin la troisième empoignant l'os dans l'endroit disloqué, le conduira en sa place. On est sûr d'avoir réussi, si le malade se trouve soulagé dans le moment même que l'opération est faite; si le membre recouvre sa

figure & sa rectitude ordinaire ; si l'on a entendu un certain bruit ou claquement qui annonce que l'os est entré dans sa place ; enfin si le membre est en état d'exécuter ses divers mouvemens. Pour maintenir l'os qui avoit été luxé dans sa place, on entourera l'articulation d'une compresse circulaire trempée dans le vin chaud, ou l'eau-de-vie mêlée avec partie égale d'eau tiède, & on l'assujettira avec plusieurs tours de bande.

Il y a des dislocations qui sont difficiles à connoître, & encore plus à remettre : il faut alors, en attendant qu'on puisse se procurer un Chirurgien, appliquer sur la partie luxée des cataplasmes & des fomentations avec les plantes du ( N<sup>o</sup>. 11 ) ou de leur décoction, pour empêcher le progrès de l'inflammation & l'épaississement de la synovie.

Les remèdes internes que les Marins employent ordinairement

pour les contusions, les meurtrissures, les fractures même & les dislocations, sont la térébenthine prise dans un œuf, la mumie, les baumes du Perou, de la Mecque, & autres semblables; tous ces remèdes sont nuisibles, & occasionnent souvent la fièvre. Si la térébenthine a paru quelquefois produire de bons effets, c'est qu'elle a purgé les malades qui en avoient pris.

Je ne dois pas passer sous silence les entorses & les foulures, qui sont des accidens fort communs parmi les gens de mer; on les doit traiter de la même façon que les contusions & les meurtrissures: il faut bien se garder de froter rudement, de tirer ces parties qui sont fort douloureuses, sous prétexte qu'il y a des tendons chevauchés, comme quelques ignorans le prétendent, des aiguilles rompues ou sorties de leur place; les frotemens & les tiraillemens violens attirent souvent sur ces parties une inflam-

mation considérable, & qui a quelquefois des suites fâcheuses. On doit donc traiter les entorses & les foulures, quelque considérables qu'elles soient, comme les contusions, & employer pour leur guérison les mêmes remèdes, & surtout tenir la partie dans un parfait repos jusques à ce que les douleurs soient calmées.

---

### CHAPITRE III.

*Des Clous, des Furoncles & des Abscès  
phlegmoneux.*

**L**ES clous ou furoncles que nous connoissons en Provence sous le nom générique de *flairons*, sont de petites tumeurs qui s'élevont en pointe, avec chaleur, rougeur & douleur; ceux qui sont situés sur les parties tendineuses, ou au voisinage des articulations, sont encore plus douloureux. Comme tout le monde connoît ces tu-

meurs , je crois qu'il n'est pas nécessaire d'en donner une description plus ample : elles sont occasionnées chez les Marins par la malpropreté, les alimens salés dont ils se nourrissent , & l'air salin qu'ils respirent continuellement.

Quelquefois les furoncles viennent seuls ; d'autres fois il s'en rencontre plusieurs à la fois sur la même partie , ou en différens endroits du corps ; quelquefois aussi ils se succèdent les uns aux autres. Si ces tumeurs sont considérables, & qu'elles attaquent les environs des articulations, elles causent des douleurs très-vives , & très-souvent la fièvre ; elles empêchent même de dormir.

Pour guérir les furoncles, & surtout ceux qui sont considérables, il faut en premier lieu que les malades observent un certain régime, qu'ils boivent abondamment d'une des ptisanes du ( N<sup>o</sup>. 21 ) ; ils prendront en outre chaque jour

deux lavemens avec la décoction (N<sup>o</sup>. 11) : on ne doit pas négliger la saignée, si la douleur & l'inflammation sont considérables ; on la réitérera même, selon la violence de ces accidens : on appliquera en même-tems sur les furoncles le cataplasme du (N<sup>o</sup>. 36) pendant quelques jours, & ensuite l'emplâtre du (N<sup>o</sup>. 47), par-dessous lequel on mettra un petit plumaceau de charpie fine, couvert de l'onguent (N<sup>o</sup>. 56), jusques à ce qu'ils ayent percé. On en voit alors sortir quelques gouttes d'une sérosité roussâtre, & l'on apperçoit au centre de la tumeur quelque chose qui ressemble à du pus épais si, ou à de la chair pourrie, qu'on appelle le bourbillon : pour en hâter la sortie, on appliquera sur l'ouverture du furoncle un plumaceau garni du digestif (N<sup>o</sup>. 45) avec l'emplâtre (N<sup>o</sup>. 47) par-dessus. Dès que le bourbillon est sorti, le pus qui auparavant étoit abon-

dant & séreux, s'épaissit & sort en moindre quantité; c'est alors que les bords du furoncle s'affaissent, & que l'ulcère se cicatrise par le moyen du seul emplâtre (N<sup>o</sup>. 47).

Les furoncles bénins, ou qui ne sont pas situés sur les parties tendineuses ni aux environs des articulations, se guérissent facilement avec le seul emplâtre du (N<sup>o</sup>. 47).

Les tumeurs inflammatoires & phlegmoneuses sont à-peu-près du même caractère que les furoncles, mais elles occupent une plus grande étendue qu'eux, sont moins douloureuses, & ne viennent pas si facilement en suppuration; c'est pourquoi dans les commencemens il faut tâcher de les résoudre par l'application du cataplasme (N<sup>o</sup>. 36), par la saignée réitérée, les lavemens, la diète, & l'abondante boisson d'une des ptisanes (N<sup>o</sup>. 21). Si malgré ces secours on voit qu'elles augmentent & qu'elles pren-

nent la voie de la suppuration, on facilitera la formation du pus, en substituant au cataplasme ci-dessus celui du (N<sup>o</sup>. 37), & même celui du (N<sup>o</sup>. 38), qu'on continuera jusques à ce que la tumeur ait percé d'elle-même; & en cas qu'elle tardât trop à le faire, & qu'on eût un Chirurgien pour l'ouvrir, il le feroit avec une lancette: le pus étant sorti, on pansera la petite plaie avec le seul emplâtre (N<sup>o</sup>. 47) jusques à guérison.

---

#### CHAPITRE IV.

##### *De la Brulure.*

**L**ES Marins sont exposés aux brulures par la poix, le suif, la résine & autres ingrédiens qu'ils font fondre pour enduire leurs Bâtimens, & le plus souvent par la poudre à Canon.

Si la brulure est légère, & qu'il

ne se soit point formé sur la partie brulée des cloches ou ampoules, il suffit d'y appliquer une compresse trempée dans l'eau vegeto-minérale (N<sup>o</sup>. 35), & d'en renouveler l'application à mesure qu'elle se dessèche; ce qui diminue & calme la douleur en peu de tems. Si la brulure est plus considérable, & qu'il se soit formé des ampoules, après les avoir coupées & enlevées, on les couvrira du liniment (N<sup>o</sup>. 58), duquel on étendra une couche avec la barbe d'une plume. Ce remede calme tout de suite la douleur, comme par miracle: dès que cette premiere couche commence à se dessécher par la chaleur de la partie, la douleur se renouvelle, il faut alors en appliquer une autre couche; ce qu'on continuera jusques à guérison.

On ne doit mettre sur les parties brulées aucune compresse ni aucune espece de linge, après avoir appliqué le liniment; ils em-

pêcheroient les bons effets du remede : on se contentera de couvrir la brulure avec un linge ou un drap soutenu par un cercle de bois , pour la garantir en été des mouches, & en hiver du froid.

A chaque fois qu'on applique une nouvelle couche , celle qu'on avoit mise auparavant se dessèche & forme une croûte : cette croûte s'épaissit & augmente chaque jour, à mesure que la brulure se guérit ; enfin elle tombe par écailles , sans laisser la moindre cicatrice. Ce remede par conséquent est très-souverain , & doit être employé particulièrement pour les brulures du visage , & celles des autres parties où il convient d'éviter la difformité des cicatrices.

Quoique ce liniment ne soit pas de mon invention , & qu'on en trouve la composition dans plusieurs Livres , je l'ai éprouvé assez souvent , pour en garantir les bons effets , dans les cas pour lesquels

je l'indique. On ne doit pas en faire beaucoup à la fois, parce qu'il s'épaissit à mesure qu'il reste quelque tems exposé à l'air : je pense même que pour éviter cet inconvénient, il conviendrait de n'en faire que la quantité nécessaire pour chaque pansement.

Si la brulure avoit été négligée, qu'il y eût déjà une suppuration établie, ou qu'on l'eût pansée avec quelqu'autre onguent, je doute que le liniment que je prescris eût le même succès : il ne convient pas non plus, lorsque la brulure est profonde, qu'elle est accompagnée d'escarres ou de croûtes considérables, comme celle qui a été faite par la poudre à Canon, &c.

Comme les brulures de cette dernière espece sont ordinairement accompagnées de tension, de gonflement & d'inflammation, on tachera de calmer ces accidens par les saignées plus ou moins réitérées,

térées, & par l'application continuée de la décoction émolliente (N°. 11), dont on imbibera des compresses qui serviront à entourer la brulure & à ramollir les escarres. On les détachera ensuite avec la pointe des ciseaux, si elles sont profondes; & si elles sont superficielles, elles se détacheront d'elles-mêmes par l'application d'un cerat fait avec trois parties d'huile, dans lequel on fera fondre une partie de cire jaune ou blanche: on étendra sur la brulure une couche de ce cerat appliqué sur du papier brouillard jusques à guérison.

Souvent, quand les escarres sont profondes, on trouve, après les avoir détachées, une suppuration déjà établie, & qui s'est étendue dans l'interstice des muscles, après en avoir détruit tout le tissu cellulaire; il faut alors panser avec le digestif du (N° 46), jusques à ce que les lambeaux de peau

& de chair pourries commencent à se détacher, ensuite avec l'onguent du ( N<sup>o</sup>. 55 ), jusques à ce que la plaie soit détergée & que les chairs commencent à croître : on peut même continuer l'usage du même onguent, jusques à ce que la cicatrice commence à se former; alors on ne se servira que de la charpie seule avec l'emplâtre ( N<sup>o</sup>. 47 ) par-dessus jusques à guérison.

---

## CHAPITRE V.

### *Des Hernies ou Descentes.*

**L**es Marins sont si fort sujets aux hernies ou descentes, qu'il y en a fort peu qui soient parvenus jusques à un certain âge sans être atteints de cette incommodité. Le travail forcé & les pesans fardeaux qu'ils sont obligés de soulever, sont la cause la plus ordinaire de cette maladie. Les

bornes que je me suis prescrites , ne me permettent pas d'entrer dans le detail de toutes les especes de hernies , qui different entr'elles , autant par les différentes parties contenues dans le bas-ventre qui les forment , que par rapport aux divers endroits où elles sont situées. Je me contenterai de faire connoître celle qui survient ordinairement aux aines , & qu'on appelle hernie inguinale ou hernie incomplète , & cette même hernie , lorsqu'elle descend jusques dans les bourses , & qu'on appelle pour cette raison hernie complète ou bubonocelle , parce que les Marins sont fort sujets à l'une & à l'autre.

On doit observer de ne point prendre une hernie inguinale pour une tumeur inflammatoire , ou pour un bubon vénérien , qui surviennent ordinairement dans cette partie : une pareille méprise seroit dangereuse ; & si quelque Chirurgien naviguant , ou tout autre

Marin, venoit à faire l'ouverture d'une pareille tumeur, sous prétexte que sa mollesse indique une collection de pus, il en verroit sortir les excremens au lieu du pus, & le malade seroit dans un grand danger de mort. Pour éviter une pareille méprise, les Marins feront attention à ce qui suit. 1°. Ils observeront que la hernie se forme tout-à-coup, qu'elle est molle & point du tout douloureuse au tact, à moins qu'elle ne soit accompagnée d'étranglement & d'inflammation; ce qu'on connoîtroit par les autres symptomes particuliers qui accompagnent les hernies avec étranglement, & qui seront détaillés plus bas. 2°. La hernie rentre facilement & disparaît même tout-à-fait, lorsque le malade a resté un certain tems couché sur le dos, sur-tout s'il a l'attention de tenir les cuisses écartées, les genoux pliés, & la tête plus basse que son corps: les tu-

meurs inflammatoires & les bubons vénériens au contraire se forment peu-à-peu, sont douloureux au toucher, durs, & ne rentrent jamais, quelque situation que le malade prenne.

Les descentes ne sont point des maladies dangereuses par elles-mêmes, mais elle peuvent le devenir par mille accidens imprévus. Les plus à craindre sont l'étranglement & l'inflammation, ils sont même souvent mortels; les Marins les préviendront en portant de bonne heure un bandage ou brayer, & en le gardant pendant toute leur vie. Il conviendrait même que ces bandages fussent faits & appliqués par des Chirurgiens entendus dans ces sortes de maladies, & qui eussent pris la mesure sur la partie: ceux qui se servent indifféremment du premier qui leur tombe sous la main, risquent de ne pas en retirer tout le fruit qu'ils en devoient atten-

dre , & il leur devient pour le moins inutile , s'il n'est pas nuisible. Néanmoins comme on n'a pas toujours un Chirurgien pour le faire , en prendre la mesure & l'appliquer, quand il est nécessaire, les Capitaines des Bâtimens devroient en avoir une certaine provision fabriqués par les plus habiles Maîtres , afin qu'ils pussent dans le besoin choisir ceux qui seront les plus convenables.

Il arrive souvent que pour avoir négligé de porter de bonne heure un bandage , la hernie descend dans les bourses , augmente de volume & y contracte des adhérences , de sorte qu'on ne peut plus la faire rentrer dans le ventre : dans ce cas le bandage devient inutile , & celui qui a une pareille hernie est condamné à la porter toute sa vie ; néanmoins pour le soulager , empêcher la tumeur d'augmenter de volume , & pour éviter en même-tems le ti-

raillement & la douleur qu'elle pourroit occasionner par sa pesanteur, on lui préparera une autre espece de bandage, qu'on appelle suspensoir, acccommodé au volume de la hernie.

L'accident le plus dangereux dont les hernies soient susceptibles, est, comme je l'ai dit, l'étranglement : cet étranglement est occasionné par l'augmentation de volume de la tumeur, laquelle augmentation reconnoît ordinairement pour cause une certaine quantité d'excrémens endurcis & accumulés dans la partie du boyau qui est dans l'aine ou dans les bourses, & qui ne peuvent plus rentrer dans le ventre; ce qui arrive souvent après quelque débauche qu'aura fait le malade, en suite de quelque coup qu'il aura reçu sur la hernie, de quelque chute ou de quelque effort violent qu'il aura fait. L'étranglement est encore occasionné plusieurs fois par une certaine

quantité de vent renfermé dans la partie du boyau qui forme la hernie, & gêné par les excréments endurcis. Quelle que soit la cause de cet étranglement, si les matieres ne prennent pas bientôt leur cours ordinaire en rentrant dans le ventre, le malade a tout à craindre, parce que l'intestin acquiert d'un moment à l'autre plus de volume, se trouve davantage comprimé & étranglé par les anneaux; d'où s'ensuit l'interception de la communication entre l'estomac & le fondement, des douleurs affreuses, des vomissemens presque continuels, même des matieres stercorales, l'inflammation, la fièvre, la gangrène, le hoquet, le délire, les sueurs froides, & la mort enfin qui termine tous ces maux, si on ne la prévient par l'opération, qui n'est pas elle-même sans danger.

Pour remédier à l'étranglement, il faut tacher de faire rentrer la

hernie, si elle n'est pas adhérente; & si elle l'est, il suffit de diminuer l'inflammation des anneaux, & de ramollir les excréments endurcis, pour qu'ils puissent prendre leur route ordinaire: dans l'un ou l'autre cas, on fera placer le malade commodément, c'est-à-dire, la tête basse, les fesses relevées, les cuisses écartées & les talons près des fesses; alors on maniera doucement la tumeur, en l'empoignant avec les deux mains, dont l'une sera placée au dessus & l'autre au fond, ou à la partie la plus basse de la hernie, & servira à la pousser de dehors en dedans, c'est-à-dire, des cuisses vers le nombril, sans pourtant la trop presser, de peur de la meurtrir.

Si par cette manœuvre on ne peut réussir à réduire la hernie, ou à faire rentrer une partie des matieres, il faut faire au malade une saignée copieuse, & la pousser

même jusques à défaillance, si l'on conjecture qu'il tombe facilement en syncope, & profiter de cet instant pour manier la tumeur, qui rentre alors fort facilement dans certains sujets & presque d'elle-même, quoiqu'on l'ait tenté inutilement avant la saignée : dans d'autres, on ne réussit pas aussi facilement ; alors certains Praticiens tachent de faire cette réduction du boyau, en suspendant le malade la tête en bas & les pieds en l'air. Si l'on n'est pas plus heureux dans cette nouvelle tentative, il faut tout de suite appliquer sur la hernie une éponge ou une compresse fort épaisse trempée dans l'eau vegeto-minérale froide du (N<sup>o</sup>. 35), & réitérer cette application, dès que l'on comprend que l'eau commence à s'échauffer.

Ce remede produit ordinairement de bons effets, selon les observations de Monsieur Goulard, fameux Chirurgien de Montpellier :

je l'ai éprouvé moi-même plusieurs fois avec le plus grand succès. Il faut donc employer les fomentations froides pendant le premier & le second jour, & si l'on voit qu'elles sont insuffisantes, avoir recours aux fomentations émollientes ( N<sup>o</sup>. 11 ), ou aux cataplasmes de même qualité, tel que celui du ( N<sup>o</sup>. 37 ), qu'on renouvellera de quatre en quatre heures; mais si par tous ces moyens on ne peut parvenir à diminuer l'inflammation & l'étranglement, & à faire rentrer la hernie par les nouvelles tentatives qu'on fera avec les mains, la gangrène s'empare bientôt de la partie & la mort s'ensuit; ce qu'on ne peut prévenir qu'en faisant de bonne heure l'opération, & avant que la gangrène se soit manifestée.

Il est arrivé cependant quelquefois, mais fort rarement, que certains malades n'ayant pas voulu se soumettre à l'opération dans le

tems qu'elle étoit encore praticable, la gangrène s'est emparée de la partie, l'a faite tomber en pourriture, & qu'ensuite s'étant fixée, il s'étoit formé, après la chute des escarres gangréneux, un anus artificiel dans cet endroit par où ils rendoient leurs excréments. Il y en a même qui ont été guéris de cette incommodité avec le tems; mais de pareils exemples sont très-rares, & ceux qui refusent l'opération, ou la diffèrent sur un fondement aussi léger, ont tout à craindre & peu à espérer, car le moindre retardement peut leur causer la mort.



## CHAPITRE VI.

*De la Morsure des Animaux venimeux.*

**L**es Marins sont exposés à être mordus par des serpens & autres animaux venimeux, dans les divers Pays où ils abordent. Pour traiter ces morsures, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de leur indiquer la méthode de *Kaempfer*. Ce fameux Voyageur assure l'avoir toujours employée avec succès dans ses différens voyages en Amérique & aux Indes, où les animaux venimeux se trouvent en grande quantité, & où leurs morsures sont extrêmement dangereuses.

Cette méthode consiste à faire tout de suite au dessus de la partie mordue, une ligature un peu serrée, pour empêcher le venin de se porter plus haut; on scarifiera ensuite avec une lancette la

plaie, pour la faire dégorger de tout le sang qu'elle contient; enfin on la remplira de bonne thériaque, & on la couvrira d'un linge qui en soit chargé, en guise d'emplâtre. Il est encore essentiel de faire avaler à ceux qui ont été mordus, deux dragmes de thériaque détrempee dans du bon vin rouge ou blanc le matin à jeun, & autant le soir avant qu'ils entrent au lit; ce qu'on continuera pendant sept à huit jours. Ce remède procure ordinairement une sueur salutaire qui fait transpirer au dehors le peu de venin qui peut s'être insinué dans le sang, & empêche par ce moyen les mauvaises suites de la morsure.

Cette méthode, comme l'on voit, est moins cruelle que les cautérisations avec un fer rouge, ou les brulures avec l'huile bouillante, qu'on employe ordinairement pour ces sortes de morsures: l'autorité de Monsieur Kaempfer doit ser-

DES ANIMAUX VENIMEUX. 255  
vir de garant pour la réussite ; &  
certes on ne peut en avoir de  
meilleur.

---

## CHAPITRE VII.

### *De la Galle.*

**L**A galle est une maladie qui  
est connue d'un chacun : on  
en distingue de deux especes, la  
galle seche & la galle humide ;  
la premiere qu'on appelle aussi  
galle canine, ou galle des chiens,  
à cause que ces animaux y sont  
fort sujets, se reconnoît à une in-  
finité de petits boutons, dont le  
plus grand nombre paroît être  
logé sous la peau. Les boutons de  
la seconde espece sont plus gros,  
& remplis d'humidité ; ils forment  
dans l'intervalle qu'ils laissent en-  
tre'eux, des gersures, des cre-  
vasses qui suppurent, & quelque-  
fois même des ulceres crouteux.  
Il faut observer que les boutons

de la galle qui se trouvent en grande quantité aux articulations de la main & des doigts chez tous les galleux en général, se trouvent ordinairement en fort petite quantité chez les Marins, à cause de l'eau salée dont ils se lavent souvent les mains; ainsi il faut prendre garde que l'absence de ce signe ne fasse pas méconnoître cette maladie.

La galle, qui a son signe dans le tissu cellulaire de la peau, n'est pas ordinairement une maladie fort dangereuse; mais elle cause à ceux qui en sont attaqués, un prurit & une démangeaison insupportable, sur-tout quand ils sont au lit ou ressentent la chaleur: elle est occasionnée par l'âcreté du sang, la malpropreté & une transpiration arrêtée. Il n'est donc pas surprenant que les Marins qui ne se nourrissent que d'alimens salés, qui respirent continuellement un air salin, qui éprouvent toutes

les vicissitudes de l'air, & qui n'ont pas tous les moyens & toutes les commodités nécessaires pour se tenir propres, y soient si sujets.

La galle est contagieuse & se multiplie aisément parmi les Equipages des Vaisseaux qui sont logés à l'étroit, & couchent, pour ainsi dire, pêle-mêle : ainsi on doit de bonne heure traiter ceux qui en sont les premiers atteints, pour éviter qu'elle ne se communique à tous les autres.

Il n'y a rien de plus facile à guérir que la galle, lorsqu'elle est récente & qu'elle vient par communication ; mais il est plus difficile de guérir celle qui est invétérée ou qui provient d'une âcreté du sang : il est même dangereux de le faire avec des remèdes extérieurs, sans avoir auparavant adouci l'âcreté du sang par les remèdes appropriés ; car l'on a vu plus d'une fois survenir des maladies dangereuses, qui n'étoient

occasionnées que par une galle répérentée qui s'étoit portée sur la poitrine, ou sur d'autres parties principales.

On doit donc traiter différemment la galle selon la cause qui l'a produite : si elle est venue à un quelqu'un depuis peu par contagion, c'est-à-dire, pour avoir communiqué avec d'autres galleux, on l'en délivrera promptement par l'usage d'une des pommades dont il sera parlé plus bas, sans recourir à d'autres remèdes; mais si la galle est survenue d'elle-même, sans qu'il y ait le moindre soupçon de contagion, c'est un signe qu'elle est produite & entretenue par un vice du sang. Il faut alors commencer la cure par la saignée; le lendemain de la saignée on purgera avec les pilules du ( N<sup>o</sup>. 49 ), si le malade est robuste & vigoureux, sinon avec la médecine ( N<sup>o</sup>. 50 ) : il usera pour toute boisson pendant

toute la cure de la ptifane du (N<sup>o</sup>. 51), & il prendra pendant huit jours une prise tous les matins du bol (N<sup>o</sup>. 54), après quoi on le purgera une seconde fois avec les pillules 49 ou la médecine 50; alors on pourra fans crainte passer à l'usage des pommades.

. Toutes les pommades qu'on employe ordinairement pour la guérison de la galle, ont pour base le soufre ou le mercure : quoique celles qui sont faites avec le mercure soient excellentes pour guérir cette maladie, elles demandent néanmoins beaucoup de précaution & de prudence dans leur administration; autrement ceux qui les employent, risquent un flux de bouche, une inflammation au gosier & quelquefois même une enflure universelle : c'est pourquoi on ne s'en servira point dans les Bâtimens, à moins qu'on n'ait un Chirurgien assez versé pour diri-

ger les frictions. Dans le cas où l'on s'en servira, on n'a qu'à recourir à la formule ( N<sup>o</sup>. 52 ) : celle du ( N<sup>o</sup>. 53 ) n'est pas sujette aux mêmes inconvéniens ; mais on peut objecter que le soufre qui en fait la base, la rend d'une extrême puanteur, & qu'elle gâte si fort les linges, que les lessives les plus fortes ne sont pas capables de les blanchir, ni d'enlever la mauvaise odeur qu'ils en ont contracté. Cela seroit vrai, si l'on employoit pour faire cette pommade le soufre en bâton ; mais la fleur de soufre mêlée à froid avec le sain doux ou la graisse blanche, ne gâte pas beaucoup les linges : pour ce qui est de la mauvaise odeur, on peut la corriger facilement avec quelques gouttes d'essence de Citron, de Bergamotte, ou autres qu'on mêlera avec la pommade, pour lui en donner une fort agréable.

Ceux qui useront de cette pommade avec la fleur de soufre, s'en

froteront pendant trois jours de suite , le soir en entrant au lit, toutes les parties du corps, excepté le visage : ils se tiendront bien chaudement, éviteront de se mouiller, & garderont les mêmes linges & les mêmes habits pendant neuf jours, à compter du premier jour des frictions, & ne les mettront plus qu'ils n'ayent auparavant fait blanchir les linges à la lessive, & exposé les autres habits à l'air & au sérein pendant une quinzaine de jours; ils prendront les mêmes précautions pour les draps & couvertures de leurs lits.

Ceux qui aimeront mieux se servir de l'autre pommade avec le mercure, s'en froteront pendant trois fois toutes les parties de leur corps, excepté le visage, la poitrine, le bas-ventre & les parties honteuses : ces frictions dureront pendant neuf jours, parce qu'on ne les fera qu'un jour l'autre non, après lequel tems ils se laveront tout le

corps avec l'eau chaude & le savon, & changeront d'habits, comme il a été dit ci-dessus.

Il y a des galles si opiniâtres, qu'elles résistent à la première onction; il faut alors la réitérer avec les mêmes précautions.

## CHAPITRE VIII.

### *Du Dragonneau ou Vena Medinensis.*

**P**Armi les maladies externes qui ont besoin d'être connues des Marins, & sur-tout des Chirurgiens naviguans, l'on doit compter le dragonneau ou *vena medinensis*: cette maladie est fort commune sur les Côtes de Guinée, où se fait la traite des Nègres; & quoiqu'elle ne soit pas aussi fréquente sur les Côtes de la Méditerranée, on la trouve néanmoins quelquefois sur celles de Barbarie & d'Égypte.

Je me trouvois à Alexandrie en 1748, quand un Nègre attaqué du dragonneau vint s'embarquer sur le Bâtiment dans lequel j'étois en qualité de Chirurgien : à dire vrai, la maladie dont je savois à peine le nom, m'embarrassa, & sans son Patron qui la connut mieux que moi, j'allois couper avec mes ciseaux le ver que je prenois pour une excroissance de chair : il n'y a que les personnes prévenues en leur faveur, qui croient se deshonorer en avouant leurs fautes ; comme je ne suis pas de ce nombre, & que je ne pense pas de même, j'avoue la mienne d'autant plus volontiers, qu'elle peut être de quelque utilité & empêcher les jeunes Chirurgiens de tomber dans la même erreur.

Le dragonneau est une tumeur qui dans ses commencemens ressemble assez à un clou ou à un furoncle ; elle se forme vite & grossit en peu de jours : dans son milieu

qui s'éleve en pointe , l'on remarque une petite vessie remplie d'une sérosité roussâtre ; si l'on ouvre cette vessie , ou qu'elle s'ouvre d'elle-même , on en voit sortir une excroissance charnue d'un rouge foncé , grosse comme une moyenne plume d'oie & ressemblant à un ver : cette excroissance s'allonge d'un jour à l'autre à mesure qu'elle fort , & sa longueur ordinaire , lorsqu'elle est toute sortie , est de cinq à six pieds.

Il y a plusieurs sentimens sur la nature du dragonneau : les uns ont cru que cette excroissance étoit une espece de corde polypeuse , ou une veine endurcie ; voilà pourquoi ils lui ont donné le nom de *vena* & celui de *medinensis* , à cause que cette maladie est très-fréquente à Medine , Ville d'Arabie. D'autres & sur-tout les Modernes , qui peut-être n'en ont jugé que par ce qu'ils en ont lu dans les Auteurs anciens , &

qui

qui ne l'ont jamais vu, ont panché à croire que ce n'étoit que du pus épais, durci, ou une espece de bourbillon d'une certaine longueur; mais le sentiment le plus commun parmi les Médecins Arabes qui ont observé cette maladie, & parmi les Modernes qui se sont trouvés dans le même cas, est que cette excroissance qui sort de la tumeur, n'est autre chose qu'un ver long caché sous la peau qu'il perce pour se procurer une issue.

Le célèbre Monsieur Astruc qui a analysé tout ce que les Anciens & les Modernes ont écrit sur cette maladie, dans un Traité des Tumeurs imprimé à Paris chez Cavelier en 1759, dit qu'il n'y a que le dernier sentiment qui puisse être adapté : il appuye la vérité de ce qu'il avance, par l'exemple de plusieurs autres especes de vers qui s'engendrent dans les animaux vivans, parmi lesquels il compte, outre les différens vers intestinaux,

ceux qu'on appelle crinons ou comedons, & en latin *dracunculi*, les cirons en latin *acari*, les poux, &c.

Tous ces différens vers, dit-il, peuvent entrer dans le corps de l'animal vivant de trois façons différentes, 1<sup>o</sup>. sous la forme d'un œuf déposé qui y éclot, & forme un animal qui grossit jusques à ce qu'il sorte; tels sont ceux que l'on trouve dans les chiens, entre chair & peau, & quelquefois même dans la substance des muscles, où les œufs de ces animaux semblent avoir été déposés par les mouches, ou autres différens insectes: 2<sup>o</sup>. sous la forme d'un petit ver déjà formé & imperceptible, qui pénètre à travers les pores de la peau, comme les chiques qui sont si communes dans nos Colonies de l'Amérique; ces petits insectes se tiennent ordinairement dans les ordures, dans les balayeures des maisons, s'attachent aux pieds &

aux jambes de ceux qui y vont nuds pieds, s'y logent, grossissent, font des couvées & produisent souvent un abcès qui aboutit à la gangrène, si on néglige de les en tirer de bonne heure avec une aiguille : 3<sup>o</sup>. enfin sous la forme de petits œufs qui entrent dans notre corps, avec les alimens, la boisson, l'air que nous respirons, & se distribuent dans le sang par cette voie, s'arrêtant toutefois dans les parties qui sont propres à leur donner nourriture, où ils se développent & prennent leur accroissement; tels sont les vers plats & faits comme de petites soles, qu'on trouve si souvent dans les canaux hépatiques du foie de certains animaux ruminans, après qu'ils ont mangé d'une espece de gramen qui leur occasionne la maladie qu'on appelle communément gamadure ou le papillon. On voit ces vers se transformer en papillons, & s'envoler dans l'instant même

qu'on découvre le foie des animaux qui en sont attaqués : d'où il conclut que le dragonneau est un ver qui peut avoir pénétré dans le corps d'une de ces trois manières.

Quoique la tumeur qui est formée par le dragonneau ne soit pas une maladie dangereuse, elle exige néanmoins beaucoup d'attention de la part de celui qui la traite : dès qu'elle commence à paroître, il faut y appliquer le cataplasme du ( N<sup>o</sup>. 36 ) & des compresses trempées dans la décoction émolliente du ( N<sup>o</sup>. 11 ) sur tous les environs ; dès que le ver aura percé, il faut l'attirer au dehors par le moyen d'un plumaceau trempé dans un mélange de miel & de jaune d'œuf : on changera souvent ce plumaceau, parce qu'il se desseche fort vite, & dès qu'on pourra saisir le ver, on le prendra délicatement, & on l'entortillera avec dextérité autour d'une petite baguette ou d'un cylindre de plomb

gros comme une plume à écrire ; à chaque pansement on le tirera aussi doucement que faire se pourra, de peur qu'il ne se rompe, & on l'entortillera autour de la baguette, ou du cylindre : on continuera la même manœuvre à chaque pansement, & jusques à ce que le ver soit totalement sorti ; alors la plaie se cicatrisera, pour ainsi dire, d'elle-même, par le moyen d'un petit plumaceau de charpie couvert de l'emplâtre du ( N<sup>o</sup>. 47 ).

Si malgré toutes ces précautions le ver venoit à se rompre malheureusement, il faudroit tout de suite recourir au cataplasme (N<sup>o</sup>. 36), aux fomentations (N<sup>o</sup>. 11) & mettre en usage la saignée, les boissons rafraîchissantes, en un mot, tout ce qui est capable de diminuer & de calmer l'inflammation qui survient ordinairement, & qui dans ce cas-là est fort dangereuse, & cause bientôt la gangrène dans la

partie où le ver s'est rompu, à moins qu'on ne vienne à bout de la calmer & de la dissiper par les remèdes indiqués.

Quelquefois on réussit à calmer l'inflammation, & le ver reparoît par la même ouverture, ou se fait une nouvelle issue, ce qui suffit pour calmer tous ces accidens; alors on le tirera d'érêchef avec les mêmes précautions dont il a été déjà parlé quelquefois: tandis que le premier ver sort, il s'en forme un nouveau aux environs, ou dans d'autres parties; il ne faut pas s'en effrayer, parce que cela n'est pas rare, mais le traiter comme le premier.

On trouve dans le Journal de Médecine du mois de Janvier 1760, diverses observations sur le dragonneau, par un ancien Chirurgien de Vaisseau; ces observations tendent à prouver qu'on aide beaucoup à la sortie du dragonneau, en faisant prendre à ceux qui en

DU DRAGONNEAU. 271  
font attaqués le remede du (N<sup>o</sup>. 33),  
qui est le même que j'ai indiqué pour  
guérir les maladies vénériennes.  
Le Chirurgien à qui nous devons  
ces observations, assure qu'il a vu  
lui-même plusieurs fois remuer le  
dragonneau, & que par conséquent  
c'est un véritable ver. Si cela est,  
comme je n'en doute pas, je ne  
suis pas surpris que le remede  
( N<sup>o</sup>. 33 ) en aide beaucoup la  
sortie, puisqu'il est éprouvé que  
ce remede guérit, outre les mala-  
dies vénériennes, toutes les mala-  
dies cutanées les plus invétérées,  
& tue toutes sortes de vers.

---

## CHAPITRE IX.

*Des Ventouses, des Vésicatoires, des  
Sangsues, & du Caustere tant actuel  
que potentiel.*

COMME j'ai parlé plusieurs fois  
dans le cours de cet ouvrage  
des ventouses, des vésicatoires, des

272 DES VENTOUSES  
fangues, du cautere tant actuel  
que potentiel, & que plusieurs  
Marins pour lesquels j'écris, pour-  
roient être en peine pour mettre  
ces remedes en pratique, j'ai cru  
qu'il convenoit d'en faire un Cha-  
pitre particulier, dans lequel je  
racheraï de leur faire connoître  
tous ces remedes, en même-tems  
que je leur enseignerai la maniere  
de les mettre en usage.

*Des Ventouses.*

Les ventouses sont de petits vases  
de terre dont l'ouverture, quoique  
large, l'est pourtant moins que le  
fond qui est arrondi : pour les bien  
appliquer, il faut, après avoir rasé la  
partie, faire quelques legeres fric-  
tions avec une serviette ; ensuite  
on prendra une petite pincée d'é-  
toupes fines ou du coton cardé  
qu'on étendra dans le fond de la  
ventouse ; on y mettra le feu au  
moyen d'une chandelle allumée,  
& dès que l'étoupe ou le coton

feront consumés , on renversera la ventouse sur la partie où l'on veut l'appliquer : ce vase s'attache fortement à la peau , l'attire au dedans d'elle-même & la fait gonfler ; on lui fait quitter prise un demi-quart d'heure après , en appuyant l'extrémité du doigt sur son bord , c'est-à-dire , aux environs de l'ouverture ; l'air extérieur qu'on y introduit par ce moyen , le fait renverser subitement.

On peut appliquer plusieurs ventouses à la fois , les unes à côté des autres : quelquefois & le plus souvent , après avoir enlevé les ventouses , on fait sur les endroits où elles avoient été appliquées , de petites mouchetures avec le tranchant d'une lancette pour en faire sortir du sang ; on applique derechef les mêmes ventouses , afin qu'elles attirent & pompent , pour ainsi dire , le sang qui découle des petites ouvertures qu'on a faites : dès qu'elles commencent à en être

pleines, on les enleve & on en applique de nouvelles, ainsi successivement jusques à ce qu'on ait tiré la quantité de sang qu'on souhaite. On appelle la premiere application des ventouses sans scarification, ventouses seches, & celle qui se fait après avoir scarifié, ventouses scarifiées.

Les ventouses suppléent à la saignée ; on doit donc les appliquer toutes les fois qu'elle est pressante, & qu'on n'a pas un Chirurgien pour la pratiquer : les scarifications sont fort peu & même point du tout dangereuses, & les petites plaies qui en résultent, se guérissent d'elles mêmes, pourvu qu'on ait soin de les laver avec un peu d'eau fraîche : les parties où on les applique le plus ordinairement, sont la nuque ou le derriere du col, les épaules, le dos, les hanches, les cuisses, les fesses ; en un mot on les applique sur toutes les parties où elles peuvent s'attacher.

*Des Sangsues.*

Les sangsues sont de petits insectes ou vers aquatiques, qui s'attachent à la peau, la percent & succent le sang dont elles se remplissent : celles qu'on trouve dans les eaux claires & courantes, sont meilleures que celles que l'on prend dans les eaux bourbeuses & croupissantes ; ces dernières risquent d'occasionner, quand on les applique, une inflammation & des douleurs fort vives. Les premières ont la tête petite & pointue, le dos rayé de vert & de jaune, & le ventre d'un rouge foncé : les dernières au contraire ont la tête grosse, le dos & le ventre rayés de bleu.

Avant que de parler de la manière d'appliquer les sangsues, j'ai à observer aux Marins, qu'ils doivent faire attention, quand ils font leur provision d'eau dans quelque

leurs tonneaux d'une eau dans laquelle se trouvent des sangsues ; ils éviteront cet inconvénient , en la coulant à travers une serviette nette : ils doivent prendre la même précaution, quand ils veulent boire d'une eau qu'ils ont puisé dans certains ruisseaux qu'ils ne connoissent pas , & mettre un linge fin devant l'embouchure du vase ou de la cruche qui leur sert à boire.

Si pour avoir négligé de prendre cette précaution , il arrivoit que quelque Marin eût avalé une sangsue , ces animaux ne descendent pas ordinairement dans l'estomac , où ils seroient bientôt étouffés par la chaleur de cette partie ; mais ils s'arrêtent le plus souvent dans quelque partie du gosier , & causent un crachement de sang qui est quelquefois accompagnée de toux : ce qui pourroit donner occasion à quelque méprise , & faire croire que ce crachement de sang vient des pou-

mons : c'est pourquoi il convient de visiter le gosier de ceux à qui un pareil accident arrive , & si l'on apperçoit la sangsue on tachera de la détacher avec des pincettes, & si on n'y peut parvenir par ce moyen, on les fera gargariser avec un mélange d'eau & de vinaigre , & même avec le vinaigre pur ; ce qui fera bientôt détacher la sangsue.

Les endroits où l'on applique les sangsues , sont ordinairement les temples, le derriere des oreilles, le col, &c. , en un mot on les applique à toutes les parties d'où l'on veut tirer du sang : c'est pourquoi les Capitaines qui n'embarquent point de Chirurgien, doivent faire provision de ces animaux , pour suppléer dans l'occasion à une saignée qui paroît indispensable ; elles se conservent fort long-tems vivantes dans un vase de verre rempli d'eau , pourvu qu'on ait l'attention de la renouveler de tems en tems.

Avant que d'appliquer les sangsues, on doit les laisser dégorger quelques instans hors de l'eau ; ensuite on fera quelques légères frictions avec un petit linge mouillé d'eau chaude sur la partie où on veut les appliquer, & afin qu'elles s'attachent plus facilement, on y fera tomber une goutte de sang de pigeon ou de poulet : on les tient ordinairement dans un cornet de papier qu'on applique contre la chair, afin qu'elles choisissent l'endroit où elles veulent s'attacher ; étant attachées, on les laissera jusques à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes ; & si l'on veut tirer une plus grande quantité de sang, on en appliquera plusieurs à la fois, ou successivement les unes après les autres : on peut même, pour épargner ces animaux, couper la queue à celles qui sont remplies les premières, & recevoir le sang qu'elles ne discontinuent pas de succer pour cela, dans une va-

lette ou tout autre vaisseau, jusques à ce qu'il en soit sorti autant qu'on en souhaitera.

Quand les sangsues ont succé une certaine quantité de sang, elles tombent d'elles-mêmes; mais si l'on veut leur faire quitter prise plutôt, on les saupoudrera avec un peu de cendre ou du sel: on lavera tout de suite les piquûres qu'elles ont fait avec l'eau de la mer, & si le sang ne s'arrête pas de lui-même, on appliquera sur les petites plaies un morceau d'amadou, qu'on assujettira, s'il est nécessaire, avec une compresse & plusieurs tours de bande.

#### *Des Vésicatoires.*

Les vésicatoires sont des morceaux de linge ou de peau, larges comme la paume de la main, garnis d'un emplâtre composé avec demi-once de poudre des mouches cantarides & une once de vieux levain, qu'on pâtrit ensemble dans

un mortier, en les arrosant avec un filet de vinaigre.

On applique ordinairement ces emplâtres sur la nuque, dans l'entre-deux des épaules, aux tempes, derrière les oreilles & même sur toute la tête : on en applique encore dans l'intérieur des cuisses, sur la hanche, aux gras des jambes, enfin dans tous les endroits où l'on veut attirer une suppuration, & procurer un dégorgement ; on rase auparavant la partie sur laquelle on veut les appliquer, & on les assujettit avec une compresse & quelques tours de bande : on les laisse ordinairement quatre ou cinq heures, & en les enlevant on trouve qu'ils ont occasionné plusieurs cloches ou ampoules remplies de sérosité, comme celles qui surviennent après quelque brûlure ; il faut alors couper ces ampoules avec des ciseaux, enlever toute la peau qui les formoit, & panser les plaies qui en résultent avec

des feuilles de poirée garnies de beurre frais, si l'on peut s'en procurer, ou bien avec du papier brouillard garni de l'onguent du ( N<sup>o</sup> 56 ) pour les faire suppurer.

On entretiendra la suppuration autant de tems qu'elle paroîtra nécessaire par le moyen du même pansement, & si elle tarissoit avant le tems, on tacheroit de la procurer par l'application d'un nouvel emplâtre vésicatoire sur la même partie : enfin lorsqu'on voudra des sécher les plaies, on se servira du cerat fait avec la cire & l'huile indiqué dans le Chapitre de la Brulure, & si ce cerat ne suffisoit pas, on laveroit les plaies à chaque pansement avec l'eau végeto-minérale du ( N<sup>o</sup>. 35 ).

On doit panser les plaies qui ont été faites par les vésicatoires deux & même trois fois par jour pendant l'été, & une seule fois pendant l'hiver.

*Du Cautere actuel & potentiel.*

Le cautere actuel n'est autre chose que l'application d'un morceau de métal rougi au feu sur quelque partie du corps ; le révoltant & la douleur que cause une pareille application, font qu'elle est négligée, & , pour ainsi dire, abandonnée aujourd'hui par la plûpart des Chirurgiens François. Cependant je puis dire que cette maniere de cautériser & de bruler plus ou moins profondément la peau, a de grands avantages : j'ai vu dans plusieurs Pays du Levant, des maladies très-graves & très-dangereuses céder à ce remede & guérir en peu de tems ; tandis que ces mêmes maladies auroient traîné en longueur , & auroient même été regardées comme incurables en France.

Le cautere potentiel est l'application de certains médicamens sur la peau , qui ont la vertu de bruler

& former une escarre ou une croute : celui dont on se sert ordinairement, est une pierre qu'on trouve chez les Apoticaire, & qu'on appelle pierre à cauter; on peut y suppléer par un mélange de partie égale de chaux vive & de savon.

On se sert ordinairement du cauter potentiel pour ouvrir quelque tumeur ou quelque abcès qui renferme du pus, lorsqu'on ne veut pas l'ouvrir avec l'instrument tranchant, ou qu'il ne convient pas de le faire, comme, par exemple, les différentes tumeurs critiques qui surviennent dans les fièvres malignes & dans la peste.

Les Marins qui se trouvent sans Chirurgien, doivent préférer le cauter potentiel à la lancette & au bistouri pour ouvrir tous les abcès en général, de peur de blesser avec ces derniers quelque nerf, quelque tendon, ou de causer quelque hémorragie dangereuse.

Pour bien appliquer le cautere potentiel, on garnira deux morceaux de linge ou de peau mince de l'emplâtre (N<sup>o</sup>. 47) : on fera un petit trou au milieu d'un de ces linges ainsi garni, & on l'appliquera sur la partie qu'on veut ouvrir ; ensuite on prendra un morceau de la pierre à cautere qu'on mettra dans le trou, & par-dessus la pierre on appliquera l'autre emplâtre qui l'empêchera de vaciller çà & là : on assujettira le tout avec une compresse & des bandes, & on le laissera pendant l'espace de quatre à cinq heures ; au bout de ce tems on enlèvera les deux emplâtres, & on trouvera une croute ou escarre qu'il faudra détacher avec la pointe des ciseaux, & panser l'ulcere qui en résulte, comme il a été dit dans le Chapitre de la Peste.

*Fin de la seconde Partie.*



# FORMULES

*Des Remedes qui répondent aux  
Numéros répandus dans le  
cours de l'Ouvrage.*

N<sup>o</sup>. I.

*Sachet pour ceux qui craignent la mer.*

**P**renez canelle, clous de gero-  
fle, noix muscade & safran en  
poudre, de chacun deux dragmes:  
pilez toutes ces drogues dans un  
mortier, & les passez à travers un  
tamis fin; étendez toutes ces pou-  
dres parmi du coton cardé, que vous  
coudrez & piquerez entre deux  
linges fins, pour en faire une es-  
pece de petit matelas de huit pouces  
en carré: il faut que ceux qui  
craignent la mer, mettent ce ma-  
telas entre la chair & la chemise,  
sur la région du cœur & de l'es-

tomac, c'est-à-dire, depuis l'ombilic jusques au milieu des mamelles; ils l'assujettiront avec des rubans.

N<sup>o</sup>. 2.

*Potion contre le vomissement, pour donner à cuillerée à ceux qui craignent la mer.*

Prenez eau distillée de mente cinq onces, sel d'absinthe une dragme, sirop de limon une once; mêlez le tout pour en faire une potion, à laquelle on peut ajouter dans les cas violens 20 à 30 gouttes de laudanum liquide, ou une demi-once sirop de pavot blanc. On peut sans risque donner cette potion en deux prises, & meme toute à la fois.

N<sup>o</sup>. 3.

*Infusion antiscorbutique.*

Prenez une pincée de feuilles seches de cresson, de cochléaria ou de roquette sauvage, que vous

ferez infuser dans une pinte d'eau bouillante.

N<sup>o</sup>. 4.*Infusion antiscorbutique.*

Prenez une poignée des mêmes plantes que ci-dessus, & faites-les bouillir pendant un demi-quart d'heure dans deux pintes d'eau.

N<sup>o</sup>. 5.*Vin antiscorbutique du sieur Moret.*

Prenez racines de raifort sauvage six onces, de bardane fraîche trois onces, feuilles de cochléaria, de cresson, de becabunga, de fumeterre, de chacun une poignée : lavez, ratissez & écrasez le tout dans un mortier de marbre, d'une part ; pilez dans un autre mortier deux onces & demi graine de moutarde : mettez le tout réduit en pâte dans une bouteille de verre à large col, avec quatorze livres de vin blanc ; ajoutez-y quinze

dragmes de sel armoniac pulvérisé ; bouchez bien la bouteille avec une vessie mouillée , & la mettez infuser au bain-marie ou sur les cendres chaudes pendant douze heures ; ensuite coulez la liqueur , en exprimant bien la pâte , & la filtrer à travers un entonnoir garni de papier gris : gardez-la dans des bouteilles bien fermées , elle se conserve quatre à cinq mois. Les adultes ou hommes faits prendront de cette liqueur six onces ou un verre ordinaire le matin à jeun & autant le soir , & les enfans quatre onces : il faut prendre ce remede au lit , & y rester , après l'avoir pris , encore deux heures , & le soir deux heures après le souper , immédiatement avant que d'entrer au lit.

On doit user de ce vin avec modération , & en suspendre l'usage de tems en tems pour prendre quelques remedes rafraîchissans : cette précaution est sur-tout nécessaire

aux

aux gens bilieux qu'il pourroit échauffer, & à ceux dont la poitrine est affectée ou commence de l'être; ce qu'on connoît à la toux, aux crachats & à la douleur qu'ils ressentent dans cette partie: ainsi le plus sûr en pareil cas est de n'employer ce vin qu'après l'usage du petit-lait ou du lait qui sont capables de calmer ces accidens, & prévenir les mauvais effets du remède; mais comme sur mer on n'a pas toujours le moyen de se procurer du lait, on y suppléera par les bouillons du ( N<sup>o</sup>. 7 ).

Comme le vin antiscorbutique ne se conserve que deux ou trois mois, & qu'ainsi on ne peut en faire une grande provision pour les voyages de long cours où le scorbut est le plus à craindre, je serois d'avis, au lieu de faire simplement infuser les plantes qui entrent dans sa composition au bain-marie avec du vin blanc, de le distiller à l'alambic & d'en retirer quatre livres

de liqueur ou esprit antiscorbutique, qui auroit les mêmes vertus que le vin, mais qui se conserveroit plus long-tems : il faudroit seulement en diminuer la dose, qui seroit d'une once & demi le matin & autant le soir pour les adultes, & d'une once seulement pour les enfans au dessous de seize ans.

N<sup>o</sup>. 6.

*Ptisane à boire pendant l'usage du vin antiscorbutique du Sr. Moret.*

Prenez deux dragmes racine d'esquine coupée par morceaux, que vous ferez bouillir pendant demi-heure dans quatre livres d'eau pour la boisson d'un jour.

N<sup>o</sup>. 7.

*Bouillons rafraîchissans & antiscorbutiques.*

Prenez un petit poulet, coupez-lui la tête, les aîles & les pieds,

écorchez-le tout de suite, vuidez-le & remplissez-le avec partie égale des quatre semences froides concassées & du ris; ensuite vous le ferez bouillir dans un pot de terre vernissé avec quatre écuelles d'eau, jusques à la diminution d'un peu plus de la moitié : un quart d'heure avant que de le retirer du feu, vous y ajouterez une poignée de feuilles de cresson, d'agrimoine, de véronique mâle, de pimprenelle & une pincée de fleurs d'hypéricum. On aura provision de toutes ces plantes seches dans les Bâtimens, pour s'en servir dans les occasions où on ne pourra se les procurer fraîches. Coulez votre bouillon & exprimez bien le poulet, il vous en restera deux écuelles, desquelles le malade en prendra une le matin au lit, & l'autre avant le coucher & deux heures après le repas.

Au défaut de poulets, on peut se servir d'une demi-livre de viande

de veau, d'agneau ou de mouton, & alors on renfermera le ris & les quatre semences dans un linge qu'on liera & qu'on suspendra dans le pot.

On peut de même suppléer aux poulets par la viande de tortue de mer ou de terre, & dans le cas où l'on se trouveroit dans un Port, on pourroit encore y suppléer par une douzaine de cuisses de grenouilles.

N<sup>o</sup>. 8.

*Purgatif à prendre pendant l'usage  
des remèdes du Sr. Moret.*

Prenez trois dragmes follicules de sené, que vous ferez infuser dans huit onces de décoction de feuilles de véronique mâle seches, ou de cresson, avec une dragme de rhubarbe concassée & demi-dragme sel végétal; le lendemain vous coulerez votre infusion, & après vous y ferez fondre deux onces & demi de manne: vous

la coulerez d'éréchef pour la faire prendre le matin à jeun, & deux heures après vous donnerez un bouillon bien dégraissé.

Le sieur Moret recommande de purger tous les huit jours pendant l'usage de son vin antiscorbutique, de commencer & même de finir par la purgation : à cet effet il donne la formule d'un bol purgatif, dans la composition duquel entrent l'aloës, la collequinte le mercure doux & le diaphrenic. Il m'a paru cependant, de même qu'à plusieurs fameux Praticiens, qu'il n'est guères prudent de recourir à des purgatifs résineux & irritans dans toutes les affections scorbutiques : car il arrive souvent que ceux qui sont attaqués de cette maladie, ont la membrane intérieure de intestins variqueuse & même ulcérée ; ce qui pourroit rendre le purgatif du sieur Moret dangereux dans pareilles circonstances, en occasionnant un flux

de ventre colicatif , une dyssenterie gangréneuse , ou des hémorragies funestes. Je suis donc d'avis, & je pense qu'il est plus sûr dans toutes les occasions où il est nécessaire de purger , de se servir du purgatif du ( N<sup>o</sup>. 8 ), qui n'est point capable d'irriter & qui produit toujours de bons effets.

### N<sup>o</sup>. 9.

*Remède du sieur Moret pour les gencives ulcérées.*

Prenez 48 grains sel armoniac, camphre en poudre 24 grains, esprit de vin six onces, mettez le tout dans une bouteille de verre que vous secouerez de tems en tems, jusques à ce que le camphre & le sel armoniac soient fondus.

Comme ordinairement ceux qui sont attaqués du scorbut, ont les gencives affectées, gonflées, molles & spongieuses, le plus sûr moyen de remédier à tous ces accidens

est de couper avec des ciseaux tout ce qui est mol, spongieux & pourri, ce qui se fait sans douleur, & de bassiner ensuite les gencives avec l'esprit de cresson ou de cochléaria; & si ces remèdes ne suffisent pas pour arrêter le progrès de la pourriture, il faut employer le remède ( N<sup>o</sup>. 9 ) qui produit cet effet.

N<sup>o</sup>. 10.

*Liniment du sieur Moret pour les tâches scorbutiques.*

Prenez six onces de savon, deux onces camphre pulvérisé, trois onces sel armoniac; faites fondre le tout dans un poëlon de terre vernissé sur la braise.

On prend avec le bout du doigt un peu de ce liniment, dont on frote doucement les tâches scorbutiques, jusques à ce qu'il seche sous les doigts: on réitere ces frictions matin & soir, & si les malades ont la peau fine & délicate

il faut diminuer un peu la dose du savon qui est caustique, & pourroit y faire élever des ampoules.

N<sup>o</sup>. II.

*Décoction émolliente qui peut servir pour les lavemens & les fomentations.*

Prenez feuilles seches de guimauve ou althéa, qu'on appelle communément mauve blanche, une bonne poignée racines de la même plante deux onces; faites cuire le tout pendant demi-heure dans quatre livres d'eau, coulez ensuite, & ajoutez, si c'est pour un lavement, une once miel commun & une cuillerée d'huile d'olive: la décoction simple sans miel & sans huile peut servir pour faire des fomentations; on y trempe une flanelle, un morceau de drap, ou une serviette en plusieurs doubles, qu'on exprime & qu'on applique chaudement sur la partie qu'on veut fomentier.

Quand on pourra se procurer des plantes fraîches, on fera la décoction avec les feuilles de mauve ordinaire que tous les Marins connoissent, ou avec celles de pariétaire, de mercuriale, de bette ou de poirée, qui ont toutes une vertu émolliente.

N<sup>o</sup>. 12.

*Infusion légèrement sudorifique.*

Prenez une pincée de fleurs de sureau ou de coquelicot, que vous jetterez dans un pinte d'eau bouillante.

N<sup>o</sup>. 13.

Prenez demi-once crème de tartre en poudre, que vous diviserez en quatre parties égales.

Cette poudre doit se donner dans le bouillon ou la ptisane bien chaude, autrement elle ne se fond pas & se précipite au fond de l'écuëlle; il vaudroit encore

mieux la faire bouillir un instans avant que de la donner.

N<sup>o</sup>. 14.

*Vomitif avec le tartre émétique.*

Prenez six grains tartre émétique soluble, & même huit, si le malade est robuste, que vous mêlerez avec trois ou quatre gobelets d'eau.

On donne un gobelet de cette eau tous les quarts d'heure, & à mesure que ce remede fait vomir, on facilite son action en donnant au malade plusieurs autres gobelets d'eau chaude ou de ptisane.

Si le premier gobelet a procuré un vomissement suffisant, il n'est pas nécessaire d'en donner un second, ainsi du troisieme & du quatrieme.

On ne doit jamais donner ce remede quand la fièvre est extrêmement forte, ni dans le tems du redoublement, mais attendre

le moment qu'elle ait diminué, c'est-à-dire, celui de la rémission.

N<sup>o</sup>. 15.*Ptisane Royale.*

Prenez six dragmes sené mondé, que vous ferez infuser pendant toute la nuit dans trois gobelets d'eau, avec quelques tranches de limon, ou une cuillerée du suc de ce fruit & une pincée d'anis; le lendemain matin vous coulerez votre infusion, que vous donnerez en trois prises, à une heure de distance l'une de l'autre: vous ferez fondre dans la première prise deux onces de manne, & une heure après la troisième prise vous donnerez un bouillon.

N<sup>o</sup>. 16.*Liniment simple pour le rhumatisme.*

Prenez huile de vers de terre & de laurier, de chacun une once, onguent d'althéa demi-once, mêlez

le tout & le faites chauffer pour en faire des onctions : on peut rendre ce liniment plus efficace, en y ajoutant une ou deux dragmes de baume tranquille.

Pour bien faire les onctions, il faut auparavant froter la partie avec un linge chaud, ensuite avec la paume de la main enduite du liniment, jusques à ce qu'il ait pénétré. On essuye après les mains avec du papier brouillard, qu'on applique sur l'endroit douloureux, & par-dessus le papier on assujettit une serviette bien chaude.

N<sup>o</sup>. 17.

*Liniment plus composé pour le rhumatisme.*

Prenez onguent martial deux onces, onguent mercuriel fait au riers, huile de vers & de laurier, de chacun demi-once, onguent d'althéa, huile essentielle de lavande ou de spic, esprit de vin, de cha-

cun une once , camphre & esprit volatil de sel armoniac , de chacun demi-dragme ; faites fondre le tout sur la braise pour en former un liniment.

J'ai guéri avec ce remede une quantité de personnes attaquées de douleurs rhumatismales très-opiniâtres ; il faut avoir l'attention de ne point s'en servir quand il y a fièvre , & sans avoir fait précéder les remedes généraux, je veux dire, les saignées , les purgatifs & les fomentations émollientes.

### N<sup>o</sup>. 18.

#### *Ptisane de poulet.*

Prenez un petit poulet, que vous accommoderez & remplirez, comme il a été dit dans la formule du ( N<sup>o</sup>. 7 ) ; faites-le bouillir pendant deux heures dans dix livres d'eau : coulez ensuite votre ptisane, pendant qu'elle est chaude, à travers un linge mouillé, & y ajoutez

deux dragmes & demi sel nitre ;  
les malades en prendront un go-  
belet tous les quarts d'heure.

N<sup>o</sup>. 19.

*Emulsion rafraîchissante.*

Prenez demi-once des quatre  
semences froides mondées , que  
vous pilerez dans un mortier &  
réduirez en pâte ; versez peu-à-  
peu sur cette pâte huit onces d'eau  
commune , il se formera une es-  
pece d'orgeat que vous coulerez  
à travers un linge & exprimerez :  
ajoutez à la colature une once sirop  
de limon ou de nimphea pour une  
prise.

N<sup>o</sup>. 20.

*Médecine fort douce.*

Faites fondre quatre onces de  
manne dans un bouillon bien dé-  
graissé.

Cette médecine convient, lorf-  
qu'on veut purger dans les fièvres

putrides, malignes, & autres maladies aiguës, avant que de mettre les malades à l'usage des soupes.

N<sup>o</sup>. 21.*Ptisanes ordinaires.*

Prenez une poignée d'orge ou de ris, que vous ferez bouillir pendant demi-heure dans quatre livres d'eau : pour rendre cette ptisane plus agréable, on y met, en la retirant du feu, demi-once racine de réglisse coupée par petits morceaux.

*Autre Ptisane.*

Prenez une once racines de chiendent ou gramen, que vous ferez bouillir comme ci-dessus.

*Autre Ptisane.*

Prenez une pincée de capillaire, ou autant de fleurs de mauve seches, que vous ferez infuser un instant dans une pinte d'eau bouillante en guise de thé.

N<sup>o</sup>. 22.*Vomitif avec l'hipécacuana.*

Prenez quinze à vingt grains & même vingt-cinq à trente grains d'hipécacuana récemment pulvérisé, que vous ferez avaler dans un verre de ptisane; ceux qui ne pourront pas l'avalier en poudre, & l'aimeront mieux en opiate ou en pillules, l'accommoderont avec un peu de miel ou de sirop de capillaire, & boiront par-dessus un gobelet de ptisane.

Il faut, après avoir donné l'hipécacuana, prendre les mêmes précautions que j'ai indiqué, après avoir donné le tartre émétique, c'est-à-dire, faciliter le vomissement par une abondante boisson d'eau chaude.

N<sup>o</sup>. 23.*Bol ou Poudre dans les fièvres putrides & malignes.*

Prenez rhubarbe & crème de

tartre en poudre, de chacun quarante-huit grains, que vous ferez avaler aux malades avec un peu de bouillon ou de ptisane : ceux qui aimeront mieux prendre ce remède en bol, mêleront la poudre avec un peu de miel ou de sirop de limon.

N<sup>o</sup>. 24.

*Bol fortifiant dans les fièvres putrides & malignes, accompagnées de diarrhée.*

Prenez quatre dragmes crème de tartre en poudre, quarante grains hipécacuana; formez-en un bol avec le sirop de coing ou de limon, que vous diviserez en huit prises.

N<sup>o</sup>. 25.

*Potion huileuse camphrée dans les mêmes fièvres.*

Prenez quatre onces huile d'amandes douces, que vous incorpo-

rerez dans un mortier avec quinze ou vingt grains de camphre pulvérisé : ajoutez-y des yeux d'écrevisses & du corail préparé, de chacun une dragme, eau de lys six onces, sirop de limon une once; melez le tout pour une potion qui se prend à cuillerée.

N<sup>o</sup>. 26.

*Potion plus composée, confortative & fondante.*

Ajoutez à la potion ci-dessus deux dragmes confection d'hya-cinthe, tartre vitriolé trente grains, tartre émétique soluble six grains, pour une potion qui se prend à cuillerée : dans le cas ou la poi-trine se trouve embarrassée, il faut substituer au tartre émétique le kermes minéral. J'ai vu des effets surprenans de cette potion, sur-tout lorsqu'elle est aidée par les vésicatoires.

N<sup>o</sup>. 27.*Emplâtre vésicatoire.*

Prenez une once de mouches cantarides en poudre, que vous incorporerez dans un mortier avec deux onces de vieux levain, & que vous arroserez avec un filet de vinaigre.

N<sup>o</sup>. 28.*Poudre fébrifuge & stomachique.*

Prenez une once de bon quinquina en poudre, que vous diviserez en huit prises.

N<sup>o</sup>. 29.*Opiate fébrifuge simple.*

Prenez une once de bon quinquina en poudre, que vous incorporerez avec un quarteron de miel, & autant de sirop de capillaire qu'il en faudra pour former une opiate qui ne soit ni trop épaisse ni trop liquide.

N<sup>o</sup>. 30.*Opiate fébrifuge plus composée.*

Prenez une once de bon quinquina en poudre, miel commun deux onces & demi, sirop de kermes demi-once, sirop de fleurs de pêcher & de nerprun, de chacun une once, confection d'hya-cinte deux dragmes, thériaque une dragme, safran de mars apéritif demi-once, rhubarbe en poudre deux dragmes, sel d'absinthe trente grains; incorporez le tout pour en faire une opiate, dont la dose sera de deux dragmes pour chaque prise trois fois par jour, à quatre heure de distance de l'un à l'autre.

Les malades prendront une soupe légère après chaque prise les jours d'intervalle, & les jours de l'accès ils ne prendront qu'une prise quatre heures avant l'accès & immédiatement après une soupe; pendant le reste du jour ils ne prendront

que du bouillon : ils continueront d'user de cette opiate, même après que la fièvre aura cessé, & s'ils craignent une rechute, ils en prendront une seconde dose, en laissant un jour, & puis deux, & puis trois d'intervalle entre chaque prise.

N<sup>o</sup>. 31.

Prenez un grain de laudanum en opiate pour une prise.

N<sup>o</sup>. 32.

Prenez quatre onces eau de lys, deux onces huile d'amandes douces, une once de sirop de pavot blanc ou quarante gouttes de laudanum liquide, pour une potion qui se prend à cuillerée.

N<sup>o</sup>. 33.

*Spécifique de Mr. le Baron de Van-Svieten pour les maladies vénériennes.*

Prenez douze grains de sublimé corrosif, que vous pulvériserez dans

un petit mortier de verre, avec son pilon de même, qui ne serviront qu'à cet usage; ramassez bien la poudre, & mettez-la dans une bouteille avec deux livres esprit de froment: mettez cette bouteille au bain-marie, ou sur la cendre chaude, jusques à ce que le sublimé soit bien dissous.

La dose de cet esprit est une cuillerée le matin à jeun, & autant le soir deux heures après le souper. Chaque prise contient un seizième de grain de sublimé. Cette dose ne peut porter aucun préjudice à ceux même qui ont l'estomac le plus délicat.

Immédiatement après chaque cuillerée du remede, les malades avaleront une écuelle de lait pur ou coupé avec partie égale de la ptisane suivante; mais comme dans les Bâtimens il est rare qu'on puisse se procurer du lait, la ptisane seule suffira.

Le remede que je viens d'in-

diquer, est fort facile à prendre & peu dispendieux ; il agit ordinairement par les selles & par les urines, & presque jamais par la salivation : si cependant les malades en éprouvoient quelques symptômes, comme chaleur, picotement au gosier & gonflement aux gencives, ils en discontinueroient l'usage jusques à ce que ces symptômes fussent calmés. Il n'incommode du tout point l'estomac ; au contraire ceux qui le prennent, ont toujours un appetit dévorant : ceux qui en le prenant pourront garder un certain régime, se tenir à la viande bouillie, rôtie, & aux œufs, feront fort bien ; mais ceux qui n'auront pas le moyen de suivre un pareil régime, s'abstiendront seulement du lard, du fromage, de la viande & du poisson salés.

Dans le commencement que je fis essai du remede de Monsieur le Baron de Van-Swieten, je fus fort embarrassé pour me procurer

de l'esprit de froment, nos Apoticaire n'en distillent point ordinairement, & je fus obligé d'en distiller moi même, ce qui m'occasionnoit beaucoup de dépense : cependant comme je compris que la vertu spécifique de ce remede ne résidoit point dans l'esprit de froment, mais dans le sublimé corrosif, je crus que toute autre liqueur dans laquelle il se dissoudroit également, pourroit lui servir de véhicule, sans en diminuer la vertu. En conséquence j'essayai de faire dissoudre une partie de sublimé corrosif dans l'esprit de vin, dans l'eau-de-vie trois fois rectifiée, ce qui me réussit parfaitement : je réussis également à le faire dissoudre dans une bouteille de rossoli & d'autres liqueurs communes que vendent nos Parfumeurs ; ce qui me détermina à me servir d'un de ces dissolvans, comme plus agréables au goût que l'esprit de froment, l'esprit de vin

&

& l'eau-de-vie pure : ainsi je croirois me manquer à moi-même, à ce que je dois à l'humanité, & principalement aux Marins, si je leur faisois un secret de la liqueur que je substitue à l'esprit de froment.

N<sup>o</sup>. 34.

*Ptisane à boire pendant qu'on fait usage du remede ci-dessus.*

Prenez deux onces de racines de guimauve ou d'althea, que vous ferez bouillir pendant demi-heure avec six livres d'eau, en ajoutant sur la fin un peu de racine de reglisse. Cette quantité de ptisane fera la boisson d'un jour.

N<sup>o</sup>. 35.

*Extrait de Saturne de Mr. Goulard.*

Prenez autant de livres de litarge d'or en poudre, que de pintes de bon vinaigre ; faites bouillir le tout dans une marmite de terre,

en remuant de tems en tems pendant environ trois quarts d'heure, à un feu modéré; tirez la marmite du feu & laissez reposer la matiere pendant vingt-quatre heures; ensuite versez la liqueur qui surnagera par inclination: vous aurez ce que Monsieur Goulard appelle, l'extrait de Saturne, ou plutôt sa teinture.

Pour faire ce que Monsieur Goulard appelle l'eau vegeto-minérale, on prend une cuillerée à café de cet extrait, qu'on verse goutte à goutte dans une bouteille contenant environ une pinte ou trois livres d'eau commune; cette eau blanchit incontinent & ressemble à du lait.

Monsieur Goulard, fameux Chirurgien de Montpellier, a rempli deux volumes d'Observations sur les cures qu'il a faites avec ce remède: je puis assurer que je m'en suis servi avec succès dans plusieurs maladies où il en conseille l'usage, & sur-tout dans les hernies avec étranglement.

N<sup>o</sup>. 36.*Cataplasme anodyn.*

Prenez mie de pain blanc que vous ferez cuire dans l'eau commune , jusques à ce qu'elle soit réduite en bouillie, ni trop claire , ni trop épaisse ; en la retirant du feu , vous y incorporerez quelques jaunes d'œuf & un peu de safran en poudre : quand on pourra se procurer du lait , on fera bouillir le pain avec , à la place de l'eau.

On peut substituer à la mie de pain frais , le biscuit pilé & même la farine : les cataplasmes doivent être appliqués chaudement & renouvelés de quatre en quatre heures.

N<sup>o</sup>. 37.*Cataplasme émollient.*

Prenez feuilles d'althea deux bonnes poignées , avec une certaine quantité de racines de la même

plante écrasées; faites cuire le tout jusques à ce qu'ils soient réduits en bouillie; vous coulerez ensuite l'eau, & pilerez le marc dans un mortier pour en former une pâte qui servira à faire des cataplasmes émolliens : on rendra le cataplasme encore plus efficace, si l'on fait frire la pâte dans un poëlon avec une certaine quantité d'huile d'olive ou de graisse blanche.

N<sup>o</sup>. 38.*Cataplasme pourrissant.*

Prenez un gros oignon que vous creuserez, remplissez-en le trou avec partie égale d'huile d'olive, de suif, de résine, de poix noire & de savon ratissé; faites-le cuire sur la braïse, ensuite pilez-le dans un mortier pour en former une pâte qui servira à faire plusieurs cataplasmes, qu'on applique avec succès sur toutes les tumeurs

qu'il est nécessaire d'emmener promptement à suppuration.

N<sup>o</sup>. 39.

*Purgatif ordinaire en potion.*

Prenez deux dragmes fenné, une dragme sel végétal, que vous ferez infuser toute la nuit dans un gobelet d'eau sur les cendres chaudes; le lendemain au matin coulez, & ajoutez à la colature deux onces ou deux onces & demi de manne & une once sirop de fleurs de pêcher.

N<sup>o</sup>. 40.

*Vinaigre des quatre voleurs, préser-  
vatif pour la peste.*

Prenez feuilles seches de sauge, d'absinthe, de rhue, de menthe, de romarain, de chacune une once & demi, fleurs d'aspic ou de lavande deux onces, gousses d'ail

deux dragmes , calamus aromati-  
cus , canelle , fleurs d'œillet se-  
ches , noix muscades , camphre ,  
de chacun deux dragmes : faites  
infuser le tout au bain-marie pen-  
dant quarante-huit heures dans  
huit livres de bon vinaigre ; coulez  
ensuite & exprimez bien le marc ,  
filtrez la liqueur qui vous restera  
à travers un entonnoir garni de pa-  
pier gris : ajoutez-y une once &  
demi d'esprit de vin camphré , &  
la conservez dans des bouteilles  
bien bouchées.

Ceux qui se trouveront dans  
un Pays attaqué de peste , doi-  
vent se froter soir & matin le  
nés , les temples , avec quelques  
goutes de ce vinaigre : ils s'en gar-  
gariseront en en mêlant quelques  
goutes avec l'eau ; ils en boiront  
même & s'en parfumeront , comme  
il a été dit au Chapitre de la  
Peste.

N<sup>o</sup>. 41.*Potion cordiale simple.*

Prenez une dragme confection d'hyacinthe ou d'alkermes, que vous mêlerez avec six onces d'eau de chardon béni ou de scabieuse; vous y ajouterez une once sirop de limon ou d'œillet pour une seule prise.

N<sup>o</sup>. 42.*Potion plus composée, cordiale & diaphorétique.*

Ajoutez à la potion ci-dessus d'antimoine diaphorétique, d'yeux d'écrevisses préparés, de chacun trente grains, une dragme thériaque & une once eau de fleurs d'orange.

N<sup>o</sup>. 43.*Potion cordiale avec les esprits volatils.*

Prenez eau de fleurs d'orange & de canelle, de chacune trois

onces, confection alkermes deux dragmes ; ajoutez esprit volatil de sel armoniac, liliun de Paracelse, de chacun cinquante gouttes, sirop d'œillet une once : mêlez le tout pour faire une potion que vous donnerez à cuillerée.

N<sup>o</sup>. 44.

*Décoction pour appliquer en fomentation sur les bubons & charbons dont les bords menacent de gangrène.*

Prenez quatre onces de quinquina grossièrement concassé, demi-once sel armoniac ; faites bouillir le tout dans quatre livres de vin blanc, jusques à la réduction de la moitié.

N<sup>o</sup>. 45.

*Digestif simple.*

Prenez huile d'hypericum quatre onces, térébenthine de Venise une once, & deux jaunes d'œuf ;

battez le tout ensemble pour en former un digestif.

N<sup>o</sup>. 46.

*Digestif animé.*

Ajoutez au digestif ci-dessus une once onguent styrax, sel armoniac en poudre quinze grains, teinture de myrrhe, d'aloës & esprit de vin camphré, de chacun une once.

Dans le cas de gangrène, on peut ajouter encore à ce digestif, demi once quinquina en poudre, & demi-once huile ou esprit de térébenthine.

N<sup>o</sup>. 47.

*Emplâtre de Nuremberg.*

Prenez une livre huile rosat, demi-livre de minium, & quatre onces de bon vinaigre; faites cuire le tout dans une marmite ou un poëlon de terre, en remuant continuellement & prenant garde qu'il ne verse: quand le mélange de-

viendra noir, on en jettera quelques gouttes dans l'eau, & s'il a assez de consistance, on le retirera du feu, & à mesure qu'il se refroidira, on y incorporera deux dragmes de camphre qu'on aura auparavant pulvérisé dans un mortier graissé d'huile. On doit conserver cet emplâtre dans des pots bien couverts, parce qu'il perd sa vertu en s'évaporant.

N<sup>o</sup>. 48.*Baume d'Arceus.*

Prenez une livre graisse de bouc, gomme elemi & térébenthine, de chacun deux onces, sain doux demi-livre; faites fondre le tout & le coulez tout chaud à travers un linge fort.

N<sup>o</sup>. 49.*Pillules pour purger les galleux.*

Prenez scamonée d'Alep pulvérisée & mercure doux, de cha-

un vingt grains, trochisques alendal dix grains ; pilez le tout dans un mortier, & l'incorporez avec quelques gouttes de sirop, pour en former une pâte assez dure dont vous ferez quatre pillules : les enfans & les personnes qui ne sont pas fort robustes, n'en prendront que trois, & deux heures après un bouillon.

Ces pillules conviennent non seulement dans la galle, mais encore dans toutes les maladies chroniques, toutes les fois où il s'agit de purger & de fondre en même tems des obstructions dans les visceres du bas-ventre : on peut donc les donner sans crainte qu'elles causent aucun préjudice, ni aucune superpurgation, pourvu que ceux qui les prennent n'ayent point de fièvre.

N°. 50.

*Médecine en potion pour les galleux.*

Prenez deux dragmes de senné

Q vj

que vous ferez infuser dans un gobelet d'eau avec une dragme de fel végétal ; coulez-le le lendemain, & ajoutez à la colature quinze ou vingt grains de jalap en poudre, ou autant de poudre cornachine, & demi-once sirop de fleurs de pêcher.

N<sup>o</sup>. 51.

*Ptisane pour les galleux.*

Prenez une once racine de lathum ou patience sèche, que vous ferez bouillir pendant un quart d'heure avec quatre livres d'eau commune ; ajoutez sur la fin un peu de racine de réglisse pour la boisson d'un jour.

N. 52.

*Onguent Napolitain, ou Pommade avec le mercure pour les galleux.*

Prenez demi-once mercure cru ou vif argent, que vous incorporerez dans un mortier avec demi-livre

de sain doux, en tournant jusques à ce que toutes les particules de mercure ayent disparu. Ajoutez à cette pommade, pour lui donner une bonne odeur, une dragme essence de citron ou de bergamote.

N<sup>o</sup>. 53.

*Autre Pommade avec les fleurs de soufre.*

Prenez quatre onces fleurs de soufre, que vous incorporerez dans un mortier avec demi-livre graisse blanche; ajoutez à cette pommade, quand elle sera faite, une dragme essence de citron ou de bergamote & une once d'extrait de Saturne du ( N<sup>o</sup>. 35 ).

N<sup>o</sup>. 54.

*Bol pour les galleux.*

Prenez deux dragmes antimoine cru en poudre & autant de sel nitre; mêlez-les exactement dans un mortier & les incorporez avec

suffisante quantité de sirop de pavot rouge pour en former un bol, que vous diviserez en huit prises, dont les galleux en prendront une chaque jour le matin à jeun.

N<sup>o</sup>. 55.*Onguent styrax.*

Prenez huile de noix deux livres & demi, colophone ou résine bien nette deux onces, cire jaune six onces; faites fondre le tout à un feu lent, en y ajoutant peu-à-peu six onces gomme elemi: lorsque le tout sera fondu, ajoutez-y encore six onces styrax liquide; coulez votre onguent, lorsqu'il est encore chaud, & le gardez dans un pot bien bouché.

N<sup>o</sup>. 56.*Onguent basilic.*

Prenez huile d'olive six onces, cire jaune demi-once, résine &

poix noire de chacune deux onces;  
faites fondre le tout & le coulez  
à travers un linge fort.

N<sup>o</sup>. 57.*Onguent brun pour les ulceres.*

Prenez une once de l'onguent  
basilic ci-dessus, que vous mêlerez  
avec précipité rouge & alun brulé,  
de chacun trente grains; si ce  
mélange est trop fort, ce qu'on  
connoît à la grande douleur, à l'ir-  
ritation & à l'inflammation qu'il  
occasionne à l'ulcere, on le mi-  
tigera en diminuant la dose de  
l'alun brulé & du précipité rouge,  
ou en augmentant celle de l'onguent  
basilic.

N<sup>o</sup>. 58.*Liniment pour la brulure.*

Prenez une once d'huile d'olive,  
que vous battrez avec deux onces  
de blanc d'œuf, pour en former  
un liniment.

N<sup>o</sup>. 59.

*Cataplasme pour les contusions & meurtrissures.*

Prenez mie de pain blanc, du biscuit pilé ou de farine, que vous ferez cuire dans l'eau vegeto-minérale, voyez le ( N<sup>o</sup>. 35 ), jusques à consistance de bouillie.

N<sup>o</sup>. 60.

*Fomentation aromatique.*

Prenez fleurs d'aspic, de romarin, de thym, d'absinthe marin, les sommités des mêmes plantes & roses rouges, de chacune une petite poignée : faites cuire le tout dans une marmite bien couverte à un feu de braise avec quatre livres de vin jusques à la réduction de la moitié ; coulez & exprimez, ce qui vous restera de vin servira pour les fomentations.

Si vous mêlez à ce vin ainsi

aromatisé, de la mie de pain, du biscuit pilé ou de farine, & que vous les fassiez cuire jusques à consistance de bouillie, vous pourrez faire avec cette bouillie des cataplasmes qui produiront le même effet que les fomentations, & qui peuvent être appliqués plus facilement qu'elles sur certaines parties.

*Fin des Formules.*





## T A B L E

## DES REMEDES COMPOSE'S,

*Avec une Description des Drogues  
simples qui entrent dans la com-  
position des Formules, mise par  
ordre alphabétique.*

**A***bsinthe.* L'Absinthe est une plante d'une grande amertume; il y en a de plusieurs especes: l'on se fert communément de celle qui se trouve dans presque tous les jardins, ou d'une autre qu'on rencontre en quantité le long de la mer. On la nomme en provençal, encens.

*Ail.* L'Ail est la bulbe d'une plante potagere que tout le monde connoît.

*Aloës.* L'Aloës est le suc épais d'une plante qui porte le même nom; le meilleur vient de l'Isle de

Sucotra , & c'est pour cette raison qu'on l'appelle Aloës sucotrin , pour le distinguer de deux autres especes qui lui sont inférieures.

*Alun.* L'Alun est un sel fort stip-tique qu'on tire des mines ; on nous en apporte beaucoup du Royaume de Naples : on doit choisir celui qui est bien transparent & un peu rougeâtre.

Pour bruler l'Alun , on le pulvé-rise & ensuite on le met dans un creuset sur les charbons ardents ou sur une pêle de fer qu'on met au feu ; il bouillonne tant qu'il a d'humidité , & dès qu'il cesse de bouillonner , on le retire du feu.

*Antimoine.* L'Antimoine est un minéral composé d'un soufre semblable au commun , & d'une substance approchante du métal : on le trouve dans les mines en Hongrie , en Transilvanie , & dans plusieurs endroits de France & d'Allemagne : on le vend chez les Dro-guistes tel qu'il est sorti de la mine ;

mais plus ordinairement on le fond, & on le met sous la forme de petits pains de figure pyramidale : sa couleur est grisâtre, & on doit choisir celui qui est parsemé de longues aiguilles brillantes.

L'Antimoine diaphorétique est une préparation chymique, faite avec un mélange d'Antimoine & de Sel nitre.

*Bardane.* La Bardane est une plante fort commune dans nos champs : nos Provençaux appellent la semence de cette plante *arrupou peru*, & les enfans en font des pelotons qu'ils se jettent aux cheveux les uns des autres, & qu'il est bien difficile après de tirer.

*Becabunga.* Le Becabunga qu'on appelle en provençal *apifer*, est une plante qui se trouve ordinairement dans les ruisseaux, & dont la feuille ressemble au celeri des jardins.

*Baume d'Arceus.* Voyez sa composition à la formule du (N<sup>o</sup>. 48), page 322.

*Baume tranquille.* Le Baume tranquille est une composition qu'on trouve chez les Apoticairez, dont la vertu est de calmer les douleurs, comme son nom le dénote assez.

*Blanc d'œuf.* Tout le monde connoît le blanc d'œuf.

*Calamus aromaticus.* Le Calamus aromaticus est une espece de canne ou de roseau qui a une fort bonne odeur, & qu'on nous apporte du Levant.

*Camphre.* Le Camphre est une espece de gomme résineuse qu'on nous apporte des Indes & de la Chine; elle transude à travers l'écorce d'une espece de laurier qui croît abondamment dans ces contrées: le meilleur vient de l'Isle de Borneo, mais il est fort rare; on doit choisir celui qui est blanc, transparent, net, qui se brise facilement entre les doigts, & qui a de la peine à s'éteindre, quand une fois il est allumé. Son odeur est fort pénétrante, & il s'évapore

facilement ; c'est pourquoi on doit le conserver dans un vase de terre bien lutté avec du ciment ou de cire.

*Cannelle.* La Cannelle est l'écorce d'un arbre qui croît abondamment aux Indes, & sur-tout dans l'Isle de Ceylan, d'où les Hollandois nous l'apportent ; on doit choisir celle qui est ni trop mince, ni trop épaisse, la plus sèche, la plus aromatique, & qui picote agréablement la langue, après qu'on l'a mâchée.

*Cantarides.* Les Cantarides sont des mouches luisantes qu'on trouve en plusieurs endroits, & qu'on fait mourir à la vapeur du vinaigre : on doit choisir celles qui sont les plus récentes, entières & non vermoulues.

*Capillaire.* Le Capillaire est une plante qui croît au bord des fontaines & des sources d'eau vive.

*Casse.* La Casse est le fruit d'un arbre qui croît dans les Pays chauds,

& principalement dans nos Isles de l'Amérique. Ce fruit ressemble à du boudin, & contient une pulpe noire avec plusieurs graines semblables à celles du carouge : on doit choisir celui qui est le plus pesant, & dont les semences ne menent point de bruit en les secouant ; car c'est une marque que la pulpe dans laquelle consiste toute la vertu de ce fruit, est seche.

*Ceruse.* La Ceruse n'est autre chose que la substance du plomb réduite en une rouillure blanche par la vapeur du vinaigre.

*Cire.* Tout le monde connoît la Cire.

*Cochléaria.* Le Cochléaria est une plante qui est fort bonne pour le scorbut ; sa feuille ressemble à une petite cuilliere, ce qui lui a fait donner le non de Cochléaria.

*Clous de Gerosse.* Les Clous de Gerosse sont connus de tout le monde, les Hollandois nous les apportent des Indes : on doit choisir

les plus récents , les moins secs & les plus odoriférans.

*Colophone.* La Colophone n'est autre chose que la résine qu'on a distillé.

*Confection alkermes.* La Confection alkermes est une composition qu'on trouve chez tous les Apoticaire.

*Confection d'hyacinthe.* La Confection d'hyacinthe se trouve chez les mêmes Artistes.

*Corail.* Le Corail est une plante qu'on trouve dans le fond de la mer , & le Corail préparé n'est autre chose que la même plante réduite en poudre inpalpable, dont on forme de petits pains qu'on appelle trochisques, en la mêlant avec le mucilage de gomme adragant.

*Crème de Tartre.* La Crème de Tartre est un sel qu'on retire du Tartre, qui s'attache contre les tonneaux où il y a eu du vin, en le faisant bouillir, filtrer & évaporer.

*Cresson.*

*Cresson.* Le Cresson est une plante qui se trouve communément dans tous les ruisseaux.

*Diascordium.* Le Diascordium est une composition qu'on trouve chez les Apoticaire; elle fortifie l'estomac & arrête le cours de ventre.

*Eaux distillées de canelle, de chardon béni, de fleurs d'orange, de lys, de menthe, de scabieuse.* On trouve toutes ces eaux distillées chez les Distillateurs ou les Apoticaire.

*Eau-de-vie.* Tout le monde connoît l'Eau-de-vie & la maniere de la distiller.

*Esprits de cresson, de cochlearia, de froment, de vin, de sel armoniac.* On trouve tous ces esprits chez les Distillateurs ou les Apoticaire.

*Essence ou Huile essentiel de bergamote, de citron, de lavande, d'aspic.* On trouve de même toutes ces essences chez les Parfumeurs ou Distillateurs.

*Fleurs d'Oeillets.* Tout le monde connoît les Oeillets.

*Fleurs de Pavot rouge.* Tout le monde connoît le Pavot rouge ou Coquelicot.

*Fleurs de Sureau.* Le Sureau est un arbrisseau qui croît communément dans les terres grasses & humides; ses fleurs sont disposées en ombelle ou en parasol; ses fruits ressemblent à de petits grains de raisin; sa tige qui a des nœuds de distance en distance, est remplie d'une quantité de moëlle.

*Fleurs de Soufre.* Les fleurs de Soufre ne sont autre chose que du Soufre commun qu'on pulvérise grossièrement, & qu'on met dans une marmite de terre non vernissée; on couvre cette marmite d'une autre de même espee aussi renversée, de sorte que le col de l'une entre dans l'ouverture de l'autre: on lutte bien les jointures, & on fait un feu modéré sous la marmite; le Soufre monte & s'at-

DES REMEDES COMPOSE'S. 339  
tache contre les parois de la mar-  
mite supérieure.

*Follicules de Sené.* Les follicules  
de Sené sont de petites gousses  
plates & transparentes, qui renfer-  
ment la semence de cet arbrisseau.  
Voyez *Sené*.

*Fumeterre.* La Fumeterre est une  
plante rampante qui est fort com-  
mune dans nos champs : nos Pro-  
vençaux l'appellent *ebriagou*.

*Gomme elemi.* La Gomme elemi  
est un suc résineux qu'on tire par  
incision d'une espèce d'olivier qui  
croît en abondance en Afrique : on  
doit choisir celui qui est net &  
dont l'odeur est forte.

*Graisse blanche.* La Graisse blan-  
che n'est autre chose que le sain  
du cochon fondu.

*Guimauve ou Althéa.* La Gui-  
mauve est une plante fort commune  
dans les Pays marécageux, dans  
les terres grasses & humides ; sa  
feuille qui est cotonnée au dessous,  
est un peu plus épaisse que celle

de la mauve ordinaire, & sa fleur est plus grande : nos Provençaux l'appellent *maulou blanquou*.

*Hypécacuana*. L'Hypécacuana est une petite racine noueuse, griffâtre, qu'on nous apporte du Bresil : on doit choisir les plus petits morceaux qui sont pesans, bien nourris & non vermoulus. Il est bon de ne pulvériser l'Hypécacuana qu'à mesure qu'on veut s'en servir ; car il perd sa vertu, s'il reste trop long-tems pulvérisé.

*Huile d'Amandes douces*. L'huile d'Amandes douces se fait avec des Amandes récemment tirées de leur noyau ; on les pile dans un mortier de marbre pour les réduire en pâte, ensuite on la met à la presse : on ne doit faire de cette huile qu'une petite quantité à la fois, autrement elle se rancit en vieillissant, & dans cet état elle fait plus de mal que de bien, tellement qu'il vaudroit beaucoup mieux se servir alors de la bonne huile d'olive qui ne rancit pas si aisément.

*Huile de Noix.* L'huile de Noix se fait comme celle d'Amandes douces.

*Huile d'hypéricum*, *Huile de laurier*, *Huile rosat*, *Huile de vers.* Toutes ces différentes Huiles se trouvent chez les Apoticaire.

*Jalap.* Le Jalap est la racine d'une espece de belle-de-nuit : on nous en apporte beaucoup de Sirie & de Smirne coupées par ruelles ; on doit choisir les plus pesantes, les plus résineuses, & qui ne sont point vermoulues.

*Jaune d'œuf.* Tout le monde connoît le jaune d'œuf.

*Kermes minéral* ou *Poudre des Chartreux.* Le Kermes minéral est une préparation chymique de couleur jaune, qu'on trouve chez les Apoticaire.

*Lait.* Le Lait de vache est fort nourrissant, celui de brebis l'est moins, & celui de chevre est plus léger & plus rafraîchissant que ceux de vache & de brebis.

*Lavande.* La Lavande est une plante odoriférante fort commune

dans nos collines : elle differe peu de l'aspic, tant par sa feuille que par sa fleur : on substitue ces deux plantes l'une à l'autre.

*Levain.* Tout le monde connoît le Levain.

*Laudanum en opiate, Laudanum liquide.* Voyez *Opium*.

*Lilium de Paracelse.* Le *Lilium* de Paracelse est un esprit volatil composé, qu'on trouve chez les Apoticaire.

*Limon.* Les Limons sont un fruit connu de tout le monde : pour en dépurer le suc, il faut, après en avoir exprimé une certaine quantité, le couler & le laisser reposer au soleil, jusques à ce qu'il soit clarifié ; ensuite on le verse par inclination, & on le conserve dans des bouteilles bien bouchées : quelques-uns, pour l'avoir plus pur, le distillent avec un alambic de verre au bain-marie.

*Litarge.* La Litarge est une espee d'écume qu'on ramasse autour

de la coupelle, quand on raffine l'argent par le moyen du plomb; de sorte que ce n'est que du plomb calciné; devenu blanc ou rouge, selon le degré plus ou moins violent de feu qu'il a souffert.

*Manne.* La Manne est un suc onctueux & gras qui découle de certains arbres appellés Melezes, qui sont fort communs en Calabre & dans le Royaume de Naples, d'où on nous l'apporte. Il y en a de trois qualités différentes, la Manne en bâton, la Manne en grain, & la Manne grasse. Les deux premières, quoique plus agréables à la vue & au goût, ne sont pas pourtant préférables à la troisième pour l'usage médicinal. Cette dernière purge même davantage; il est vrai qu'elle s'aigrit en vieillissant, mais il est facile de s'en assurer par le goût.

*Mercure cru.* Le Mercure cru ou vif-argent est une espece de minéral qu'on trouve dans les mi-

nes tel & quel, on l'appelle alors mercure coulant; ou sous la forme d'un minéral composé d'un mélange de soufre & de mercure, qui se sont joints & sublimés ensemble par quelque chaleur souterraine, on l'appelle alors cinnabre naturel: on le sépare de ce soufre en le distillant. Voyez la Chymie de Lemery.

*Mercuré doux.* Le Mercuré doux est un mélange de sublimé corrosif & de mercure ou argent-vif, qu'on fait sublimer trois ou quatre fois pour l'adoucir. Voyez la même Chymie de Lemery.

*Miel.* Le Miel est connu de tout le monde.

*Minium.* Le Minium n'est autre chose que du plomb calciné, & poussé au feu jusques à ce qu'il devienne rouge.

*Myrrhe.* La Myrrhe est une gomme résineuse qu'on nous apporte du Levant & des Indes: on doit choisir la plus nette & qui

se brise facilement entre les doigts.

*Moutarde.* La Moutarde est la semence d'une plante que tout le monde connoît.

*Noix muscades.* Les Noix muscades sont connues d'un chacun; on nous les apporte des Indes.

*Oeils d'Ecrevisse.* Les Yeux d'Ecrevisse sont de petites pierres qu'on trouve au nombre de deux dans la tête de certains crabes de riviere qu'on appelle Ecrevisses : on les falsifie avec la craie ; mais il est facile de connoître les véritables, en ce qu'elles sont plus dures, plus pesantes, & paroissent, quand on les rompt, formées de plusieurs couches appliquées les unes sur les autres. Pour les préparer, on les réduit en poudre impalpable; ensuite on en fait une pâte avec le mucilage de gomme adragant, pour en former de petits pains qu'on appelle trochiques.

*Oignons.* Un chacun connoît les Oignons : ils sont autant & même

plus employés dans l'usage de la cuisine que dans celui de la médecine.

*Onguent d'althéa*, *Onguent mercuriel*, *Onguent styrax*, *Onguent martial*. On trouve ces différens Onguens chez les Apoticaire.

*Opium*, est une larme gommeuse qui sort de la tête des Pavots d'Égypte, d'où on nous l'apporte.

*Orge*. L'Orge est une semence connue d'un chacun.

*Petit-lait*. Voyez la maniere de le faire à la note de la page 18.

*Plantes antiscorbutiques*. Les Plantes antiscorbutiques sont celles de cresson, de cochléaria, de becabunga, de moutarde, de roquette, de nasitort.

*Poix noire & Poix-résine*. Tous les Marins connoissent la Poix noire & la Poix résine, qui leur servent à enduire leurs Bâtimens.

*Poudre cornachine*. La Poudre cornachine est un mélange de partie égale de diagrede, d'antimoine diaphorétique & de crème de tartre.

*Précipité rouge*. Le Précipité

rouge n'est autre chose que du mercure cru, dissous par l'esprit de nitre, ensuite sublimé à un feu de sable gradué jusques à ce qu'il devienne rouge.

*Quinquina.* Le Quinquina est l'écorce d'un arbre qu'on nous apporte du Perou.

On distingue le bon Quinquina du mauvais, en ce que les écorces du mauvais Quinquina sont de vieilles écorces qu'on a tiré du tronc des arbres dépouillées de leurs parties volatiles par les injures de l'air : elles sont grosses, épaisses, fibreuses & ligneuses; elles ne cassent pas net; leur couleur est d'un jaune pâle : lorsqu'on les mâche ou qu'on en met dans la bouche, après les avoir pulvérisées, leur amertume ne se développe pas promptement, & ce n'est qu'après les y avoir tenues long-tems qu'elle se fait sentir : elles ne sont pas friables, c'est à-dire, qu'on a beaucoup de peine à les mettre en poudre.

Le bon Quinquina au contraire est l'écorce qui a été enlevée d'un arbre jeune : on la connoît en ce qu'elle est mince, moins raboteuse & moins profondément gravée que l'autre ; elle n'est point par conséquent ligneuse ; elle se casse net, & est friable ; sa couleur est rougeâtre, approchant de celle de la bonne canelle : dès qu'on en met un peu dans la bouche ou qu'on la mâche, sa bonté se développe promptement par une saveur amère & légèrement astringente.

*Racine de Lappathum.* Le Lappathum est une espèce de bette ou d'oseille sauvage qui croît abondamment dans les ruisseaux & dans les fossés humides : cette racine est rouge, & donne une teinture de vin clair et à la ptisane.

*Raifort.* Tout le monde connoît le Raifort, tant sauvage que domestique.

*Reglisse.* Il est peu de personnes qui ne connoissent la racine de

Reglisse : il n'est pas jusques aux enfans qui ne sachent, en la mettant à la bouche, la distinguer des autres racines par sa douceur.

*Rhubarbe.* La Rhubarbe est une racine jaunâtre qu'on nous apporte de plusieurs endroits de Perse & de Tartarie, par la voie d'Alep & de Smirne : on doit choisir celle qui est pesante, marbrée de jaune & de rouge, & rejeter celle qui est blanchâtre, légère & vermoulue. Les Juifs, entre les mains de qui passe cette racine, ont l'attention de boucher avec la cire les morceaux qui sont vermoulus : on reconnoît facilement cette fraude, en les approchant du feu.

*Rhue.* La Rhue est une plante antivermineuse, fort commune dans nos jardins & dans nos collines : elle exhale une fort mauvaise odeur qui est très-pénétrante.

*Roses rouges.* On doit distinguer les Roses rouges des Roses ordinaires, qu'on appelle Roses pâles ;

elles en different en vertu, tout comme en couleur : les premieres sont d'un rouge foncé & presque vineux, & ont une vertu astringente ; les secondes au contraire sont d'un rouge pâle, ont beaucoup plus d'odeur, & ont une vertu purgative.

*Safran.* Le Safran n'est autre chose que les étamines d'une certaine plante bulbeuse, qu'on sème en abondance dans la Principauté d'Orange & aux environs : on en apporte aussi beaucoup d'Espagne. Cette drogue est connue de la plupart des Marins, qui s'en servent pour donner à la soupe au ris une couleur jaune & un goût agréable.

*Safran de Mars apéritif.* Le Safran de Mars apéritif n'est autre chose que la rouillure d'acier exposée à la rosée du mois de Mai, jusques à ce qu'elle acquiere une couleur jaune.

*Sauge.* La Sauge est une plante fort connue & très-commune dans nos côteaux.

*Scamonée.* La Scamonée est le suc épais si qu'on tire par incision d'une plante laiteuse & sarmenteuse, qu'on appelle périploca; on nous apporte cette drogue d'Alep & de Smirne: celle qui vient par la voie d'Alep, est ordinairement meilleure, parce qu'elle n'est pas falsifiée & préparée avec le suc d'autres plantes, qui ont souvent une qualité caustique; on la connoît en ce qu'elle est grise, luisante & friable, c'est-à-dire, facile à rompre avec les doigts: celle de Smirne au contraire est presque noire, fort dure & difficile à briser. C'est avec la Scamonée qu'on prépare le diacrede, en l'exposant, après l'avoir pulvérisé, à la vapeur du soufre: la Scamonée d'Alep, quand elle est de la bonne qualité, n'a pas besoin de cette préparation.

*Sel armoniac.* Le Sel armoniac est une composition de cinq parties d'urine, une partie de sel marin & demi partie de suie de cheminée.

qu'on filtre & qu'on fait cuire ensemble, pour les réduire en une masse qu'on fait ensuite sublimer. On le purifie en le dissolvant dans une certaine quantité d'eau, en le filtrant une seconde fois, & en le faisant évaporer jusques à siccité : on nous en apporte beaucoup d'Égypte.

*Sel d'Absinthe.* Le Sel d'Absinthe, comme tous les autres Sels essentiels des plantes, se fait avec les cendres de la même plante brûlée au four, qu'on dissout ensuite dans une certaine quantité d'eau pour en former une lessive ; on filtre cette dissolution, & on la fait évaporer au feu ou au soleil jusques à siccité.

*Sel nitre ou Salpêtre.* Tout le monde connoît le Sel nitre ou Salpêtre, dont on fait la poudre à Canon.

*Sel végétal.* Le Sel végétal est un mélange de crème & de sel de tartre qu'on fait bouillir, filtrer & évaporer, pour avoir une espee

de crème de tartre qui puisse être dissoute dans l'eau.

*Styrax liquide.* Le *Styrax* liquide est un suc balsamique qu'on tire par incision de certains arbres, & qu'on nous apporte de l'Amérique; son odeur est fort agréable & réjouit le cœur. On doit choisir le plus pur & le plus net, & prendre garde qu'il ne soit pas mêlé avec du bois, de terre ou d'autres ordures.

*Semences froides.* Les semences froides sont celles de courge, de melon, de concombre & de melon d'eau: pour les nettoyer, on leur ôte la peau; mais elles ne se conservent pas ainsi mondées pendant long-tems, & sont sujettes à rancir.

*Sené.* Le *Sené* est la feuille d'un arbrisseau qui croît abondamment dans l'Arabie; on nous l'apporte d'Alexandrie: on doit choisir celui dont les feuilles sont entières; avant même que de s'en servir,

il faut en séparer les pécules & les petits bâtons qu'on y trouve en quantité, autrement il occasionne des tranchées : ses follicules purgent plus doucement, & sont moins sujettes à causer des tranchées.

*Sirop d'Absinthe, de coings, d'œillets, de fleurs de pêcher, de kermes, de nimphea, de capillaire, de nerprun.* On trouve tous ces différens Sirops chez les Apoticairens ou les Liquoristes.

*Aspic ou Lavande sauvage.* L'Aspic, ou lavande sauvage, est si commune dans nos Collines de Provence, qu'on s'en sert pour chauffer les fours & allumer le feu.

*Squine.* La squine est une racine qui nous est apportée des Indes Orientales : on doit choisir la plus pesante & la plus résineuse.

*Sublimé corrosif.* Le sublimé corrosif est un sel formé par le mélange du mercure cru qu'on fait dissoudre avec l'esprit de nitre, &

évaporer jusques à siccité; ensuite on y ajoute du vitriol & du sel décrépité, & on le fait sublimer, voyez la Chymie de Lemery: il faut avoir l'attention de n'acheter le sublimé corrosif que de la première main, afin d'être sûr qu'il est préparé fidèlement.

*Tabac.* Tous les Marins connoissent le Tabac & la plante qui le produit.

*Tartre émétique.* Le Tartre émétique est une composition d'antimoine qu'on trouve chez les Apothicaires. Quand on achete du Tartre émétique, il faut avoir l'attention de demander quelle en est la dose, parce qu'il est plus ou moins fort, selon qu'il est fait avec le foie ou avec le verre d'antimoine.

*Tartre vitriolé.* Le Tartre vitriolé est une composition chymique, qui se fait avec l'huile de Tartre & celle de Vitriol.

*Teinture de Myrrhe & d'Aloës.* La

Teinture de Myrrhe & d'Aloës n'est autre chose que la dissolution de ces deux drogues dans l'esprit de vin.

*Térébenthine.* La Térébenthine est un suc résineux qui découle de certains arbres qu'on appelle Térébinthe & Larys ; la plus estimée est celle de l'Isle de Chio, ensuite celle de Venise : on doit choisir la plus claire, la plus transparente & la plus nette.

*Thériaque.* La Thériaque est une composition qu'on trouve chez tous les Apoticaire.

*Trochisques Alhandal.* Les Trochisques Alhandal ne sont autre chose que la pulpe de la Colequinte réduite en poudre & patrie avec le mucilage de gomme adragant, dont on forme ensuite de petits pains appelés Trochisques.

*Véronique mâle.* La Véronique mâle est une plante qui n'est pas fort commune ; ses feuilles sont

DES REMEDES COMPOSE'S. 357  
petites & presque rondes : le ré-  
ceptacle de sa semence est fait en  
bourslette ou en cœur , comme  
celle du bursa pastoris ou tabouret.

*Vin.* Tout le monde connoît le  
Vin.

*Vinaigre.* Le Vinaigre n'a pas  
besoin non plus de description.

F I N.



# TABLE DES MATIERES.

**E**PITRE Dédicatoire. Pag. v  
Préface. vij

## PREMIERE PARTIE.

### DES MALADIES INTERNES.

CHAP. I. <i>Du Mal de la Mer, ou du Vomissement ordinaire aux nouveaux Embarques.</i>	1
CHAP. II. <i>Du Scorbut.</i>	9
CHAP. III. <i>Du Rhumatisme.</i>	22
CHAP. IV. <i>Des Coups de soleil.</i>	40
CHAP. V. <i>Des Fièvres putrides.</i>	49
CHAP. VI. <i>Des Fièvres malignes.</i>	59
CHAP. VII. <i>Des Fièvres intermittentes ou Fièvres d'accès.</i>	78
CHAP. VIII. <i>Des Coliques.</i>	87
CHAP. IX. <i>Du Cholera-Morbus, ou Trousse-galant.</i>	97

TABLE DES MATIERES. 359

CHAP. X. <i>Des Maladies Vénéériennes.</i>	101
CHAP. XI. <i>De la Peste.</i>	128
CHAP. XII. <i>Des Fièvres qui regnent dans les Colonies Françoises, à St. Domingue, à la Martinique, &amp; aux autres Isles Antilles.</i>	150
CHAP. XIII. <i>Des moyens qu'on doit employer pour rappeler les Noyés à la vie.</i>	171

SECONDE PARTIE.

DES MALADIES EXTERNES  
OU CHIRURGICALES.

<i>Avant-Propos.</i>	199
CHAP. I. <i>Des Plaies &amp; des Ulceres.</i>	201
CHAP. II. <i>Des Contusions, des Meurtresses, des Fractures &amp; des Dislocations en général.</i>	220
CHAP. III. <i>Des Clous, des Furoncles &amp; des Abscès phlegmoneux.</i>	233
CHAP. IV. <i>De la Brulure.</i>	237
CHAP. V. <i>Des Hernies ou Descendentes.</i>	242

360 TABLE DES MATIERES.

CHAP. VI. <i>De la Morsure des Animaux venimeux.</i>	253
CHAP. VII. <i>De la Galle.</i>	255
CHAP. VIII. <i>Du Dragonneau ou Vena Medinensis.</i>	262
CHAP. IX. <i>Des Ventouses, des Vésicatoires, des Sangsues, &amp; du Caustere tant actuel que potentiel.</i>	271
<i>Formules des Remedes qui répondent aux Numéros répandus dans le cours de l'Ouvrage.</i>	285
<i>Tables des Remedes composés, avec une description des Drogues simples qui entrent dans la composition des Formules, mise par ordre alphabétique.</i>	330

Fin de la Table.



Enoch





